

EN MAI,
FAIS CE QU'IL TE PLAÎT !

EN MAI,
FAIS CE QU'IL TE PLAÎT !

nouvelles collectives

Éditions Le Hériss  n

© Editions Le Hérisson - F 21600 Longvic, 2017

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

ISBN : 979-10-90347-67-0

Sommaire

Avant-propos	9
Nos écrivains	11
1 – La légende de monsieur B	27
2 – Secret de famille	45
3 – Un pommier en danger	63
4 – Une vie parallèle	79
5 – Bienvenue à Panique Parc	101
6 – Il n'est jamais trop tard	119
7 – La nouvelle vie de Richard Pinsonneau	133
8 – Le mois de Julia !	147
9 – Luna et l'arbre magique	163
10 – Léandro, l'espoir au bout du pied	179
11 – La revanche du danseur	201
12 – Pris au piège	215
13 – Un mystérieux enlèvement	231
Remerciements	245

La langue de la République est le français.
article 2 de la Constitution de la République française

*Le monde est un livre
dont chaque pas nous ouvre une page.*
Alphonse de Lamartine

Lire, c'est voyager ; voyager, c'est lire.
Victor Hugo

*Ne plus lire depuis longtemps,
c'est comme perdre un ami important.*
Proverbe chinois

*Un roman, c'est un miroir
qu'on promène le long du chemin.*
Stendhal

En mai, fais ce qu'il te plaît !

Après sept aventures d'écriture, l'intérêt ne faiblit pas. Nous avons démontré, une fois de plus, que les jeunes peuvent et savent écrire autre chose que des SMS, qu'ils ont des idées géniales et qu'ils savent les exprimer ; tout en s'exerçant à une certaine forme de démocratie lorsqu'il s'agit de choisir et/ou de compiler des textes concoctés par les petits groupes qui se sont composés pour le travail d'écriture.

Notre but était, d'une part, d'aider à lutter contre une certaine forme d'illettrisme sans juger de sa provenance, de faire partager le savoir-vivre ensemble, de mettre en place une sorte de civisme et de citoyenneté pour qu'aucun ne soit exclu du travail commun : lorsqu'on n'a pas l'écrit, on a toujours la parole et, par ce biais, la participation s'acquiert. Et puis, il y a le dessin. Chaque histoire doit être illustrée, et là s'expriment celles et ceux qui n'osent ni écrire ni parler. L'écriture est l'art de dessiner des mots, le dessin est l'art d'exprimer des idées. Ainsi, toute la classe participe.

Nous n'avons eu garde, bien entendu, de n'exclure personne. Ainsi, des élèves d'ULIS et de SEGPA ont eu toute leur place dans le projet, à notre plus grand plaisir et au leur, même si cela leur était parfois un peu difficile.

Et vous qui ouvrez ce livre, soyez assurés que tout a été créé et rédigé par les élèves, les collégiens et leurs professeurs, sans aucune retouche extérieure. Nos écrivains en herbe ont du talent !

Bonnes lectures.

Longvic, le 15 mai 2017



Nos écrivains

Collège Montmorency – Bourbonne-les-Bains

classe : 4^{ème} A

Professeure : Mme Céline RÉNEL

ANQUETIL – CERETTO	Lou
ARACIL	Nathan
BARBOT	Marylou
BARTHELEMY	Yan
BILLOTET	Madison
FENARD	Mathias
FLOGNY	Joffrey
GAUBE	Eva
GAUBE	Lucas
GOULEROT	Lucas
GROSSI	Héléna
GUERRIN	Kimberley
HOUDOT	Justine
HUBRECHT	Mathéo
KERLAU	Anton
LAMBERT	Clémence
LANGILLIER	Kyliane
LOGEROT	Alexis
MERCIER	Aurélie
OLLMANN	Jason
POISSE	Elise
RICHEZ	Prescillia
SAUTOT	Pauline
SCHROETER	Léonard
TETEVUIDE	Bastien
TETEVUIDE	Yanis
TIMMERMANS	Brecht
TOMPOT	Azira
TRABAC	Honorine
VIALA	Thomas
WIKTOR	Enzo

Collège Édouard Herriot - Chenôve

classe : 5^{ème} 2

Professeure : Mme Jessica GILLES

ALIU	Bleon
ALIU	Bleona
ALPHONSO	Adam
BANANI	Hamza
BOCQUET	Louis
BOUAMEUR	Manal
BOUHAMED	Amal
CONTANT	Lucas
CREUZET	Timothée
DAOUAIRI	Yassine
DEGRANGE	Hugo
FAIVRE	Loelia
FONTANEAU	Lauryne
FRANCOISE	Maëline
IMAGHRI	Ilias
LAKHAL	Ilyès
MABIDI	Brinette
MOKHLIS	Mehdi
NARDIN	Léa
PETIT-DAMONGEOT	Marie
PHETSOMPHOU-VALLUET	Maëlys
RIFAD	Adam
SIRUGUE	Tylan
TAJOUAOUT	Imène
TISSERAND	Sarah

Collège Édouard Herriot - Chenôve

classe : 6^{ème} GR 12

Professeure : Mme Fabienne PARIZOT

AHMED	El-Faöze
AMMOUR	Myriam
BELIN	Maxime
BENSAMMOUD	Rani
BERTRAND-CAMIN	Jules
BONFILS	Syia
BORAS	Emma
CAISEZ	Valentine
DAANOUN	Ylies
MUSHENI	Marie
OUAHBI	Adam
OUAHMIDEN	Rayana
PESTANA	Théo
POIRAUDEAU	Méline
RADI	Yaniss
RAHMOUNI	Ismail
SOUIDI	Isaaq
STRACK	Anthony
TISSERAND	Anissa

Collège Camille Claudel - Chevigny Saint Sauveur

classe : 3^{ème} 2 + ULIS

Professeures : Mme Anne GUTIERREZ-VIGREUX
& Mme Nathalie DELLA TOFFOLA

ANCIANT	Lilian
ANEBAR	Jalal
BANDO	Sacha
BELHAMIDA	Hamza
BENCINA	Tom
BOUAIN	Zohra
DARMIGNY	Juline
DEGANO	Mélina
FERCIOT	Marius
FOFANA	Abdoulaye
FRASCOLLA	Jérémy
GÉRONVIL	Nathan
GORNET	Tristan
GUERRIER	Charlène
GUICHARD	Robin
HUYN	Andy
IMBERT	Camille
KOURGLI	Yacine
KRASNIQI	Linda
LAMOTHE	Clément
LAURENT	Hélène
MENARD	Mattéo
MICHAUT	Alison
MONTEIRO	Giovanni
MOUNDANGA	Maxime
NOTEBAERT	Émile
PANDA	Lucas
SERGEANT	Nathan
ZAMBONELLI	Valentin

Collège Henri Dunant - Dijon

atelier de 6^{ème} 1

Professeure : Mme Colette BOUTELOUP

ABEKA	Shaniss
AMRANI	Schayma
ANDRE	Titouan
AZMI	Marwan
BENCHIKHA	Yousra
CHEVALIER	Yoan
EL HAJJAJI	Yanis
GHORZI	Sohane
HAFIANE	Haysam
JACOTOT	Baptiste
JACOTOT	Joan
KASSOUL	Khelil
LAUBY	Maëlys
LOGLISCI	Alexis
MITTOUX	Luciline
PETITCOLAS	Léna
PIRON	Théo
POUSSIN	Noah
RAJI	Camélia
RAMOU	Rouaïda
TANQUEREL	Anaïs
THONNATTE	Hugo
VACHER--MARCHAND	Marguerite
ZETOUTOU	Noa
ZEUDMI SAHRAOUI	Lylia

Collège Jean-Philippe Rameau - Dijon

classe de 4^{ème} B

Professeure : Mme Dominique GUILLAUME

BAILLY-SALINS	Anaëlle
BELKACEM SADOUN	Youssef
BELLIER	Mégane
BENNACER	Mohamed
BOIRAT	Morgane
BOULEDJOUIDJA	Réda
BOYEAUX	William
CHAUVIN	Kenza
CHOUKRI	Hayate
DIAKHABY	Cadiatou
FARSI	Salsabil
GROSS	Lucas
GRUET	Morgane
HAMMANI	Anaïs
HEYDEL	Sarah
LUKAU	Jonathan
MAHMOUDI	Myriem
MAKHLOUF	Fadel-Abdallah
MAMPUYA	Salem
NGOUMBA	Nati
OPARA UNEZE	Shella
PETIT	Jean-Paul
POUX-JAN	Benjamin

Collège Gaston Roupnel - Dijon

classe : 6^{ème} 6

Professeur : Mme Véronique FRANÇOIS

AGJIJAJ	Vesa
ALEXANDRE	Paul
ANTONUCCI	Aymeric
BABILLOTTE	Thibault
BARBIERI	Mattéo
BAROT	Mathilde
BAUDOT	Anna
CISLAGHI	Vincent
DANI	Dania
FDAIL	Lina
FLAMION	Capucine
GARABEDIAN	Jean
GIRARD	Julie
GIRAUD	Camille
GUENOT	Alban
JEAN-BAPTISTE-ADOLPHE	Tahis
LEUCI	Mathieu
MATHIEU	Chéradjah
QUIEVY	Gabriel
ROCHE-DARMAGNAC	Lauriane
TAILLANDIER-COINDARD	Mathilde
THALLINGER	Mahaux
THOMAS-CUNY	Lou
VACHENC	Sarah
ZALIMI	Mouna

Collège Gaston Roupnel - Dijon

classe : 4^{ème} 2

Professeure : Mme Bénédicte THIERY

ALMARCHA	Samuel
BAGET	Océane
BERTAUX	Léa
BERTOÏA	Tony
BRINCKS-PONS	Gaston
CAYROLLES	Aurélie
CLAEYS	Théo
D'HAUSEN	Thibault
DIAW	Pémelle
ETIENNEY	Yann
FDAIL	Sinimane
FLANDRIN	Angéle
GACON	Jules
HEUGUET	Antonin
HOUALI	Sonia
KLEINE	Yann
LAACHIR	Assia
LANGHI	Oscar
LEMASSON- SACHON	Ludmila
LOUVRIER	Inès
MARGUIER	Julia
MAZUE	Hugo
MOREL	Emma
PAOLI	Lucas
ROUYER	Mona-Sophie
SAVI	Ilona
SKOTNICKI	Maxime

Collège Roland Dorgelès - Longvic

classe : 6^{ème} 4

Professeure : Mme Lucile CORDIER

ALIU	Albin
AZAFROU	Issma
BARDIN	Kévin
BENSOTRA	Faïza
COSTE	Clément
DAHMOUNI	Walid
DELCAMBRE	Andréa
FANRINHA	Léna
GRIGORYAN	Mané
HARZI	Sofiane
JEBBARI OUIKRIM	Aya
LANDRE	Lucas
LENOIR	Rachel
LOISY	Floranne
MANNEQUIN	Clara
MOREIRA	Jonathan
POIGNANT FEVRIER	Jade
POSTEL	Alyson
ROHDDE	Noam
SERVELLE	Margot
SILVA	Clara
TAISANT	Maéva
TALMOUDI	Ilyès
TRUDEN	Bogdan

Collège Marcel Aymé - Marsannay-la-Côte

classe : 6^{ème} 3

Professeure : Mme Anne BRESSON

BERNARD	Maxime
BOURÉE	Enzo
DAMERON	Clément
EI HARCHALI	Adam
GAUCI	Jules
GAUTHIER	Roméo
HALL	Alexandre
HAUTOT	Louis
LEPART	Maya
LEROY	Mayllis
MINOT	Margot
PICAUDOT	Lucie
ROZET	Solène
RUELLE	Fanny
SEBY	Maïa
SOLER	Chiara
SOMMET	Aurélie
THEVENET	Jean
URLI	Lison
VIGNON	Axelle
WEBER	Rose
YEME	Lazare
YOUCEF AHMED	Souhaïb
ZAZA	Lorentina

Collège Marcel Aymé - Marsannay la Côte

classe : 6^{ème} 1

Professeure : Mme Dominique GUILLAUME

ALLOIX	Valentin
ANGELONE	Lucas
AVAT	Erell
BEGIN	Caroline
BELORGEY	Natty
BERTHELOT-LOPEZ	Erika
DELHOMME	Lila
DOMPROBST	Léana
DOS SANTOS	Alice
DUPONNOIS	Jules
FLIOU	Houcine
GAND	Arthus
LAMOTHE	Louis
MISERY	Maxence
MOREAU	Nina
NOIRBUSSON	Nolhan
PONCET	Anne-Alice
ROBERT	Lévi
ROGNON	Léna
ROUANET	Colin
SIMON	Jade
TOURNIER	Andraé
VASQUEZ	Siméon
ZACCHIA	Nathan

Collège Jean Rostand – Quetigny

classe : 4^{ème} 7

Professeure : Mme Aurélie GAUTHERON

BENOIT	Benjamin
CIKALLESKI	Manon
COGNET	Dylan
CZERW VEL CZERNE	Alan
DAPONT	Arthur
DEMDOUM	Maxime
FRIEDRICH	Clément
MABIALA - MALENGA	Rebecca
MAUGUIN	Brice
MESTOURI	Leïla
MIMOUNI	Achraf
OLIVE	Manon
PICHEREAU	Aurélie
RAOUD	Youssef
RETORY	Kevin
ZEGHOUDI	Rayane

École Roland Belleville – Sennecey-lès-Dijon

classe : CM 1

Professeures : Mme Delphine PINON
et Mme Ghislaine DONFUT

BAL	Gabriel
BONY	Aymeric
BOUHAMED	Ilyan
BOURDON	Romane
BOURGEOIS	Elise
BOURGEOIS-JACQUET	Thomas
BURILLER	Nathan
CHARCHAUDE	Clément
DILLENSEGER	Chloé
GILLOT	Léane
HADHARI	Bin-Yamin
JACQUES	Arthur
JAMBU	Camille
JANVIER	Tanguy
JOUAN	Lucas
KAKER	Mira
RIDOUX	Hugo
SAUSSIER	Maëlyne
SHAHABDEEN	Aaqib Ahmed
ZULCIC	Inès

1

La légende de monsieur B

classe de 4^{ème} A - collège Montmorency



La légende de monsieur B

Un lundi du mois de mai, une jeune fille de quatorze ans rend visite à sa grand-mère.

« Mamie, mamie, raconte-moi une histoire !

- Oui si tu veux, alors installe-toi bien et écoute.

Dans les années 80, j'étais une grande journaliste européenne et je voyageais de pays en pays, j'étais libre. Un jour, arrivée depuis peu en Angleterre, je devais interviewer le directeur de la Garde Royale et en passant dans une ruelle, j'ai aperçu, près d'un tas de cartons, un corps inerte. Il y avait du sang partout, j'étais tétanisée. Il s'agissait d'une jeune femme blonde aux yeux bleus d'environ vingt ans ; celle-ci me regardait fixement. Elle était très élégante et j'ai supposé qu'elle faisait partie de la bourgeoisie britannique. Près d'elle, sur le sol, il y avait un morceau de papier sur lequel était écrit « En mai, fais ce qu'il te plaît ! ».

Immédiatement, j'ai eu le soupçon de qui avait tué cette pauvre fille. Peut-être était-ce Monsieur B. ?

- Pourquoi l'as-tu pensé, mamie ?

- Eh bien voilà, pendant un voyage en Russie, j'avais entendu parler de l'histoire de Monsieur B. Il s'agissait d'un grand criminel qui, après chacun de ses meurtres, laissait en guise de signature, un billet sur lequel était écrite la phrase suivante : « En mai, fais ce qu'il te plaît ! ».

- Oh ! Raconte-moi la suite, mamie !

- D'accord, je continue.

La ruelle me paraissait bien sombre et lugubre ; les pavés étaient recouverts du sang de la jeune femme. Je me sentais oppressée, je ne pouvais pas m'enfuir. Un frisson me

parcourut ; méfiante, je regardais de tous côtés, de peur que le criminel ne soit encore ici, mais je n'ai rien vu. Après avoir repris mes esprits, je me suis retournée et je suis partie appeler de l'aide. A la cabine téléphonique, au moment de composer le numéro, mes mains tremblaient et je ne pouvais les arrêter. J'ai tout de même réussi à joindre la Police :
« *Hello ! My name is Marie-Jeanne Le Blanc. I am in Brook Street and I just found a corpse* ».

Au moment où j'ai prononcé ces mots, des larmes ont coulé et je n'ai pu me calmer que lorsque le policier m'a dit : « *Don't worry, we are on our way !* »

Après avoir raccroché, je me suis appuyée contre la façade d'un magasin de chaussures bon marché et j'ai pensé alors à ma fille.

- Tu parles de maman ?

- Oui, Margaux, c'est cela. Elle était restée en France et la savoir seule me fait culpabiliser.

Après quelques minutes, les policiers sont arrivés et m'ont posé une série de questions :

« *Que faisiez-vous dans cette ruelle ?*

- *Je passais par là pour me rendre chez le directeur de la Garde Royale avec lequel j'avais rendez-vous pour une interview.*

- *Quelle heure était-il lorsque vous êtes passée dans la ruelle?*

- *Je pense qu'il était entre seize heures et seize heures trente, puisque j'avais rendez-vous à dix-sept heures avec ce monsieur.*

- *Avez-vous remarqué quelqu'un d'autre dans la ruelle ?*

- *Non, elle était déserte et très sombre.*

- *Pouvez- vous nous laisser vos coordonnées au cas où nous aurions d'autres questions à vous poser.*

- *Yes of course ! Mais je ne suis pas londonienne, je suis française et de passage dans le pays. Je loge actuellement à l'Hôtel West Riverside jusqu'à samedi prochain.*

- *Merci madame. Nous vous demanderons de passer au poste de police pour prendre vos déclarations par écrit. »*

« Elle est horrible ton histoire, mamie !

- Je suis contente qu'elle t'intéresse.

- Alors, que s'est-il passé ensuite ? Le meurtrier a-t-il été arrêté ? Est-ce que c'était Monsieur B ? Est-ce que tu as aidé les policiers ?

- Calme-toi, ma chérie, je vais tout te raconter mais attends un petit peu, je vais me préparer une tisane. Veux-tu boire quelque chose ?

- Oui, je veux bien un verre d'eau, s'il te plaît.

- J'arrive dans quelques minutes ; attends-moi tranquillement

- Oui, mamie, ne t'inquiète pas. »

La grand-mère s'est absentée durant dix minutes et avant son retour, sa petite-fille s'est endormie. Elle la borde et lui apporte un oreiller. Quelques minutes après, la grand-mère se couche également. Dans sa grande chambre, Marie-Jeanne, pour la première fois depuis des années, est angoissée en pensant à cette journée de mai et à tout ce qui lui était arrivé après. À tout ce dont elle aurait pu échapper si elle ne s'était pas lancée dans cette aventure qui l'a marquée, dans cette enquête qui ne pouvait pas la laisser indemne. Jamais elle n'aurait pensé que raconter cette histoire à sa petite fille fasse remonter tant de souvenirs atroces. Il s'agit de souvenirs qu'elle avait passé des années à tenter d'enfourer dans sa mémoire. Mais elle savait que, le lendemain, Margaux exigerait la fin de l'histoire et qu'elle serait obligée de la lui raconter.

Une question trotte dans sa tête depuis plusieurs heures maintenant : « Pourquoi ai-je parlé de cette histoire ? ». Elle ne trouve aucune réponse valable. Mais peut-être a-t-elle juste besoin que Margaux entende ce récit ? Sans doute Marie-Jeanne veut-elle se confier. Durant la nuit, elle ne dort pas

beaucoup ; sa nuit est très agitée et des cauchemars la réveillent à chaque fois qu'elle ferme l'œil.

Le lendemain, un coup de téléphone strident la tire de son sommeil. La grand-mère de Margaux s'empresse d'aller décrocher :

C'étaient les policiers : « Oui bonjour, Madame Marie-Jeanne Leblanc ?

- Oui c'est bien moi. Qui est à l'appareil ?

- C'est l'inspecteur de police. J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

- Que se passe-t-il ?

- Scotland Yard nous a contactés d'Angleterre pour nous informer que Marie Leblanc est portée disparue. Ils ont appelé le collège de Glasgow, où elle enseigne le français, et ces derniers leur ont fourni vos coordonnées. Ils ont ouvert une enquête et n'écartent pas la possibilité d'un enlèvement.

- Oh, my God !

- Ses voisins ont contacté la police anglaise, car votre fille ne donnait aucun signe de vie depuis plusieurs jours. Les policiers sont allés vérifier et ils ont constaté que la porte avait été forcée. Nous vous tiendrons au courant de l'avancement de l'enquête.

- Retrouvez-la, je vous en prie ! Au revoir. »

Après avoir raccroché, elle se met à pleurer.

Quelques temps après, Margaux se réveille. Sa mamie lui annonce alors la terrible nouvelle.

Margaux, désespérée, demande à sa grand-mère : « Penses-tu qu'ils vont la retrouver rapidement ? »

Des larmes coulent le long de ses joues...

« Oh, ma chérie, ne pleure pas ! »

Plus les jours passent, plus les deux femmes perdent espoir. Ne voulant pas renoncer, Marie Jeanne veut vérifier une dernière piste pour retrouver sa fille. Elle propose alors à Margaux :

« Voudrais-tu aller à la recherche de ta maman ?

- Oh oui mamie, je ferai tout pour la retrouver !

- Fais ta valise et n'oublie pas ton passeport, nous partons pour l'Ecosse. »

Peu après, elles se préparent et montent dans la voiture. Très vite, elles se retrouvent à l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle.

Après un vol sans incident, Marie-Jeanne loue une voiture à Glasgow et elles arrivent bientôt au cottage.

La maison étant placée sous scellés, la grand-mère et la petite-fille décident de passer par la porte qui donne sur le jardin ; par bonheur, celle-ci est ouverte.

A la vue des objets familiers de Marie, elles sont émues.

Après avoir cherché des indices dans toute la maison, elles se retrouvent dans la cuisine.

En désespoir de cause, elles décident de fouiller le grenier. Au bout de vingt minutes, Margaux s'exclame: « Mamie, regarde ce que j'ai trouvé au dos de la photo de ce manoir lugubre... Je n'en crois pas mes yeux ! »

Marie Jeanne s'approche et lit l'inscription : « En mai, fais ce qu'il te plaît ».

Margaux apporte une chaise à sa grand-mère qui est soudain très pâle.

« Regarde mamie, il y a aussi un chiffre, c'est peut-être un code ! »

Après avoir repris ses esprits, Marie Jeanne décide d'aller se renseigner auprès de la mairie à propos du manoir. La secrétaire leur indique la route à prendre.

En arrivant, après une heure de conduite, elles ont le cœur serré, mais elles gardent espoir.

Après être sorties de la voiture, elles aperçoivent que la porte principale est entrouverte. Elles s'avancent dans l'entrée. Tout est lugubre. Les toiles d'araignées tapissent les murs et la

poussière recouvre le sol. Elles avancent lentement de peur que le kidnappeur ne soit toujours présent.

Arrivées dans la cuisine, elles font la découverte d'une chose très étrange : une assiette remplie d'aliments encore comestibles et un verre d'eau à moitié vide posés sur la table. Mais tout à coup, le bruit d'une porte claquant les fait sursauter. C'est alors que la peur envahit les deux femmes. Épouvantées, elles décident de repartir au plus vite, mais elles découvrent que l'issue principale a été verrouillée... Elles sont donc prisonnières dans cette bâtisse...

Sans réfléchir, Marie Jeanne prend en main son téléphone et appelle la police :

« Hello, I am Marie-Jeanne Leblanc. I am in the Northern Manor, with my grand-daughter. We are in peril! Please, come!
- Please don't panic, Madam, and give us your exact address. Stay Safe ! Lock yourself in a room if you can. We're on our way !
- Yes, it's the Northern Manor, Wicklow Woods, Glasgow District. »

Rassurée par les paroles du policier et n'entendant aucun bruit suspect, Marie Jeanne décide, malgré les recommandations de ce dernier, de continuer la visite des lieux avec Margaux en espérant retrouver Marie saine et sauve. Quand soudain, elles aperçoivent sur l'escalier en colimaçon des traces de pas, laissées sur la poussière des marches. En voyant cela, leurs soupçons se confirment : une personne est venue récemment à cet endroit. A moins qu'elle ne soit encore là...

Margaux se précipite vers l'escalier en lançant : « Maman doit être là-haut ! » Elle commence à monter les marches quatre à quatre quand Marie Jeanne lui récrie : « Attends- moi, Margaux ! Ce n'est peut-être pas ta mère ! »

Arrivées sur le palier, elles voient un long couloir desservant cinq portes, mais les traces de pas ne sont présentes que devant trois.

Prenant leur courage à deux mains, elles décident d'ouvrir la première porte avec prudence et sans bruit. Elles arrivent dans un bureau, dans lequel se trouvent des papiers jetés pêle-mêle sur le sol. Pas de doute, quelqu'un cherche quelque chose...

Ne voulant toucher à rien en attendant l'arrivée de la police, elles se dirigent vers la deuxième porte qui s'ouvre alors sur une grande bibliothèque. Contrairement à la pièce précédente, celle-ci est bien rangée ; tous les livres sont à leur place. Mais une chose attire de suite leurs regards...

Au centre de la pièce se trouve une table imposante, sur laquelle est posée une photo.

La curiosité étant trop forte, elles s'approchent pour la voir de plus près. Leur découverte les fait frissonner : elles reconnaissent Marie dans une rue. Quelqu'un a entouré son visage au crayon et en bas de la photographie est noté : « You will be next... »

Margaux, terrifiée, s'exclame :

« Oh quelle horreur ! Comment est-ce possible ?

- Ma chérie, des personnes ignobles font cela gratuitement, mais ne t'inquiète pas, on va la retrouver.

- Je n'aurais jamais dû la laisser toute seule, j'aurais pu la protéger.

- Ma petite Margaux, je sais que c'est difficile pour toi, mais ce n'est pas le moment de se lamenter. Nous devons concentrer tous nos efforts afin de la retrouver. Vite, ne perdons pas de temps ! Vérifions ce qui se cache derrière la troisième porte. »

Mais à leur grande déception, elle est fermée à clé.

Sans réfléchir, Margaux crie : « Maman ! Maman ! »

Elle colle son oreille contre la porte quand soudain elle entend des gémissements.

La petite fille balbutie alors :

« J'entends quelqu'un ! Vite, il faut ouvrir cette porte ! »

Son excitation est à son comble.

Marie-Jeanne s'exclame :

« Il faut absolument trouver un pied de biche, pour forcer cette porte.

Aide-moi Margaux à en dénicher un. »

Les deux femmes se mettent aussitôt à la recherche d'un objet. Dans la précipitation les fouilles ne donnent aucun résultat dans les pièces adjacentes.

Angoissée, Margaux demande à sa grand-mère : « Est-ce que tu as trouvé quelque chose, toi ? Moi, rien du tout.

- Moi non plus, je n'ai rien. Peut-être aurons-nous plus de chance à l'étage. Viens avec moi ! »

Elles se précipitent et ouvrent une pièce qui semble être un débarras. Après une recherche plus minutieuse, Margaux finit par trouver une barre en métal. Elle crie :

« Mamie, regarde, j'ai trouvé ceci, tu penses que cela peut convenir ?

- Ça vaut la peine d'essayer... Redescendons ouvrir cette porte ! »

Elles essaient de forcer celle-ci, jusqu'à épuisement. Mais elles se rendent à l'évidence : elles n'en sont pas capables.

Revenues dans la bibliothèque, elles se dirigent vers la fenêtre. Margaux l'ouvre et constate qu'une corniche rejoint les deux fenêtres. Voyant qu'elle peut emprunter cette dernière, elle se munit de la barre en métal, se hisse et commence à longer le mur. À peine arrivée à l'autre fenêtre, Margaux aperçoit de la fumée qui émane d'une fenêtre du rez-de-chaussée. Elle regarde vers le bas et remarque un homme vêtu de noir qui tente de mettre le feu au manoir avec un bidon

d'essence. En se penchant pour l'observer, Margaux ne fait pas attention aux cailloux présents sur cette avancée et les fait tomber non loin de lui. Se rendant compte qu'il n'est pas seul, l'incendiaire lève la tête en direction de Margaux, leurs regards se croisent. Cet individu sort une arme de sa poche et tire un projectile sans l'atteindre. Margaux, effrayée, se hâte de casser la vitre à l'aide de la barre qu'elle a en main et de rentrer à l'abri d'autres tirs possibles.

Entrant dans la pièce, Margaux a tout de suite le regard attiré par une silhouette assise sur une chaise, aux mains attachées dans le dos. Malgré le bruit, cette personne à la tête recouverte d'une cagoule, reste immobile. A la vision de cette scène, des questions se bousculent dans la tête de la jeune fille: « Est-ce ma mère ? Est-elle vivante ? Pourquoi elle ? »

Les pensées de Margaux sont interrompues par Marie-Jeanne qui, ayant entendu le bruit de la vitre cassée, appelle sa petite-fille :

« Margaux, est-ce bien toi ? Ouvre vite la porte ! »

N'ayant pas le courage de retirer seule la cagoule sur la tête de la victime, Margaux se dirige vers la porte pour ouvrir à sa grand-mère.

Marie-Jeanne entre, son regard inquiet se porte sur la chaise et elle balbutie :

« Qui est-ce ?

- Je ne sais pas, mamie, j'ai peur...

- On va bientôt le savoir. »

Marie-Jeanne s'avance et retire la cagoule qui enveloppe la tête de cette personne : c'est Marie. Elle retire le morceau de ruban adhésif qui clôt la bouche. Marie-Jeanne, qui avait pris un couteau dans la cuisine, le sort de sa poche. Elle coupe les liens qui retiennent sa fille prisonnière. Margaux, soulagée, saute dans les bras de sa mère. Les retrouvailles sont émouvantes.

Marie-Jeanne interroge Marie : « Comment as-tu fait pour te retrouver là ? Qui est ton kidnappeur ? L'as-tu vu ?

- Ce n'est pas le moment, nous devons partir. Je suis restée trop longtemps ici ! Mais d'où provient le coup de feu qui a retenti il y a quelques instants ? »

Margaux prend la parole :

« Un homme tentait de mettre le feu au manoir et il m'a aperçu. C'est alors qu'il a sorti une arme et a tiré dans ma direction sans m'atteindre.

- Nous devons trouver un moyen de sortir de là. La porte principale a été verrouillée et le feu va bientôt se propager. C'est pourquoi nous devons nous dépêcher. Mais par où allons-nous sortir ? Cet individu va sûrement nous attendre dehors et il est apparemment capable de nous tuer », balbutie Marie-Jeanne.

Margaux se blottit dans les bras de sa mère et lui demande en pleurant : « Maman, qu'allons-nous faire ? Comment va-t-on s'en sortir ? »

Marie-Jeanne comprend tout à coup qu'il s'agit bien de ce qu'elle redoutait le plus. Son passé refait surface : l'homme qu'elle avait traqué il y a de nombreuses années, l'a retrouvée et, pour se venger, il a kidnappé sa fille.

À l'instant, elles entendent du bruit en bas et des voitures dans la cour : des sapeurs-pompiers viennent d'arriver ; ils fracassent la serrure de la porte d'entrée et toutes trois se précipitent à l'extérieur. Elles accourent vers les secours : « Ma fille a été enlevée, crie Marie-Jeanne ; je sais qui a fait cela ; il va la tuer !

- Madame, calmez-vous s'il vous plaît, la police va arriver très rapidement. »

Quinze minutes plus tard, une voiture de police arrive et Marie-Jeanne commence à raconter son histoire aux policiers. Ceux-ci les invitent à les accompagner au commissariat pour

de plus amples détails. Au cours de l'interrogatoire, Marie-Jeanne déclare :

« Il y a une quinzaine d'années, j'ai participé à l'arrestation d'un meurtrier en Ecosse. On le nommait "Mister B". Il avait tué plusieurs jeunes femmes et j'ai découvert le corps de l'une d'entre elles dans une ruelle. Sur le sol, il avait laissé un morceau de papier sur lequel était écrit : "In May, do what you like". Cette phrase, je l'ai retrouvée sur la photo du manoir qui se trouvait dans le grenier de la maison de ma fille. Je suppose qu'il a voulu se venger après être sorti de prison, en kidnappant Marie.

Après avoir fait sa déclaration, un policier lui déclare :

« Ne vous inquiétez pas, nous allons effectuer les recherches nécessaires. Et je vous promets que nous allons retrouver Monsieur B. »

Ensuite, les policiers proposent aux trois femmes de les accompagner à l'hôtel où elles séjournent à Glasgow. Pendant le trajet, Marie-Jeanne se pose beaucoup de questions : Comment la photo du manoir s'est-elle retrouvée dans le grenier de sa fille ? Est-ce que Monsieur B l'y a déposée intentionnellement afin qu'elle se rende au manoir et s'y fasse piéger ? Et l'homme présent au manoir, était-ce Monsieur B ou un complice qui a seulement voulu les effrayer et leur faire croire à un véritable enlèvement en déposant cette photo de Marie ?

Toutes ces questions sans réponses terrifiaient Marie-Jeanne.

Dans sa chambre, Marie-Jeanne reçoit un appel d'un numéro inconnu ; celle-ci décroche :

« Hello Marie-Jeanne ! How are you since the last time ?

- Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

- Je suis Monsieur B. Je veux vous voir seule à seul, ne prévenez personne d'autre ou je vous le ferai payer.

- Où dois-je me rendre ?

- Dans Wood Lane, dans le quartier de Bishopbriggs à Glasgow, à l'intérieur d'un hangar abandonné. Soyez là à vingt heures. »

Monsieur B raccroche.

Marie-Jeanne, interloquée par l'invitation de ce dernier, regarde l'heure et décide de s'y rendre, poussée par sa curiosité de journaliste. Par prudence, elle se munit d'un « pepper spray ». La rue ne se trouve pas loin de l'hôtel. La vieille femme choisit d'y aller à pied. Par la fenêtre, Margaux voit sa grand-mère sortir de l'hôtel. La petite fille décide alors de la suivre. Arrivée au hangar, la vieille femme attend l'arrivée de Monsieur B. Margaux se cache alors derrière des tonneaux pour pouvoir espionner sa grand-mère sans se faire voir.

Monsieur B sort de la pénombre et s'approche de Marie-Jeanne. Il est vêtu d'un long manteau noir dont le col cache tout le bas de son visage.

« Bonjour très chère, s'exclame Monsieur B.

- Que me voulez-vous ? Questionne la vieille femme.

- C'est très simple ; vous souvenez-vous de l'enquête dans laquelle vous m'avez fait emprisonner ?

- Oui je m'en souviens très bien, comme si c'était hier. Pourquoi ?

- Quand j'ai été capturé, j'ai laissé derrière moi ma fille, sans personne pour s'occuper d'elle. Elle a été placée de foyer en foyer ; elle a fini par se suicider à l'âge de dix-sept ans.

- How terrible ! Où était sa mère ?

- On s'était séparés deux ans auparavant et elle n'a plus jamais donné de nouvelles depuis.

- Je suis sincèrement désolée.

- Je ne suis pas venu ici pour vous parler de cela. Vous m'avez enlevé la seule personne qui comptait à mes yeux.

- Je ne savais pas que vous aviez une fille. C'est pour cela que vous avez kidnappé Marie ? Vous vouliez vous venger ?

- Oui, je voulais que vous souffriez comme j'ai souffert. »

Margaux, toujours au sein de sa cachette, décide d'appeler la police avec son téléphone portable.

« Vite ! Venez au hangar abandonné dans Wood Lane dans le quartier de Bishopbriggs à Glasgow ! Ma grand-mère est face à un odieux criminel, chuchote la petite-fille.

- On vous envoie une équipe de policiers ; restez à côté de votre téléphone au cas où l'on aurait besoin de vous rappeler. »

Malheureusement, Monsieur B a l'oreille fine et il entend Margaux. Sans hésiter, il tire dans la direction où est cachée la petite fille.

Marie-Jeanne hurle :

« Arrêtez ! Pourquoi faites-vous cela ?

- Votre petite-fille est maligne, mais pas autant que moi.

- Espèce de monstre ! Margaux ! crie la grand-mère.

- Don't move. Un pas de plus et je tire ! » s'écrie Monsieur B.

Tout à coup, Margaux sort de sa cachette pour créer une diversion, et tenter de protéger sa grand-mère. Au même instant, les sirènes des voitures de police se font entendre. Le hangar se retrouve vite cerné par les forces de police. Monsieur B tente alors de s'enfuir. Il cherche désespérément une issue, et découvre soudain une trappe qui mène sur le toit.

Marie-Jeanne et Margaux sortent du hangar pour se mettre à l'abri d'éventuels coups de feu. Sur le toit, Monsieur B crie :

« Vous ne m'aurez jamais, je vais rejoindre ma fille ! »

Il se jette alors dans le vide.

« C'est fini, mamie ? questionne Margaux.

- Peut-être, ou alors cela ne fait que commencer... »



2

Secret de famille

classe de 3^{ème} + ULIS - collège Camille Claudel

Secret de famille

« Salut Laura,

Je t'écris ce message pour t'annoncer une mauvaise nouvelle : je viens d'apprendre que ma grand-mère est décédée hier d'un arrêt cardiaque. Je suis très triste. Je ne viendrai pas au collège vendredi et lundi. Avec ma famille, nous allons devoir vider sa maison.

Bisous. Je t'aime.

Paul »

Tous les souvenirs ressurgissent ... Le jour de ma naissance, mamie Madeleine était déjà là pour me prendre dans ses bras et à chaque fois que j'avais un souci, je pouvais lui téléphoner et j'étais sûr qu'elle arrivait dans la demi-heure qui suivait pour me réconforter et m'apporter une petite douceur.

Que de bons moments passés dans sa gigantesque maison du quartier Victor Hugo à Dijon ! J'adorais son paillason sur lequel nous pouvions lire « En Mai, fais ce qu'il te plaît ! ». Aujourd'hui, j'aimerais pouvoir lui poser de nombreuses questions qui resteront sans réponses.

Pendant mon enfance, elle s'occupait de moi dès qu'elle pouvait. Quand elle venait les dimanches, elle apportait toujours des friandises ; le gâteau favori de tous ses petits-enfants était le roulé : je me rappelle toujours les bonnes recettes que je faisais à chaque vacance avec ma mamie. L'une de mes préférées était ce fameux gâteau, plus on le faisait et plus il était savoureux. Ah ! Les roulés au Nutella !

Malaxer la pâte, l'étaler dans le plat. Couler le chocolat et le tartiner. Et que dire de cette odeur alléchante !... Je me rappelle encore le parfum de la pâte quand je devais étaler le Nutella sur la génoise encore chaude. Rien qu'à le regarder, ça me donnait le bon goût du chocolat dans la bouche. Cette pâte moelleuse a bercé mon enfance.

Mamie, elle, qui toute sa vie, nous a apporté son amour et sa gentillesse ; quelle triste nouvelle ! Et je ne lui ai même pas dit au revoir... Certes, elle commençait à se faire très vieille et était de plus en plus malade, mais cela fait quand même un choc. Quand je suis rentré du collège et que mes parents m'ont annoncé la mort de Mamie Madeleine, j'ai ressenti en moi un grand vide, qui ne pourra jamais être comblé ; nous étions très proches.

J'aurais aimé garder cette maison si chère à mon cœur mais, malheureusement, mes parents, mes oncles et tantes ont décidé de la vendre. Enfin, c'est encore une idée de ma tante Ginette, la sœur aînée de mon père : le samedi midi, elle a téléphoné à mes parents ; papa surtout, mais maman aussi, encore sous le coup de la douleur, n'ont pas réagi et ont accepté. Pourtant, cela ne faisait même pas une journée que nous avions appris son décès, comment peut-on penser à de telles choses ? Je crois que je déteste ma tante Ginette : heureusement que José, son mari est plus sympa et que j'adore leurs enfants. Dans quinze jours, je sais que nous allons nous retrouver toute la bande de cousins et cousines dans ce lieu si cher à notre enfance : Ali et Basma les enfants de mon oncle Jacky et de ma tante Aïcha, Cyprien et Arthur ceux de Ginette et José et bien sûr ma sœur Déborah et moi...

Je me souviens de mon père disant « Eh ben, on a du pain sur la planche ! » Il voit toujours une tonne de boulot dès qu'il y a le moindre carton.

« On en a au moins pour une semaine minimum !

- Mais non, arrête de râler et on aura fini ce soir ! » lui a rétorqué Jacky son frère aîné.

Bien évidemment Ginette a réparti les pièces et a exigé de s'occuper de la chambre de Mamie Madeleine. Aïcha et Jacky s'attaquent au bureau de mon grand-père. Jean-Pierre et Michèle, mes parents sont chargés de la cuisine : notre mission à ma sœur et à moi est de trier les couverts, les assiettes, verres et tout autre objet et de les compter... On enlève tout : ensuite, ce sera sans doute vendu, donné ou distribué à chacun des enfants.

Le bureau de mon grand-père regorge de papiers et de photographies datant de la Première Guerre mondiale qui me passionne. Marcel, mon grand-père a conservé tout ce qui appartenait à son père, Georges, un poilu. J'ai suggéré que ses documents soient remis aux Archives Départementales, Rue Jeannin à Dijon mais, une fois de plus, Ginette a dit qu'elle voulait garder les objets de valeur. Je me souviens d'une lettre que Madeleine m'avait lue alors que j'étais encore en primaire et que j'étudiais en histoire cette période ; elle m'avait dit que mon arrière-grand-père avait écrit à Marguerite, mon arrière-grand-mère, le plus souvent possible pour lui rappeler combien il l'aimait et ce qu'il vivait dans les tranchées. Ce courrier était très abîmé et c'était à peine si l'on pouvait lire ce qui était écrit. Il remerciait Marguerite pour le colis reçu contenant des chaussettes chaudes, un pull en laine qui lui allait si bien, de la nourriture... Il était question aussi de la boue et des rats : je comprenais alors que ce que notre professeur des écoles nous présentait en classe était bien réel.

Mais ce que j'aimais surtout c'était quand ma grand-mère nous racontait l'occupation allemande à Dijon pendant la Seconde Guerre mondiale...

Cela fait seulement une heure que nous sommes en train de débarrasser la maison et je m'ennuie déjà. Mais, une idée me traverse l'esprit : et si on allait au grenier voir s'il n'y a pas des trésors, des antiquités... Bon, ok, je délire un peu pour les trésors, mais bon sait-on jamais ? Je file voir mes cousins et nous décrétons une partie de cache-cache le temps que les adultes prennent une collation.

Nous décidons de monter au grenier lieu où les parents ne pourront pas nous dire que nous risquons de casser quelque chose. Mamie avait recouvert de grands draps blancs les meubles. Le lieu est idéal pour notre jeu ; je commence à compter « 1, 2, 3, 4, 5... 30 » je pars à la recherche des cachettes mais, tout à coup, je trébuche sur une vieille malle et crie. Tous sortent en me demandant si je me suis fait mal : tout comme moi, ils sont intrigués par cet objet que nous essayons les uns après les autres d'ouvrir. Finalement, Arthur trouve une pince et réussit à débloquer la serrure. Nous soulevons le couvercle et découvrons toutes sortes de choses : des journaux, un masque à gaz, un carnet que ma sœur Déborah et ma cousine Basma feuilletent dans lequel se trouve une photographie d'un groupe sur laquelle mes grands-parents apparaissent, au centre, comme s'ils étaient très célèbres, puis nous sortons un livret indiquant qu'ils faisaient partie d'une troupe qui se donnait en spectacle dans les prisons en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale ; nos trouvailles sont variées : un casque de soldat, des listes de noms de personnes déportées avec le lieu du camp et le numéro du convoi, une veste de déporté sur laquelle est cousue une étoile jaune, des chemises neuves dans leur emballage d'origine, des photographies sur lesquelles nous voyons un homme moustachu, aux cheveux bruns dont j'ignore l'identité, des médailles militaires, des journaux, des papiers très petits qui ressemblent à des tracts de propagande comme ceux que nous avons étudiés dans notre cours d'histoire cette année, un paquet de lettres

entourées par un ruban noué et un papier sur lequel est écrite la phrase qui se trouve sur le paillason « En Mai, fais ce qu'il te plaît ! ». Cette phrase me laisse sans voix. Pourquoi cette phrase à chaque fois ? Pourquoi ? Je n'arrive pas à en comprendre le sens. Pourquoi ? Pourquoi ?

Cyprien décide d'appeler sa mère qui pourra peut-être nous éclairer sur ces découvertes qui nous intriguent. Nous lui demandons quel a été le rôle de Marcel pendant la Seconde Guerre mondiale mais nous voyons bien qu'elle est mal à l'aise. Elle prétexte qu'il faut ranger tout cela et que l'essentiel est de trier déjà ce qui est dans la maison : elle dévale les escaliers en lâchant « Je vous en reparlerai plus tard ! ... » Cela m'intrigue... Serait-ce un secret de famille ?

Au grenier, c'est une véritable ruche ; Paul prend en main les opérations et les enfants évoquent les documents qu'ils ont trouvés et ce mystérieux Adrien Gugenheim. Une grande discussion débute. Arthur donne son avis le premier : « Moi je trouve que cette histoire va nous causer beaucoup de problèmes.

- Je pense que maman cache quelque chose de louche, répond Cyprien, le plus jeune.

- Je ne crois pas que l'on devrait fouiller dans des affaires qui ne sont pas les nôtres ; vos gamineries vont nous attirer des ennuis ! Si quelqu'un nous aperçoit en train de fouiner dans ce passé, Ginette sera d'une humeur massacrate..., ajoute Déborah.

- Mais non, vous n'avez pas le droit, je vais aller le dire à maman, renchérit Cyprien, avec tristesse ... »

Avant même qu'il ne se lève, Jean-Pierre entre et réprimande les enfants qui ont éparpillé tout ce que contenait la malle ; le père de famille leur demande instamment de tout ranger. Il leur donne des cartons et indique :

« Les papiers et les photographies dans le carton : « À trier », les vêtements dans celui-ci : « Pour EMMAÛS », les objets en tous genres resteront dans cette malle. Allez vite, je reviens dans un quart d'heure ! Après, on ira à la déchetterie.

- Mais, ... s'écria sa fille, Déborah.
- Pas de mais, on s'exécute. »

Les enfants, dépités, ne peuvent pas se résoudre à placer dans les différents cartons tous ces objets. Paul et Basma expliquent aux plus jeunes que tout ce que contient cette vieille malle est des trésors cachés : il n'y a pas de temps à perdre !

Les plus petits sont excités à l'idée de résoudre les énigmes de cette chasse au trésor. Il faut lever le mystère : différents indices prouvent qu'Adrien Gugenheim a vécu pendant la Seconde Guerre mondiale. En effet, ils observent les journaux un peu plus attentivement et constatent qu'ils datent de 1941. Mais quel lien avait cet homme avec leur famille ? Qui est ce monsieur dont jamais mamie Madeleine n'a prononcé le nom ? Ils remarquent dans une enveloppe un vieux plan de Londres avec marqué au dos « *En mai, fais ce qu'il te plaît* ». Les jeunes sont intrigués par cette écriture qui semble être celle d'une femme. Ils la connaissent, c'est certain. Ils l'ont déjà vue, mais ils ne savent pas où.

Ils poursuivent leur enquête : des vêtements, un jeu de cartes, quelques vieilles pièces de monnaie ; rien de très intéressant. Enfin, Cyprien regarde les cartes et s'aperçoit que derrière l'as de cœur se trouve un petit mot de la même écriture que sur le plan. Il est écrit : « J'ai quelque chose de très important à te dire, nous serons trois dans quelques mois... Dès que tu arrives à Londres, fais passer le message suivant à la radio - *En mai, fais ce qu'il te plaît*. Je saurai que c'est toi et je serai alors rassurée ».

« C'est bien cela ! Son âge correspond. Ginette est au cœur de cette affaire ! Cette malle, c'est Ginette ou plutôt sa vie, s'exclame Paul.

- De quoi parles-tu ? Pourquoi maman est-elle là-dedans ? s'inquiète Cyprien.

- Et bien, on n'a qu'à aller l'interroger tout de suite. » décide Ali.

Les six petits enfants de Madeleine conviennent de rejoindre Ginette. Ils descendent du grenier pour lui poser des questions sur les photos découvertes dans la malle, pour savoir pourquoi Madeleine, leur grand-mère, n'a jamais raconté sa vie d'artiste. Ils la retrouvent dans le salon en train d'emballer une petite lampe.

Paul interpelle sa tante : « Que fait cette malle avec des affaires de la guerre dans le grenier ? Que signifie cette question reliée au mois de mai ? » Ginette souffle, elle semble énervée mais ne répond pas. Cyprien demande à sa mère pourquoi ils ont trouvé des chemises encore emballées marquées au nom d'Adrien Gugenheim, l'homme moustachu sur la photo. Elle essaie de se défilier mais Arthur insiste. Il veut comprendre pourquoi ils ont découvert un magazine sur lequel on voit Madeleine dans une troupe de spectacle. Ginette reste muette. Etrangement, les filles ne s'expriment pas. Ali renchérit : « Pourquoi tu ne réponds pas à nos questions ? » Alors, rouge de colère, elle se met à crier que ça ne les regarde pas, qu'elle leur a déjà dit qu'elle leur en parlerait plus tard, que c'est du passé et elle s'en va en claquant la porte.

Jean-Pierre et Jacky arrivent en même temps dans le salon et le ton monte :

« Vous n'écoutez rien. Vous n'êtes pas du tout en train de ranger et en plus vous faites le cirque ! Vous pourriez avoir un peu de respect pour votre grand-mère ! Elle qui vous aimait

tant, vous auriez pu casser quelque chose en claquant cette porte ! On n'est pas là pour s'amuser.

Paul, je te croyais plus raisonnable et pensais que tu donnerais l'exemple.

- Mais papa, ce n'est pas nous...

- On n'a pas de temps à perdre ! s'écrie Jacky.

- Filez au grenier et rangez comme je vous l'ai dit : je termine mon carton avec les moules à gâteaux et je peux vous dire qu'il y en a à revendre et je monte. Que tout soit trié sinon gare à vous tous ! » ajoute son frère.

Aucun des enfants ne réplique. Ils gravissent quatre à quatre les marches de l'escalier menant aux combles et surprise, Ginette est là ! Elle lit un document en marmonnant des mots incompréhensibles. Elle examine les photographies. Elle prend la veste de déporté sur laquelle elle caresse l'étoile jaune. Elle ne s'aperçoit pas de leur présence. Elle semble ailleurs. Elle lève les yeux : ils se rendent compte qu'elle est en train de pleurer.

Cyprien prend peur et court chercher ses oncles.

Jean Pierre et Jacky se précipitent en haut.

« Pourquoi tu pleures Ginette ? Parle-nous ! dit Jacky.

- Eh bien Ginette, que se passe-t-il ? » rajoute son autre frère.

Elle ne répond toujours pas.

Jean-Pierre insiste et elle finit par dire d'une voix tremblante.

« Je vais tout vous dévoiler. Allez chercher José et tout le monde... C'est une histoire trop lourde à porter. En réalité, je ne suis pas tout à fait votre sœur, dit-elle à Jean-Pierre et Jacky, et vous les enfants, je ne suis pas totalement votre tante. Toute cette histoire commence pendant la 2ème guerre mondiale... »

À ce moment-là, je me rends compte que j'avais bien raison, nous ne pouvons pas toujours tout savoir mais bientôt, nous allons en apprendre un peu plus sur ce lourd secret de famille.

« Votre grand-mère fuyait la déportation allemande pour ne pas être exterminée dans l'un des camps de concentration ; mais elle ne s'est jamais fait attraper par les Allemands. Elle n'était pas seule : elle était déjà mariée avec un homme, Adrien Gugenheim, qui lui était un résistant juif contre l'armée allemande. Malheureusement, ce dernier a été arrêté et envoyé dans un camp.

Votre grand-mère, qui savait depuis peu de temps qu'elle était enceinte de moi, n'a pas pu lui annoncer la nouvelle de vive voix. J'espère seulement qu'il avait compris grâce à la carte qu'elle lui avait envoyée. Ce n'est que plus tard, qu'elle rencontra Marcel dans une troupe de spectacles. Et c'est avec lui qu'elle eut mes deux frères, vous, Jacky et Jean-Pierre.

Je voulais que personne ne le sache mais tant pis. Vous savez c'est difficile d'avoir un poids aussi lourd à porter, c'est une histoire si triste que rien que d'y penser ça me donne envie de pleurer. Ce secret ne me fait plus dormir le soir, c'est comme s'il me rongerait jour et nuit. J'aurais tellement aimé connaître mon père...

Maintenant maman est décédée, elle aussi ; sa perte me rappelle toute ma douleur, tous mes souvenirs, les belles balades dans les bois. Il est très compliqué de ne pas dire la vérité à sa famille, mais surtout à vous, mes frères. Néanmoins, le plus dur n'est pas de taire ce fameux secret mais de l'avoir eu en moi durant toutes ces années de tristesse. Je pense qu'aujourd'hui je vais être libérée car j'estime que vous aussi avez le droit d'apprendre ce terrible mystère.

Je continue l'histoire Mon père s'appelait Adrien Gugenheim. Il était propriétaire d'un magasin de vêtements qui se situait rue de la Liberté. Il y vendait des chemises comme celles trouvées dans la malle. Dans l'arrière-boutique,

il fabriquait des tracts et c'est là qu'il imprima « En Mai fais ce qu'il te plaît ». Il y cacha également de nombreux juifs. Ce fut un véritable repaire de résistants. Notre mère était un agent de liaison et apportait des informations délicates et des documents secrets à Adrien jusqu'à ce fameux jour où il fut arrêté.

Madeleine intégra ensuite une troupe de spectacle, qui n'était autre qu'une troupe de Résistants. Elle était composée de huit personnes, âgées de 16 à 50 ans : la plus jeune, Jeannine et son père Lucien, un très grand cordonnier, les jumeaux Léa et Léon étaient passionnés par le chant et la danse, Pierre était écrivain, Julien jouait de la guitare et Mathilde était serveuse mais aussi pianiste à ses heures perdues. Ils se produisaient dans les prisons allemandes pour distraire les prisonniers. Cependant, leur but principal n'était pas d'amuser la galerie, mais plutôt de libérer le plus de français possible.

Pour cela, il leur fallait des "laissez-passer" pour pénétrer à l'intérieur de la prison. C'est à ce moment-là que votre grand-père, Marcel rencontra votre grand-mère. C'était un officier allemand ; il avait les plans des souterrains de beaucoup de prisons. D'ailleurs, il n'approuvait pas du tout les règles imposées par le parti nazi. C'est pourquoi il décida de se ranger du côté de la troupe de Résistants et de les aider.

Léa, Léon, Julien et Mathilde se produisaient toujours dans un réfectoire avec un masque et un costume différent à chaque représentation. Pendant ce temps-là, Jeannine, Lucien et Pierre aidaient les prisonniers à s'échapper grâce aux plans fournis par Marcel. Ils passaient d'abord par des souterrains, pour déboucher dans une arrière-cour où était garée la deuxième camionnette avec Madeleine au volant, enceinte, pour lui éviter les mouvements brusques.

Cette supercherie dura jusqu'à la fin de la guerre. Les membres de la troupe perdirent tout contact entre eux, sauf votre grand-mère et votre grand-père. Ils avaient appris à se connaître durant toutes ces années et étaient devenus très proches. Il était là lorsque ma mère accoucha de moi. Du plus loin que je me souvienne, il a toujours été là pour moi. Il m'a toujours considérée comme sa fille et moi je le voyais comme mon père. Jusqu'à cette triste année où il est décédé, il y a six ans. C'est à ses funérailles que votre grand-mère m'a raconté toute la vérité. J'ai donc entamé des recherches... »

Ginette explique qu'elle s'était rendue aux Archives Départementales pour retrouver l'histoire de sa vie et de ses ancêtres.¹ Son passé étant flou pour elle, elle chercha pendant des heures sans espoir sans rien trouver, même pas un nom. Elle fouilla dans des lettres, des livres, des registres, enfin tout ce qu'elle pouvait. Elle lut même des tracts et des poésies ainsi que des chansons qui n'avaient aucun lien avec ses recherches.

Un beau jour d'été, elle trouva enfin des documents sur son vrai père Adrien Gugenheim : elle eut entre les mains un courrier, adressé aux autorités françaises, très émouvant qui indiquait qu'Adrien Gugenheim avait été spolié de ses biens : son appartement, rue de la Banque, lui avait été pris et il logeait chez sa tante, rue Piron ; elle trouva l'écriture de son père magnifique mais ce n'était pas très objectif... Elle retrouva la date de son décès, son matricule c'est-à-dire, son numéro de déportation tatoué sur l'avant-bras par les nazis. Sur les registres du camp d'Auschwitz, il figure qu'Adrien Gugenheim était célibataire : il avait dû vouloir préserver celle

¹ Pour écrire notre nouvelle, nous nous sommes rendus aux Archives Départementales à Dijon, Rue Jeannin. Nous tenons à remercier Monsieur Dimitri Vouzelle sans qui nous n'aurions pas pu réaliser ce travail de recherches.

Références des documents utilisés le plus souvent pour notre texte : 6J22, 40H83 et 40M85.

qu'il aimait afin qu'elle n'ait pas d'ennuis avec les Allemands ou la Police Française de Vichy.

Ginette avait tenté d'évoquer devant Madeleine son histoire paternelle et le fruit de ses recherches mais cela avait bouleversé sa maman et elle n'avait pas insisté. Malgré tout, elle apprit comment elle avait échappé à l'arrestation.

« Les soldats qui sont venus chercher Adrien pendant la nuit ont aussi arrêté une centaine d'autres juifs. Ces hommes ont été regroupés à la gare de Dijon. Les soldats les ont poussés brutalement dans des wagons à bestiaux. Ils étaient debout, entassés comme des animaux, tellement serrés les uns contre les autres qu'ils ne pouvaient ni s'asseoir ni même s'accroupir. Ils ont voyagé dans ces conditions pendant trois longues journées. Ils n'avaient quasiment rien à manger ni à boire et l'odeur dans les wagons était insupportable. Quand ils sont finalement arrivés au camp d'Auschwitz, ils faisaient peine à voir.

J'ai appris plus tard, en relisant l'acte de propriété de cette maison, que Madeleine et Marcel l'avaient achetée à Adrien Gugenheim ! J'en suis restée bouche bée. Ce n'était pas possible ! Mon père était mort, j'en avais eu la preuve. J'ai encore effectué des recherches et j'ai compris que mon grand-père paternel se prénomait aussi Adrien, comme son fils. Il était Juif, et fut donc déporté à Buchenwald.

Heureusement, nous étions seulement à quelques jours de la libération des camps, et il eut juste le temps de se voir attribuer lui aussi un numéro et une veste. La même que celle que vous avez trouvée. Il l'a sûrement rapportée chez lui suite à sa délivrance. En tout cas, je n'en savais rien. Quelques années plus tard, il mourut de vieillesse, et la demeure fut rachetée par votre grand-mère qui avait épousé Marcel,

comme vous le savez désormais, votre défunt et regretté grand-père.

Madeleine a sans doute dû évoquer avec les plus grands d'entre vous la période de sa vie qui, à mes yeux, a été la plus difficile. Je vais maintenant vous donner quelques informations sur la Seconde Guerre Mondiale à Dijon. Dijon, occupée par l'armée allemande du 17 juin 1940 au 11 septembre 1944, sera libérée par les troupes françaises. La ville devient le siège de toutes les directions tant pour l'administration vichyste que pour l'administration militaire allemande et française. Les premiers actes de résistance commencent dès le 17 novembre 1940, mais ce n'est que le 11 décembre 1943 qu'est créé le premier Comité Départemental de Résistance en Zone Nord à Dijon. Madeleine et sa troupe en faisaient partie. Vous connaissez désormais tout de notre famille. »

Après avoir dévoilé tous ses secrets et dit la vérité, Ginette, décide de parler de la maison. Elle pousse les siens à se débarrasser de la demeure car trop de souvenirs douloureux y sont rattachés.

Depuis trop longtemps, elle se retenait d'en parler car à chaque fois qu'elle évoquait le passé de ce lieu, des images horribles surgissaient : des scènes de torture, des soldats blessés par milliers et la mort de son père la faisait atrocement souffrir. Son caractère s'est forgé à cause de ça et c'est pour cela qu'elle était aussi dure avec ses neveux. Ginette pense qu'elle aura plus de facilité à accepter le passé en partageant toute son histoire aux archives.

Tout à coup Cyprien s'exclame :

« Tu sais maman, moi je veux bien t'aider à ce que tu ne sois plus malheureuse et pour ça j'ai quelque chose à te proposer ; tu pourrais peut-être venir dans mon école et raconter ton secret avec la troupe de théâtre de Résistants de Madeleine.

– Oui je pense que ça serait une très bonne idée et puis, maintenant, je sens que je suis prête pour en parler. Alors peut-être qu’au début ça sera difficile, mais plus je vais en discuter plus je serai à l’aise et prendrai plaisir à partager ce secret.

– Et puis, peut être que tu pourras aller dans différents collèges pour en parler si ça te fait du bien... »

Paul s’empresse d’écrire à Laura :

« Salut Laura ! Tu n’imagines même pas ce que je viens d’apprendre... Je suis choqué et troublé. J’ai hâte de te revoir pour tout te raconter...

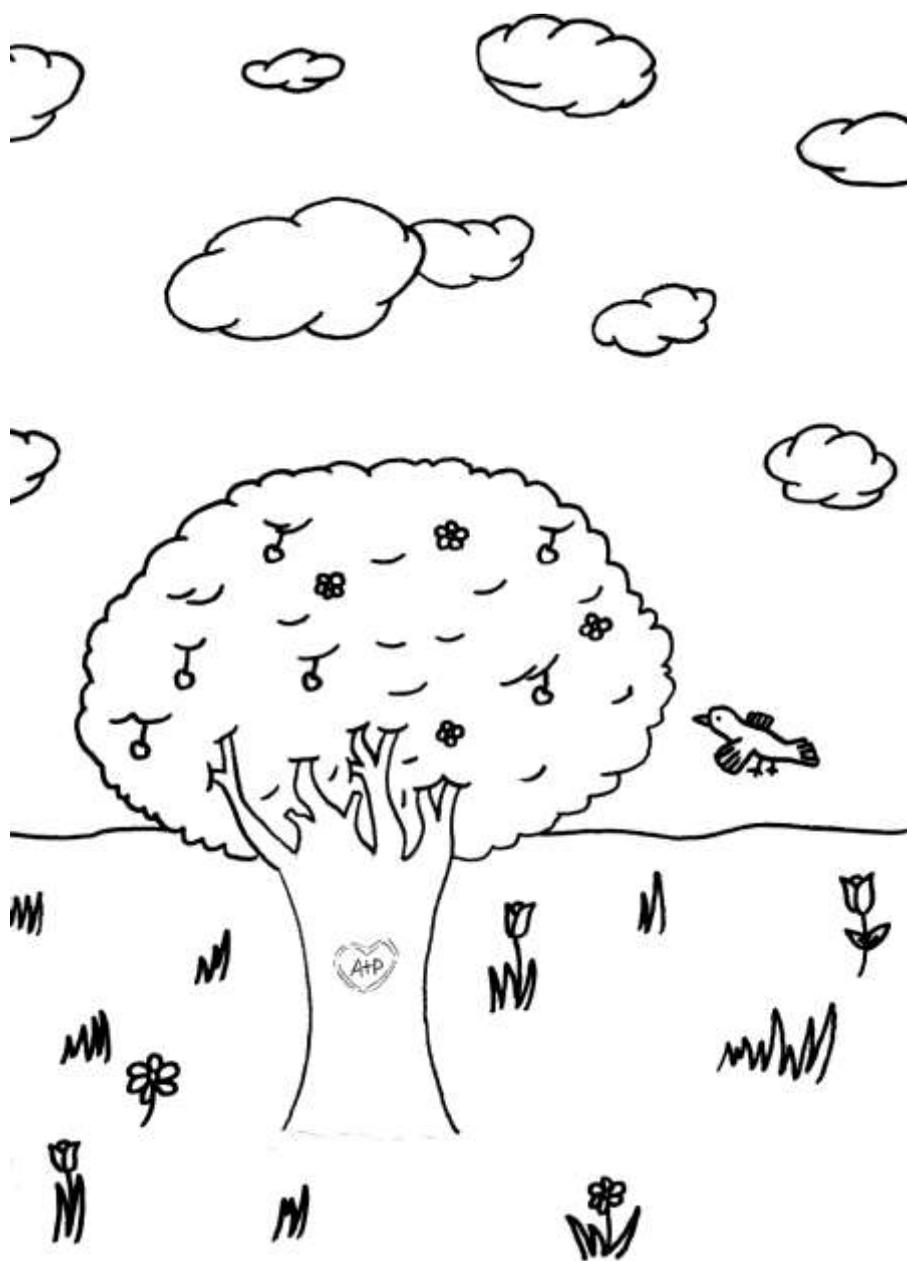
Bisous, je t’aime. »



3

Un pommier en danger

classe de 5^{ème}/4^{ème} - collège Édouard Herriot



Un pommier en danger

« En mai, fais ce qu'il te plaît ! » est une parole que ma mère disait tous les premiers mai, Coco. C'est pour cela que chaque premier mai, je vais voir mon pommier en fleurs. Mais pour l'instant, on a encore du chemin. Hé ! Regarde Coco ! Les champs de fleurs !

- Champs de fleurs, champs de fleurs ! »

La campagne en cette saison était en pleine floraison et les paysages étaient splendides. Magalie et Coco, son perroquet, en étaient émerveillés car c'était bien à un perroquet que la jeune fille s'adressait. Dans la campagne de Tourrettes-sur-Loup, on avait l'habitude de la voir accompagnée de son curieux volatile qui lui avait été offert par sa chère mère.

Deux ans auparavant, Angélique Legrand, la mère de Magalie, était très préoccupée. Sa fille, autrefois si gaie, ce vrai garçon manqué aux yeux bleus, ne parlait plus. Elle était horriblement mélancolique. Or, son anniversaire approchait. En réalité, il ne restait plus que deux jours pour le célébrer. Profondément inquiète, Angélique alla trouver sa fille pour lui demander ce qu'elle voulait pour ses treize ans. Comme elle n'obtenait aucune réponse, sa maman repartit très tracassée. Trouver un cadeau serait très dur. Durant une journée, elle réfléchit sans cesse et, enfin, elle trouva le présent parfait pour sa fille chérie.

Le jour venu, Magalie ouvrit son cadeau en pensant que cela allait être encore une paire de chaussures ou quelque chose

comme cela. Cependant, à sa grande surprise, elle vit, dans une cage, un perroquet multicolore au cou duquel était suspendue une médaille sur laquelle elle lut : COCO. Aussitôt, le perroquet fut adopté et les deux compères devinrent inséparables.

Grâce à ce petit compagnon, Magalie retrouva enfin la joie de vivre. Comme sa maman ignorait toujours ce qui l'avait contrariée ces derniers jours et comme sa fille avait recouvré le sourire, elle tourna la page sur cette triste époque. Désormais, Magalie n'avait plus besoin de son journal intime. Désormais, son confident, c'était son fidèle perroquet Coco. Depuis ce jour, ils ne partaient plus l'un sans l'autre et étaient devenus les meilleurs amis du monde.

Magalie s'arrêta un instant et admira les alentours. Les champs étaient parsemés de coquelicots, de jonquilles et de toutes sortes de fleurs. On y trouvait aussi quelques pommiers. Magalie et sa mère avaient une préférence pour l'un d'entre eux, celui qui avait poussé dans un pré près d'une épaisse forêt. Ses branches étaient plus grandes et ses fleurs plus nombreuses. Le parfum qu'il dégagait le différenciait des autres. La maman de la jeune fille l'aimait surtout car c'était là qu'elle avait rencontré son mari.

En ce beau mercredi, Magalie, accompagnée de Coco se rendait à cet endroit cher à son cœur. Elle avait l'habitude de se recueillir chaque premier mai auprès de ce magnifique pommier, qui faisait presque, pour elle, partie de la famille : il avait été témoin de la rencontre de ses parents et avait été complice de leurs amours.

En effet, un jour, au lever du soleil, précisément un premier mai, Angélique Legrand, sa mère, était partie se promener dans la forêt, à la campagne. Comme elle se dirigeait vers un beau pré accueillant, elle vit, dans le ciel, une forme imprécise,

un cœur dessiné par des moineaux. Tout absorbée par cette étrange vision, elle sentit soudainement un léger choc... Un bel homme brun aux yeux verts l'avait bousculée. Angélique resta sans voix. Toute chamboulée, elle s'écria :

« Eh ! Vous pourriez regarder où vous allez !

A ces mots, Philippe, le beau jeune homme répondit :

- J'ai vu comme une forme qui m'a perturbé.

- Oh ! Moi également, j'ai vu un cœur dans le ciel, expliqua Angélique en rougissant. »

Peu après, tous deux se mirent à converser comme de vrais amis. Ils avaient beaucoup de choses en commun et ils commençaient à éprouver des sentiments l'un envers l'autre. Au fil du temps, ils se retrouvèrent fréquemment auprès d'un robuste pommier qui poussait près de là. Un jour, ils comprirent qu'ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre et eurent alors l'idée de graver leurs initiales sur le tronc du bel arbre, pour unir leur amour. Ils tracèrent, autour des premières lettres de leur prénom, un cœur, un cœur comparable à celui formé par les oiseaux.

Depuis leur rencontre, tous les soirs, après vingt et une heures, les deux tourtereaux se retrouvaient auprès de l'arbre. C'est là qu'ils s'embrassèrent pour la première fois et se jurèrent de ne jamais se séparer.

Un beau jour, ils décidèrent de se marier. Tout heureux, ils retournèrent chez eux afin de demander à leurs parents la permission de s'épouser. Malheureusement, ceux-ci refusèrent cette union. Ils trouvaient qu'Angélique et son amoureux étaient beaucoup trop jeunes.

Comme ils étaient profondément épris, les jeunes gens décidèrent de se marier en secret. Un beau soir de mai, au pied du grand pommier en fleurs, sous le regard bienveillant de la pleine lune, ils scellèrent leur union. Depuis ce soir-là,

Angélique et son mari ne cessaient de dire : « En mai, fais ce qu'il te plaît ! ».

Par la suite, Magalie avait repris cette maxime et n'arrêtait pas de la répéter. À force de l'entendre, son cher perroquet, Coco, avait pris l'habitude, lui aussi, de la prononcer. C'est encore cette même phrase que sa maman, au moment de s'éteindre, lui avait soufflée à l'oreille.

Soudain, un bruit inhabituel rompit le doux chant des oiseaux.

- Coco, tu entends ?

- Oui, Coco entend, Coco entend !

Le bruit se rapprochait de plus en plus, si bien que Magalie se retourna.

- Ce sont... des camions ! s'écria-t-elle.

- Des camions, des camions !

C'était une longue queue de camions. Le premier s'arrêta.

- Petite, pousse-toi ! fit une voix antipathique.

- Mais... où allez-vous ?

- On va déforester et réaliser des travaux... ! Nous devons aller travailler.

Magalie s'écarta, les camions repartirent.

- On dirait qu'ils vont vers notre arbre ! s'écria la jeune fille.

- Suivons-les, suivons-les !

- D'accord ! acquiesça-t-elle.

Pendant un moment, ils poursuivirent leur chemin et Magalie commença à s'interroger.

- Dis Coco, as-tu vu quelque chose de particulier ?

- Un logo, un logo !

- Attends voir... non... cela n'est pas possible... un logo, cela veut peut-être dire une marque et une marque veut dire... une usine !

À cette idée, la tête lui tournait. Elle ne se sentait vraiment pas bien.

Ce n'était pas possible ! C'était un réel cauchemar ! Son arbre, le seul souvenir de sa mère, allait être détruit ! C'était insensé. Une, deux, trois larmes tombèrent sur les joues de l'adolescente. « Mais pourquoi n'es-tu plus là, maman, pourquoi ? ». Sous des dehors de garçon manqué, Magalie cachait une âme sensible. Elle se ressaisit pourtant.

- Coco, que faire pour arrêter ce massacre ? Aide-moi !

- « En mai, fais ce qu'il te plaît ». Mais oui, Coco, c'est ça la solution ! Maman me disait toujours cela quand j'avais des doutes sur mes choix. Je vais aller défendre le pommier ainsi que la forêt et tu m'accompagneras ! Sale entreprise à la noix ! Ces imbéciles, ces abrutis, ces idiots ne mettront pas leurs sales pattes sur ce que j'ai de plus cher au monde !

D'un pas ferme, mais intriguée et inquiète, Magalie suivit le convoi afin de recueillir, peut-être, plus d'informations. Une fois arrivés sur les lieux, les deux compagnons, virent, avec horreur, devant eux, un monstre d'acier : une pelleteuse qui commençait à creuser un énorme trou.

« Cachons-nous ! Ils vont nous voir ! s'écria la jeune fille.

- Ils arrivent ! Ils arrivent ! Dépêchons ! » ajouta Coco.

Tous deux allèrent se cacher derrière le pommier tandis que les ouvriers s'en prenaient sans pitié à la forêt.

Bien dissimulée derrière son arbre, Magalie en profita pour considérer un des logos peints sur le camion. C'était un rectangle à l'intérieur duquel se trouvaient sept représentations de différentes salades qui entouraient quatre caractères japonais peints en noir. Ces lettres signifiaient YOKESHI, l'explication figurait en dessous du cadre.

Après avoir recueilli ces informations, Magalie retourna à la maison. A peine rentrée, elle s'assit devant son ordinateur, l'alluma et se rendit sur un site bien connu : Wikiscola. Elle se mit à lire attentivement. L'entreprise, qui avait pour enseigne YOKESHI, était japonaise. Elle possédait de nombreuses

filières dont CROCOPHILIP, installée en Europe. Le groupe produisait et exportait des salades. Il était très connu pour ses produits et pour avoir également fait l'objet d'un double scandale en 2001. Il avait utilisé du sulfamate d'ammonium comme engrais et avait déversé un gaz nocif dans l'atmosphère, polluant la région de Köchi et contaminant ainsi la population de Shikoku, une île japonaise.

Après lecture de cet article, Magalie décida d'aller voir la définition de « sulfamate d'ammonium ». Il s'agissait d'une molécule biocide, un sel résultant de l'attaque d'ammoniaque par de l'acide sulfamique. Cette substance était à utiliser avec modération car elle était très toxique et dangereuse. On s'en servait pour détruire les arbres indésirables. En Europe, son usage avait été interdit.

Magalie n'avait rien compris au texte mais elle savait à présent que le sulfamate « quelque chose » était utilisé par l'entreprise YOKESHI et, ce qui l'affolait le plus, c'était la dernière phrase du texte : « Ce produit est très toxique et très dangereux ».

Quand elle eut fini la lecture du paragraphe, elle prit un temps de réflexion et se mit à penser : si cette substance est si toxique, cela signifie que non seulement mon arbre est en péril mais toute la forêt et, par la suite, l'ensemble des habitants de la région !

Il fallait réellement agir et ce, de toute urgence. La jeune fille se mit à échafauder un plan. Elle songea à s'attacher à l'arbre afin d'arrêter les travaux. Cependant, elle se rendit compte que cette opération était impossible. Qui accepterait de l'enchaîner ? Ne parviendrait-on pas à la détacher ? Non ! Il fallait trouver une autre solution. Malheureusement, aucune idée valable ne se présentait.

Après un moment de découragement, elle reprit espoir. D'abord, elle confia une mission à Coco : il devait embêter le constructeur et les ouvriers du chantier. Il pourrait, par exemple, voler au-dessus des têtes, descendre rapidement et

picorer le crâne chauve du chef, ou bien lâcher ses fientes grisâtres et malodorantes sur le personnel.

Alors qu'elle désespérait de nouveau, ne trouvant pas d'autres idées, elle aperçut le journal, laissé là, sans doute par son grand-père sur la table et se mit à le lire. Après avoir lu celui-ci, une idée lui vint à l'esprit, puis deux et trois ! Elle avait, en premier lieu, l'intention de placarder des affiches sur la grande place de l'église afin d'alerter les habitants de Tourettes-sur-Loup. Elle irait également informer quelques-uns de ses habitants en particulier. Enfin, elle demanderait une entrevue au maire en personne !

Aussitôt, elle se mit à la tâche. Après beaucoup de temps et d'hésitations, elle parvint enfin à rédiger le texte suivant :

**Chers habitants de Tourettes-sur-Loup,
notre forêt est en danger !**

**Pour la préserver et la défendre, venez
participer à une manifestation qui se
tiendra sur la grande place de l'église, ce
vendredi 21 mai, à partir de midi.**

Venez nombreux !

Magalie Boisier, une citoyenne en colère

La jeune fille relut encore une fois son texte, le soumit à Coco à qui il sembla plaire et s'empressa de courir chez un ami imprimeur qui accepta volontiers de l'aider.

Sa première mission accomplie, elle décida d'aller distribuer des tracts et de faire du porte à porte.

Une fois les affiches placardées, Magalie décida de se rendre avec Coco dans la ruelle Jolis Bois et frappa chez plusieurs personnes. Elle se présentait en leur disant : « Bonjour, j'organise une manifestation ce vendredi à 12 heures car une

entreprise de salades, CROCOPHILIP, une filiale de YOKESHI, veut s'implanter dans notre belle région et risque de polluer notre environnement et même de nous rendre malades. Venez nombreux pour éviter ce désastre ! ».

À chaque fois, les habitants lui faisaient un bon accueil, demeuraient surpris et adhéraient à sa cause.

À présent, il ne lui restait plus qu'à rencontrer le maire. Allait-il la recevoir ? Magalie décida de contacter le maire et ce, rapidement... Elle alla voir ce dernier, Olivier Hourant, en espérant qu'il lui accorde une entrevue. Une fois sur place, elle demanda à l'une des secrétaires si elle pouvait obtenir un rendez-vous avec le magistrat :

« Bonjour Madame, j'ai une affaire extrêmement urgente à régler. Puis-je avoir un entretien avec Monsieur Hourant, s'il vous plaît ?

- Bonjour, je vais voir si le maire accepte de vous recevoir. »

Au bout de quelques minutes, elle revint, le sourire aux lèvres.

« Vous avez de la chance ! Monsieur Hourant est curieux de vous entendre et il est disposé à vous recevoir cet après-midi à 14h45. Il s'agit de la seule possibilité de le voir dans les plus brefs délais. »

Sans hésiter, Magalie accepta. Quelques heures plus tard, la jeune fille se rendit à ce fameux rendez-vous. Lors de ce face à face, Monsieur Hourant écouta avec intérêt la jeune demoiselle puis il lui proposa son aide. Il envisageait même de contacter le Premier Ministre, un de ses proches amis. Magalie acquiesça et adhéra immédiatement à cette idée.

Quelques jours plus tard, le magistrat avait pu joindre son ami qui avait été touché par les motivations de la jeune militante. Monsieur Hourant lui fit d'ailleurs entendre l'enregistrement de leur communication téléphonique :

« En tant que ministre, je m'engage personnellement à résoudre le problème immédiatement. Je contacterai la

Ministre de l'Écologie, ma collègue. Elle consultera le dossier et déterminera, si oui ou non, l'usine poursuivra son projet ». Magalie remercia le maire et décida de se consacrer à la manifestation.

Le jour J, Magalie était impatiente à l'idée de voir son projet réussir puis elle douta d'elle-même : les habitants de Tourrettes-sur-Loup allaient-ils se rendre au rendez-vous ? Soudain, à sa grande surprise, elle vit, à l'horizon, une personne, puis deux, puis un groupe qui avait des panneaux à la main. Sur ces panneaux, elle lut : « NON À LA DEVASTATION DE LA NATURE A TOURRETTES-SUR-LOUP ! » ou bien « YOKESHI C'EST FINI ! » ou encore « CROCOPHILIP L'ENTREPRISE QUI CONNAITRA LA CRISE ! ».

En moins d'une demi-heure, la place était noire de monde. Il semblait y avoir plus de 18 000 personnes ! Magalie en sauta de joie ! Et les manifestants commencèrent à gronder. Magalie devait les faire cesser pour commencer son discours. Elle monta donc sur la margelle de la fontaine, une margelle suffisamment large et solide. Là, elle agita les bras en disant : « Écoutez-moi tous ! Bonjour, chers habitants de Tourrettes-sur-Loup. La situation est grave ! La forêt est en danger ! Comme vous l'avez compris, Crocophilip veut s'installer ici. Cette filière a commencé à faire abattre des arbres. De plus, elle utilise un produit nocif pour traiter ses plantations et va menacer notre santé. Refusez son installation ! Signez ma pétition ! »

Après cette allocution, les habitants approuvèrent son message. Tous se rallièrent à sa cause. C'est à ce moment-là que le journal régional, alerté sans doute par le maire, entra en scène ; et les journalistes interviewèrent les habitants, et en particulier Magalie. L'un d'eux se présenta et demanda à la jeune « politicienne » pourquoi elle avait réuni la population de

Tourrettes et ses environs. Elle prit son courage à deux mains et, d'un ton assuré, elle répondit :

- J'ai décidé de rassembler le maximum de gens pour sauver un arbre qui est cher à mes yeux et pour protéger les habitants de mon village ainsi que sa belle forêt.

- Oh ! Quel courage ! On dit souvent des adolescents qu'ils ne s'intéressent à rien et qu'ils restent toujours sur leurs portables ! Bravo chère demoiselle ! À présent, le journal va bientôt commencer.

- Bonjour chers téléspectateurs, sur UG2, le journal télévisé, toujours là pour vous informer. Aujourd'hui, nous sommes en direct avec Magalie, une habitante d'une petite ville d'à peu près 18 000 habitants, Tourrettes-sur-Loup, et... d'un perroquet, fidèle compagnon de notre héroïne.

- Bonjour Magalie, vous êtes venue nous parler d'une cause qui concerne tout le monde, en particulier la côte d'Azur. On vous écoute.

- Merci. Bonjour à tous ceux qui nous regardent aujourd'hui. Je viens d'organiser une manifestation ce vendredi 21 mai pour lutter contre une entreprise de salades industrielles appelée Crocophilip. C'est une filiale de la société Yokeshi qui veut raser toute notre forêt et s'implanter sur le terrain de la communauté. Je me suis renseignée. En Asie, elle a déjà pollué toute l'île de Shikoku. Il faut éviter ce drame ! »

Quand la jeune fille eut terminé, elle reçut les compliments de la rédaction et beaucoup de téléspectateurs lui envoyèrent des paroles de soutien qui lui apportèrent un peu de réconfort. Il lui restait encore, à présent, à attendre l'avis des hautes autorités.

Quelque temps après, comme convenu, le maire l'informa des démarches menées pour vérifier si l'endroit était constructible. La Ministre de l'Écologie avait affirmé que non. Elle avait constaté que le projet était irréalisable et donc interdit sur ces lieux. Le dossier comportait encore des irrégularités. Elle avait donc sommé le Directeur de Crocophilip de cesser les travaux.

Mais le propriétaire de l'usine ne voulait pas se rendre à l'évidence. Il s'était adressé au PDG de Yokeshi qui menaçait l'État français. L'affaire pouvait aller très loin...

Furieux, le maire de Tourrettes-sur-Loup et son ami décidèrent alors de frapper très fort et de porter l'affaire au niveau national. Ils demanderaient à passer au journal de 20 heures. La nation serait alertée. Aussitôt dit, aussitôt fait !

Le jour tant attendu arriva enfin. Magalie se prenait pour une personne importante autour de ces gens et de ces caméras. Quand elle se retourna, elle vit la silhouette du Premier Ministre. L'homme, à la vue de cette jeune fille, prit un air étonné et demanda des renseignements à un de ses collègues, Mathieu.

- Dis, Mathieu, est-ce cette jeune fille avec qui je vais être interviewé ? Elle m'a l'air bien jeune.

- C'est exact, monsieur le Premier Ministre. »

Magalie ne comprenait pas tout ce qui se produisait, cependant, elle était confiante mais un peu stressée.

Les caméramans s'approchèrent doucement d'elle. Le Premier Ministre s'assit sur un siège, juste en face d'elle. Il la rassura :

- Ne t'inquiète pas Magalie ! Tout va bien se passer. Nous réussirons ! »

Le présentateur s'interposa alors entre les deux invités pour exposer l'objet de l'émission. Ce présentateur parle trop, se disait la jeune fille, excédée par ce long préambule. Enfin, il s'arrêta. Le Premier Ministre prit la parole et exposa les raisons de sa venue. Puis, ce fut au tour de Magalie qui répondit, sans hésitation, aux nombreuses questions qui lui étaient adressées. Le public en resta bouche bée. Comme elle est mature et déterminée, murmurait-on. Cette entreprise ne doit vraiment pas s'implanter !

À la fin de l'émission, l'audimat explosait. Le lendemain, tous les journaux s'emparèrent de l'événement. Peu après, Yokeshi dut s'avouer vaincue. Elle s'engagea ouvertement à renoncer à son projet. Magalie, revint triomphante dans son village adoré. Tous l'accueillirent comme une vraie vedette.

Après sa victoire, Magalie s'empressa de courir vers son arbre fétiche. Coco se mit à sa poursuite, voleta devant elle, puis s'arrêta et revint vers sa fidèle amie. Tout semblait calme pourtant.

« Qu'y a-t-il Coco ? lui demanda Magalie. »

C'est alors qu'elle entendit le bruit. C'était d'abord un grondement indistinct. Ce grondement s'amplifiait puis elle reconnut le bruit inquiétant des camions qui s'approchaient de plus en plus. Ils parvinrent à sa hauteur et finirent par la dépasser. Elle comprit qu'ils partaient.

« Coco, j'ai l'impression que tout va redevenir comme avant. Cette maudite usine ne s'implantera jamais à Tourrettes-sur-Loup !

- Coco... d'accord ! Coco... d'accord ! »

Heureuse, Magalie se mit à courir plus vite et retrouva enfin son arbre sain et sauf. Elle en pleura de joie. Fatiguée par ce qui venait de se produire, elle s'endormit, Coco à ses côtés. Les oiseaux gazouillaient de nouveau. Plus aucun bruit de camion ne perturbait le calme de la nature, plus aucune voix ne retentissait. Magalie, apaisée, se jura de protéger son arbre chéri envers et contre tout et, dans son sommeil, murmura :

« En mai, fais ce qu'il te plaît ! »



4

Une vie parallèle

classe de 5^{ème} 2 - collège Édouard Herriot



Une vie parallèle

Ça y est, j'ai enfin seize ans ! J'espère être gâté cette année. J'espère que mes parents vont m'offrir la moto dont je n'arrête pas de parler. C'est un superbe bolide noir, mais il coûte une petite fortune. J'en rêve depuis des mois mais je n'ose y croire. Il faut bien avouer que nous n'avons pas vraiment les moyens de dépenser autant d'argent.

Encore à moitié endormi, je descends les marches de l'escalier pour aller prendre mon petit-déjeuner. En ouvrant le frigo, j'y découvre un magnifique gâteau au chocolat et à la framboise : c'est mon préféré ! Je prends une bouteille de jus d'orange, vais me chercher un verre et me prépare deux tartines de Nutella, le tout sur un plateau que j'apporte devant la télévision. En entrant dans le salon, je m'aperçois que les volets de la porte-fenêtre sont fermés. C'est étrange... Certes, nous sommes dimanche mais il est presque 10h30 et mes parents sont déjà levés depuis longtemps. Laisser les volets fermés ne leur ressemble pas d'autant que si j'en crois les dernières prévisions météo du voisin, la journée sera douce et ensoleillée.

Mon voisin est un vieil homme qui ne travaille plus depuis longtemps et qui s'occupe beaucoup de son jardin. Voilà pourquoi la météo le passionne tant ! En ce qui me concerne, ça m'intéresse peu. Mais je suis poli et quand il cherche à me parler, je l'écoute ! Pour moi, une journée réussie, c'est avec mes amis. Qu'importe le soleil ou la pluie. Je décide de vérifier si ses prévisions étaient exactes.

Non ! Je suis en train de rêver... Lorsque j'ouvre les volets, je découvre mon père dans le jardin se tenant à côté de LA moto... Je me pince de toutes mes forces si bien que j'en ai une grosse marque rouge... Mais je ne me réveille pas ! Mon père s'approche de moi, me tend les clefs et me dit :

« Joyeux anniversaire mon garçon, j'espère que cela te fait plaisir ! Et comme dit le proverbe : en mai fait ce qu'il te plaît ! »

J'en reste bouche bée un instant. Mon rêve est devenu réalité ! Je reprends rapidement mes esprits et me mets à sauter de joie ! Je me jette dans les bras de mon père qui est sûrement aussi ému que moi. Je ne trouve pas les mots pour le remercier. Je suis tellement heureux !

Mon père a raison, nous sommes le premier mai, jour de mon anniversaire et je compte bien mettre à profit le mois de mai pour faire ce qu'il me plaît ! Mon nouvel engin me donne des ailes. Je ne pouvais espérer mieux.

Ma mère revient du marché les bras chargés de provisions. Je me dépêche d'aller à sa rencontre pour la soulager un peu et la remercier du fond du cœur.

« Je vois que j'arrive un peu tard pour te donner ton cadeau ! Je suis ravie que ça te plaise mon chéri. On savait bien qu'on ne pouvait pas se tromper ! Tu nous en as tellement parlé ! Mais ce n'est pas fini. Tu sais qu'une moto comme celle-là ne se conduit pas sans formation. Je t'ai inscrit dans une auto-école pour que tu passes ton BSR. Tu commenceras demain après les cours. »

Ma mère a pensé à tout. Ça ne m'étonne absolument pas ! Elle veut toujours me faire plaisir mais elle pense à ma sécurité avant tout ! Elle est géniale. Je râle un peu, pour la forme : « Quoi ? Ça veut dire que je ne peux pas aller faire un tour avec ma moto maintenant ? S'te plaît M'man... »

« Tu ne t'es même pas encore habillé ! Et ton petit-déjeuner ? Je suis sûre que tu n'y as pas touché... »

C'est vrai, elle n'a pas tort. Je rentre à la maison et engloutis les tartines que j'avais préparé. La télé, que j'avais machinalement allumée, passe des clips en boucle. Je m'habille en vitesse et ressors dans le jardin aussitôt. Je peux compter sur mon père pour me laisser essayer ma nouvelle moto.

« Tu peux aller jusqu'au bout de l'impasse, mais tu ne vas pas plus loin. »

À peine ai-je mis le casque et enfilé les gants que j'entends ma mère crier :

« Fais attention aux voitures ! On ne sait jamais ! Même dans l'impasse... »

Je n'entends pas la suite. Je suis déjà parti. Je suis fier et heureux. Je me sens bien. J'ai tellement hâte de montrer ma moto à mes amis. Je suis tenté d'aller plus loin... Je me résigne finalement. Je mesure la chance que j'ai. Mes parents se sont sacrifiés pour pouvoir m'offrir le bolide de mes rêves. Ce n'est pas le moment de les décevoir.

Je ne quitte plus ma moto, je fais des allers-retours et je prends confiance en moi. Je maîtrise l'engin et ça me rend euphorique. Vers midi moins le quart, je dois arrêter. Mon père me demande de ranger la moto au garage. Toute ma famille va arriver pour fêter mon anniversaire. J'ai hâte de montrer à mes cousins mon super cadeau !

Le repas se passe bien. Tout le monde apprécie la cuisine de ma mère qui s'est encore pliée en quatre pour satisfaire les gourmands. Au moment du gâteau, je reçois encore des cadeaux qui me font très plaisir. Après le repas, je propose innocemment à mes cousins de sortir un peu dehors pour prendre l'air. Sûr de ma surprise, je les conduis au

garage où ils découvrent à leur tour ma superbe moto noire parfaitement lustrée.

« Waouh ! La chance !

- Comme elle est belle ! Tu l'as eu quand ?

- On peut faire un tour ? »

Je vois que leurs yeux pétillent. Je suis fier de mon bolide flambant neuf ! Mes cousins sont plus jeunes que moi : ils montent derrière moi pour l'essayer. Comme moi, ils n'ont plus envie de descendre. On passe un bon moment à faire des allers-retours et des slaloms dans l'impassé.

Bizarrement, ce lundi matin, je ne traîne pas pour aller en cours. Évidemment ! Je sais que l'après-midi j'ai deux heures de formation BSR. Ça me donne de l'entrain ! Je suis tout sourire et je montre ma moto en photo sur mon portable à tous mes amis. Mes meilleurs potes insistent pour la voir « en vrai ». Je leur propose de passer chez moi vers 19h.

La formation se passe bien et je suis très à l'aise pour conduire. Mon formateur est content mais sûrement pas autant que moi !

Le samedi suivant, je termine ma formation et j'obtiens le précieux sésame qui me permet désormais de conduire sur la route. Je suis très heureux et compte bien commencer le plus tôt possible. Comme c'est le week-end, je décide d'aller voir mes amis qui se trouvent au gymnase de Chenôve. Je m'équipe avec le casque, les gants et le blouson. J'enfourche ma moto qui est garée dans mon garage, sous ma maison.

Lorsque je rejoins mes amis, chacun veut monter avec moi pour essayer mon bolide. Je fais le tour de la ville plusieurs fois. Après deux bonnes heures de tours et de détours dans tout Chenôve qui nous ont bien amusés, j'ai besoin de faire le plein. Je décide d'aller me ravitailler au supermarché le plus

proche. Je sais que ma mère n'aime pas cette route. Il y a plein de feux et de ronds-points qui n'en finissent pas... La circulation est dense ce samedi soir... Je fais très attention, mais alors que j'entre dans le dernier rond-point avant la station-service, une voiture lancée à toute allure me percute. Je n'ai pas le temps de réaliser ce qui m'arrive. Je me pose cette question : est-ce un rêve ou la réalité ? Comment savoir ?

Je me réveille avec un horrible mal de tête. Un rayon de soleil illumine ma chambre, ça me reconforte un peu. Je descends lentement et je vois mon frère avec les cheveux en bataille qui me salue. Il a un air étrange ce matin.

« Un croissant ou un pain au chocolat ? »

Mon frère hésite devant son assiette. Finalement, il opte pour un croissant. Moi, je préfère tout manger plutôt que d'en choisir un des deux ! Je prends une bouteille de jus d'orange dans le frigo et me remplis un verre. Je me prépare ensuite deux tartines de Nutella, pendant que Papa enfle son manteau noir que je déteste tant. Il ouvre la porte ; un grand froid sévit dehors et une rafale de vent s'engouffre à l'intérieur de la maison si bien que même ses cheveux partent en arrière. Les arbres ont perdu leurs feuilles et des flocons de neige commencent à tomber.

« Quel hiver ! » peste Papa en quittant la maison.

Quand j'ai fini de prendre mon petit-déjeuner, je me traîne jusqu'à la salle de bains pour me recoiffer. Là, dans le miroir, je découvre un vieil homme soigneusement habillé et bien coiffé. Soudain quelques bribes de souvenirs me reviennent en mémoire.

Je ne vois rien, tout est noir, mais j'entends les sirènes de l'ambulance... Une voix familière me dit que tout va bien se passer, que ça va aller... Cette voix, je l'ai entendue des milliers de fois... Je la reconnaitrai entre mille : c'est celle de ma mère, si douce et apaisante...

Lorsque je rouvre les yeux, le vieil homme a disparu.

Je prends mon sac et sors à mon tour pour aller à l'école. Je pars rejoindre ma petite amie, Clara, qui m'attend à l'arrêt de bus, à cinq pas de chez moi.

Quand j'arrive, je ne vois personne à part un vieil homme. Je ne le connais pas et pourtant il me semble familier. Quelle étrange sensation ! Je trouve qu'il me regarde bizarrement, avec insistance. On dirait qu'il veut me parler.

Une douleur intense me saisit la jambe. Je décide de me reposer sur le banc, tout en continuant de le fixer.

Le vieil homme s'approche alors de moi et commence à me poser des questions.

« Comment t'appelles-tu et comment vas-tu mon garçon ?

– Euh... Julien. Et vous ?

– Julien, je dois te dire que je suis fier de toi, du jeune homme que tu es.

Le vieil homme ne répond pas à ma question et poursuit :

– Je connais bien ta mère, tu sais, et je dois te dire qu'elle compte sur toi. Il faut que tu t'accroches. La vie vaut tellement la peine... Ne l'oublie jamais. »

Ces propos me semblent étranges. Je ne sais quoi lui répondre. Je baisse les yeux un instant. J'aperçois qu'il porte une alliance. Il porte aussi une imposante chevalière en or. « VB » sont ses initiales. Je réfléchis un instant et je lève à nouveau les yeux.

Il a disparu. Étrange... Il était pourtant si proche de moi. Où est-il passé ?

Le bus arrive enfin. J'y pense pendant le trajet : je crois que mes sens me jouent des tours.

Ce matin, je commence par allemand. Super !

Je ressasse le moment passé avec cet homme. Il me paraît si familier. Je suis persuadé de l'avoir déjà vu quelque part. Je me pose beaucoup de questions à son sujet. Comment connaît-il ma mère ? Pourquoi m'a-t-il dit qu'elle « comptait » sur moi ? Pour quoi compterai-elle sur moi ?

Madame Carton me tire de ma rêverie en me criant dessus. Évidemment, elle m'interroge et je suis incapable de répondre. Après m'avoir reproché mon comportement en classe, elle demande au délégué de me conduire chez le Principal. J'ai bien sûr droit à une leçon de morale. Mais comme ça ne suffit visiblement pas, il essaie aussi de contacter mes parents. Ils ne répondent pas. Quel soulagement ! Le Principal interpelle alors sa secrétaire :

« Préparez-moi un courrier pour signifier l'exclusion de cours de cet élève à ses parents !

– Bien, monsieur. Je m'en occupe. »

J'échappe aux foudres de mes parents pour l'instant. Enfin, une lettre, je ne suis pas sûr que ce soit mieux...

La dernière sonnerie du matin retentit comme une libération. Je rentre chez moi en essayant de réfléchir à la meilleure stratégie à adopter pour expliquer mon exclusion.

Je suis sur le point d'arriver à la maison quand je vois une fête foraine à quelques pas. Je m'autorise un tour d'auto-tamponneuse. Je sais bien que je ne devrais pas faire ça. Avec la lettre qui va arriver... Mais j'en ai une envie irrésistible. Apparemment, le tour a duré plus longtemps que prévu. Je pensais y rester seulement cinq minutes mais voilà qu'en regardant ma montre, je m'aperçois qu'il est déjà 17 heures.

Je finis par rentrer chez moi. Le comité d'accueil m'attend de pied ferme.

« Mais enfin où étais-tu ? Je me suis inquiétée. Le lycée m'a appelée pour me dire que tu n'étais pas au lycée cet après-

midi. Je t'ai téléphoné vingt fois ! Mais réponds enfin ! Tu ne vas pas t'en sortir aussi facilement ! »

Je reste hébété car je ne sais pas quoi répondre. Visiblement l'exclusion de cours n'a pas été mentionnée par le lycée. C'est déjà ça ! Je file dans ma chambre et me jette sur ma console. Je joue déjà depuis un certain temps à mon jeu vidéo préféré « Dead space ». Tout à coup, je me sens comme aspiré et me retrouve malgré moi dans mon jeu vidéo d'horreur.

J'ai tellement peur que je n'ose même pas bouger. Je suis pourtant obligé de sortir de ma léthargie : on me poursuit ! Après un temps infini passé dans ce jeu, à courir comme jamais pour échapper aux hommes en mitraillettes et aux zombies, je me cache. Ma jambe me fait horriblement mal. J'ai trop couru évidemment ! Je m'endors adossé à un arbre de mon jeu.

*Des signaux sonores inhabituels et répétés me paraissent insoutenables : Bip bip bip bip bip bip...
Cela ne va donc jamais s'arrêter !*

Clara me réveille en sursaut. Elle est assise à mes côtés sur mon lit et me demande si j'ai téléchargé la dernière application à la mode : « Moto poursuit ». Je lui réponds du bout des lèvres.

Nous décidons de sortir pour retrouver nos amis. Je vois alors quelqu'un avec LA moto ! Je lance à Clara :
« Wahou ! Elle est superbe ! A qui est-elle ? Je ne le connais pas celui-là...

– Mais enfin Julien. Bien sûr que tu le connais ! »

Je ne comprends pas et je n'ai pas le temps de poser d'autres questions. Ma tête me fait horriblement mal. Je ferme les yeux.

*Je vois une route. Je la connais bien. Et ce rond-point...
Pourquoi cette voiture va-t-elle si vite ?
Mais... On dirait ma mère...*

Soudain, je reprends mes esprits. J'ai reconnu ma mère. Elle était dans cette voiture qui allait trop vite. Elle a percuté cette moto qui me plaît tant... Je suis allongé dans mon lit, seul dans ma chambre. Je referme les yeux un instant. J'ai des sueurs froides qui me coulent le long des joues. Je ne comprends pas la scène à laquelle j'assiste. La moto vole au milieu du rond-point... Son conducteur et le passager voltigent... Je suis choqué. J'essaie de m'enfuir. Je n'y parviens pas. Mes pieds ne veulent pas se détacher du sol...

Une voix familière me fait sursauter.

« Molly, qu'as-tu fait ?

- Oh mon dieu ! Attends, j'appelle les secours... »

Bip, bip, bip, bip...

« Julien, Julien... Mon petit ange... Réveille-toi, je t'en supplie.
Je m'en veux terriblement. Ne m'abandonne pas. Tu as tellement à vivre encore. Je t'aime si fort. »

Une ambulance arrive à toute allure. Ma vue se brouille.

Bip, bip, bip, bip, bip, bip

« Il a l'air de revenir à lui ! »

Bip, Bip, Bip

« Ses idées reprennent le dessus ! Aidez-le ! »

Bip, Biiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiip

« Non, non, non, c'est impossible ! »

Que se passe-t-il ? Je ne connais pas ces voix. Où suis-je ?

« Il n'y a plus d'espoir Johnson. Arrêtez de vous faire de fausses idées !

- Si Henry ! On peut encore le sauver ! »

Ouf, c'est un cauchemar ! Je me réveille allongé sur le sol de ma chambre. Je suis sûrement tombé de mon lit. C'est étrange, ça fait des années que ça ne m'était pas arrivé...

Je descends les marches. Il y a un long tapis rouge qui s'arrête devant la porte de la cuisine. Je vois mon frère manger un pain au chocolat et un croissant. D'habitude, il hésite entre les deux. Étrange... En plus de voir mon frère sans hésitation, je vois mon père mettre une veste à la mode. C'est vraiment surprenant ! En ouvrant la porte, je vois un soleil qui m'éblouit. Pourtant, hier, mon voisin m'avait dit qu'il ferait mauvais temps aujourd'hui. Quand il m'annonce la météo, il n'a jamais tort !

Je m'habille pour aller au lycée. Tout à coup, je regarde l'heure : 23h59, 23h58, 23h57, 23h56. L'heure passe à l'envers ou quoi ? Je reste interloqué. C'est sûrement mon frère qui me fait une farce. Je remonte dans le temps et je vois beaucoup de souvenirs passer... Étrange. Mon corps est tiré en arrière. Je me retrouve au jour de l'enterrement de mon grand-père. Choqué, je me rappelle de ce jour qui m'a marqué et je commence à pleurer. Une larme coule le long de ma joue. Dans la salle immense, toutes les chaises sont vides. Je suis seul, tout près du cercueil de mon grand-père. Je ne comprends pas ce qui se passe. Où sont-ils tous passés ? Suis-je le seul à pleurer mon grand-père ?

« Julien, tu es tout pour moi... Mon petit frère... Mon trésor... On a tellement de choses à vivre encore ensemble. Ne me laisse pas. Je t'en supplie, reviens ! Je suis perdu sans toi. Tu ne peux pas me faire ça. Je sais que tu es fort. Sois fort. Accroche-toi. Je serai toujours là pour toi. Mais je t'en supplie, ta vie est ici. C'est tellement injuste. Je ne pourrai pas vivre sans toi... »

Je me frotte les yeux. Le vieil homme se tient près de moi. Il est très élégant. Je n'ose rien lui dire. C'est lui qui s'approche et me glisse à l'oreille : Julien, c'est moi, c'est Papy. Tu ne m'as pas reconnu encore. Pourtant...

J'ai un mouvement de recul. Je n'en crois pas mes oreilles. Je le dévisage. Bien sûr ! Je le reconnais maintenant. J'ose enfin : « *Je suis si heureux de te revoir Papy ! Mais comment est-ce possible ? Je ne comprends pas...* »

Papy prend une grande inspiration :

« *Écoute mon chéri, tu ne dois pas rester ici. Tu es jeune et tu as la vie devant toi. Tu dois t'accrocher et retourner voir tes parents. Ta mère est dans tous ses états. Elle ne vit plus depuis que tu es avec moi. Ton père n'a jamais été aussi malheureux. Et ton frère, je ne t'en parle pas...*

– *Quoi ? Mais de quoi me parles-tu ?*

– *Ce n'est pas ton heure, voilà tout. Tu as encore tellement de belles choses à vivre. Séduire Clara, avoir ton bac, sortir avec tes amis, voyager...*

– *Pourquoi me dire tout ça ? Bien sûr que je profite de la vie !*

– *Non mon garçon. Pour l'instant, tu crois en profiter seulement... Concentre-toi et fais un effort. Tu DOIS les rejoindre. Je veillerai toujours sur toi. Ne cours pas après tes rêves... Réveille-toi et vis-les !* »

« *Julien ! Julien ! Mon trésor ! Oh mon Dieu ! Docteur ! Docteur ! Venez !* »

Bip, bip, bip, bip...

« *Il se réveille. Il bouge. Ses yeux se sont ouverts, je l'ai vu !* »

Une lumière m'éblouit. Je perçois de l'agitation autour de moi mais je ne parviens pas à distinguer les visages.

« *Julien, Julien ! Tu m'entends ? Réponds-moi, je t'en prie. Julien, Julien ! Je suis si heureuse !* »

Je reconnais la voix de ma mère ! Bien sûr c'est elle. Je ne parviens pas à faire quoi que ce soit. J'aimerais lui répondre

mais je ne trouve pas mes mots. Mes idées sont confuses. J'esquisse un sourire.

« Il m'a souri ! Il m'a souri ! Il me voit, j'en suis sûre. Il s'est réveillé ! J'étais sûre que tu y arriverais mon ange. Tu ne peux pas savoir le bonheur que tu me fais !

- Madame, calmez-vous. Laissez-nous un instant. Il faut qu'on s'occupe de lui. »

Ma mère me lâche la main et s'éloigne à contrecœur. Trois personnes s'agitent autour de moi. Je ne saurai dire ce qu'elles font. Je referme les yeux un instant.

J'entends une voix familière me glisser au creux de l'oreille :

« Ne cours pas après tes rêves... Réveille-toi et vis-les ! »

Je rouvre les yeux. Un homme en blouse blanche semble prendre la direction des opérations. Il m'ausculte. Je me laisse faire.

« Ne le brusquez pas. Il vient de se réveiller. C'est difficile pour lui. Ne lui faites subir aucun choc ! »

Ma mère s'approche de moi. Elle me parle doucement, me glisse des mots doux à l'oreille.

Je ne réponds pas. Je ne trouve pas mes mots. Je me sens bien. Je profite de cette douceur qui m'enveloppe.

Un moment plus tard, je reconnais mon frère qui s'approche de mon lit.

« Salut Ju, je suis tellement heureux d'être là, avec toi ! »

Mon frère me serre doucement dans ses bras. C'est agréable. Je ne me souviens même pas de la dernière fois où l'on s'est enlacé. Entre frères, ça ne se fait pas. D'habitude, on se tape dans le dos, on ne se fait pas des câlins... Enfin, je n'en suis plus si sûr. Je suis tellement heureux de le retrouver. Pourtant, il manque quelqu'un près de moi. Je tente quelques mots : Papa, où est Papa ?

Mon frère s'écarte. Une tristesse s'installe soudainement sur son visage. Il lance des regards interrogateurs à ma mère qui acquiesce.

« Je savais que ce moment arriverait. »

Il me tend alors une lettre.

Mon Julien,

Si tu lis cette lettre c'est que tu es réveillé pour de bon. Je suis tellement heureux ! J'aurai tellement aimé être auprès de toi ! Malheureusement, je suis parti plusieurs jours en déplacement pour le travail. Mais je pense tout le temps à toi. Tu es pour toujours dans mon cœur et j'ai hâte de pouvoir t'embrasser. Je t'aime très fort.

Papa

Plusieurs jours passent, je ne saurai dire combien. Je reprends tout doucement des forces. Je parle peu. J'ai du mal à me souvenir. J'ai bien compris que j'étais à l'hôpital mais les raisons qui m'y ont conduit sont floues. L'un des soignants m'a parlé d'un accident de la route. Je n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé.

Ma mère vient chaque jour auprès de moi, mon frère aussi. Un matin, je n'y tiens plus. Ma mère est à mes côtés. Je vois bien qu'elle s'inquiète encore beaucoup pour moi. Pourtant, j'ose lui demander :

« Maman, que s'est-il passé ?

– Mon ange, repose-toi, tout va bien maintenant...

– Maman, j'ai besoin de savoir s'il te plaît. Que m'est-il arrivé ?

– Euh... Eh bien, tu roulais en moto et tu as eu un accident. Tu as été renversé par une voiture et tu as été pendant près de trois semaines dans le coma...

– En moto ?

– Oui, tu roulais avec cette fichue moto... Ton cadeau d'anniversaire... Tu t'en souviens ? »

Je ferme les yeux un moment. J'essaie de rassembler mes souvenirs. Cette moto, cette magnifique moto que je voulais tant... Oui, bien sûr, je la revois ! Cette moto... Les tours avec les copains... Ma fierté... Mon insouciance... Ce rond-point... Je rouvre soudainement les yeux :

« Mais je n'étais pas seul sur ma moto ce soir-là ! »

Ma mère ne répond rien. Elle semble un peu gênée. Peut-être un peu inquiète aussi. J'insiste :

« Maman ! Je n'étais pas seul sur ma moto ce soir-là !

– Tu... Tu t'en souviens ?

– Je crois que Kévin était derrière moi. Que lui est-il arrivé ?

– ...

– Mais, enfin, dis-le-moi !

– Kévin va bien, mon chéri, ne t'inquiète pas. Effectivement, lorsque tu as eu ton accident, Kévin était avec toi sur la moto. Il a été légèrement blessé. Il a le bras cassé. Il est encore plâtré mais il a pu rentrer chez lui rapidement.

– D'accord, tant mieux. Pourquoi ne vient-il pas me voir ?

– Écoute, c'est un peu compliqué mon chéri. Tu sais, jusqu'à présent, tu n'avais pas droit à beaucoup de visites...

– J'aimerais tellement le voir !

– Je lui dirai, c'est promis. Allez, repose-toi un peu maintenant... »

Plusieurs jours passent. Je vais de mieux en mieux. Tous les jours, j'ai de la visite ! Mes amis défilent dans ma chambre d'hôpital. Je suis tellement heureux de les retrouver. Ils se sont beaucoup inquiétés pour moi. Leurs venues me remontent le moral. Je mesure la chance que j'ai d'être avec eux. Même Clara est venue me rendre visite ! Elle est si timide pourtant ! Je ne pensais pas qu'elle viendrait me voir ! Elle est si jolie aussi...

Je peux désormais me lever. Ma fracture à la jambe est presque guérie. Ma tête ne me fait plus mal. Un après-midi, alors que je tente une sortie dans le couloir, je crois apercevoir

mes parents qui semblent se disputer un peu plus loin.
Étrange...

Je ne suis pas encore très rapide. Ma mère s'éloigne tandis que mon père vient à ma rencontre.

« Comme je suis heureux de te voir Julien !

– Salut, P'pa ! J'ai cru que tu ne viendrais jamais !

– Oh, excuse-moi mon chéri, je n'étais pas en France et je n'ai pas pu revenir plus vite... Mais je suis si heureux d'être à tes côtés à présent !

– Maman n'est pas avec toi ?

– Euh... Non, elle devait partir, je crois... »

Je profite de cette fin d'après-midi. Mon père s'occupe de moi et m'a même rapporté des jeux vidéo et ma console portable...
Que demander de plus ?

Le jour suivant, le médecin me rend visite et m'indique que les derniers examens que j'ai passés sont tous très positifs. Je vais pouvoir sortir de l'hôpital ! Je reste encore le week-end en observation mais dès lundi, si tout va bien, je pourrai rentrer chez moi ! J'explose de joie.

Ma mère qui est à mes côtés ne semble pas aussi enthousiaste. Je ne comprends pas.

Comme prévu, le lundi suivant, je rentre chez moi accompagné par ma mère et mon frère. Bizarrement, Papa n'a encore pas pu se libérer...

Je reprends doucement mes marques. J'insiste pour dormir dans ma chambre même si elle est à l'étage. Ce sera ma rééducation ! Enfin, pas seulement bien sûr !

Un matin, j'aperçois au bout de l'impasse Kévin qui passe. Je l'interpelle. Il regarde de tous côtés et finit par se diriger vers moi. Je lui lance :

« Salut mec ! Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu !

– C'est vrai. Je vois que tu vas mieux. Je suis content pour toi.

Écoute, il faut quand même que je te dise... Ma mère ne veut plus qu'on se voie...

- Quoi ? Mais pourquoi ?
- Tu sais bien... À cause de l'accident...
- Mais c'est injuste ! Je sais bien que tu étais avec moi et que tu as été blessé mais tu vas mieux, n'est-ce pas ?
- Oui, bien sûr. Mais tu sais, ce n'est pas par rapport à toi... Euh... Tu vois bien... C'est quand même ta mère qui nous a renversés... »

Je n'en crois pas mes oreilles. Mes jambes ne me portent plus. Je m'effondre à ses pieds. Il m'aide à me relever et me raccompagne à l'intérieur. Il tente de trouver des mots réconfortants mais je ne l'écoute plus. Ce qu'il vient de me dire m'a anéanti. Mes jolies certitudes viennent de voler en éclats.

Mon frère rentre le premier. Il me lance d'un ton taquin :

« Clara est encore venue me demander de tes nouvelles ! Je lui ai dit de passer à la maison samedi si elle voulait te voir ! J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

– Matthieu, que s'est-il passé ? Raconte-moi mon accident.

– Euh...

– Je sais tout. C'est maman qui m'a renversé, n'est-ce pas ? »

Mon frère ne nie pas. Il semble soulagé de pouvoir enfin me raconter la vérité. Je l'écoute attentivement. Au bout d'un moment, je demande :

« Et Papa ? C'est pour ça qu'il n'est pas là ?

– Il n'a pas supporté. Il a cru te perdre, tu sais. Et Maman qui en était la cause...

– Mais enfin c'était un accident, non ?!

– Oui bien sûr... Mais tu sais, c'était plus fort que lui, il ne pouvait pas s'empêcher de lui en vouloir... »

Le 8 juillet, ce sont les résultats du bac. J'accompagne mon frère au lycée. Il l'a !!! Je suis si heureux pour lui. Il va pouvoir partir à l'étranger comme il en rêvait ! Moi, malgré mes

absences du dernier trimestre, je passe en 1ère à la rentrée. Clara n'est pas loin de moi et me serre contre elle. Je ne rêve pas et je savoure l'instant. D'autant que mon père est rentré à la maison depuis plus d'une semaine...

La vie vaut tellement la peine...

Je le sais Papy...



5

Bienvenue à Panique Parc

classe de 6^{ème} 1 - collège Henri Dunant



Bienvenue à Panique Parc

Tout a commencé le matin du premier mai de mon année de sixième, de la sixième 1 plus exactement. Je vais essayer de retracer comment tout cela est arrivé, j'ai besoin de retrouver la suite logique des événements pour enfin comprendre. Mais y a-t-il vraiment quelque chose à comprendre ? ...

Ce jour-là, j'ouvre les yeux et jette un coup d'œil sur mon réveil. Il est neuf heures du matin. C'est un lundi et pour une fois, je peux faire la grasse matinée car comme tout le monde le sait, le premier mai est un jour férié. Alors, j'en profite.

Je me dirige vers la cuisine pour prendre mon petit déjeuner. À côté du café de papa, mon téléphone affiche " un message reçu ". Le paquet de céréales à la main, je le prends et je lis " En mai, fais ce qu'il te plaît ", Tiens, bizarre. J'ai une drôle d'impression non que le message soit menaçant : c'est plutôt le contraire et en plus je suis née au mois de mai et je compte bien en profiter mais des frissons me parcourent le corps comme s'il s'agissait d'une menace. N'importe quoi ! Allez ressaisis-toi ! Il faut dire que j'ai une imagination débordante.

Qu'est-ce que j'aimerais bien faire en mai ? Du camping avec mes amies, ah non ! Ne pas aller à l'école et me rendre dans un vaste parc d'attraction ce serait génial ! Du coup, perdue dans mes pensées, je lâche le paquet de céréales qui se renverse sur le sol et je me fais immédiatement disputer par mon père :

« Alizée, tu ne peux pas faire deux choses en même temps. Pose-moi ce téléphone et ramasse-moi ces céréales. »

J'ai quand même eu le temps de remarquer que le numéro était masqué. J'adore les mystères. Je me dis que je vais appeler Emma dès que je pourrai car papa vient de me confisquer mon téléphone.

Le lendemain, je me réveille très lentement mais ma première réaction est de regarder mon téléphone que mon père vient de me rendre pour voir si je n'ai pas de nouveaux messages. Rien. Pas plus de renseignements sur ce mystérieux SMS.

Il faut vraiment que je me dépêche car il ne me reste plus qu'une demi-heure. Moi, me dépêcher n'est pas ma spécialité. D'ailleurs, je suis souvent en retard au collège ; pas de beaucoup mais en retard quand même. J'arrive au collège et la sonnerie retentit. Comme d'habitude, juste à l'heure. Je me précipite au cours de maths de madame Latou. Je n'ai même pas eu le temps de bavarder avec mes amies. Zut ! Un contrôle surprise, je n'ai vraiment pas la tête à ça.

Enfin la récréation. Et là, une curieuse rumeur circule. Des élèves parlent d'un curieux message qu'ils auraient reçu avec le même texte que le mien. Étrange ! J'ai une drôle d'impression, un peu de peur, mes jambes tremblent un peu et la tête me tourne. Je pense que les messages ne vont pas s'arrêter là.

Rassemblement dans la cour. Nous sommes trois à avoir reçu le même message. Déjà, un malentendu éclate entre Mohamed et Nicolas : le second étant persuadé que l'autre lui a envoyé ce texte incompréhensible et énervant. Qui a pu l'écrire ? Pourquoi ? Et dans quel but ? Telles sont les questions que nous nous posons ou plutôt que je me pose avec Steven car les autres ne semblent pas plus intrigués que ça. Ils n'aiment juste pas les messages anonymes. Steven que

l'on surnomme aussi " l'intello " est comme moi. Il adore les livres policiers et résoudre les énigmes.

Moi, j'aime bien connaître le pourquoi des choses. C'est alors que je lui propose de résoudre ce mystère. Il accepte immédiatement. Il se croit déjà un vrai enquêteur et me dit tout de go :

« Leçon numéro un, il faut être futé et observer les élèves de la classe. »

Nos soupçons se portent vers Julien. C'est un vrai farceur, tout à fait le genre à envoyer ce genre de truc incompréhensible. Steven me dit que c'est un proverbe sur la météo qui a quelque chose à voir avec avril, un fil d'avril ou un truc de ce style : il va falloir que je cherche sur internet, je ne le connais pas. Dans tous les cas, le petit farceur est quelqu'un qui a nos trois numéros et dans la classe tout le monde a le mien. Cela ne nous avance guère. Steven me dit qu'il va faire de recherches sur Google pour savoir si cette expression ne peut pas être un code secret.

Jeudi. Steven est absent. Bizarre, il ne rate jamais un seul cours et, en plus, aujourd'hui c'est la sortie pédagogique au jardin botanique pour voir des cactus en compagnie d'un botaniste. Exactement le genre de cours dont raffole Steven. Il connaît tout sur tout et surtout mieux que tout le monde. Je tente de l'appeler et voilà que je m'aperçois que sa photo a disparu de mon portable. Je le dis à Emma qui me rit au nez en me disant que je délire. Mais quand elle regarde à son tour, plus de Steven, sa photo s'est effacée. « Encore un de ses tours, pensé-je immédiatement. Il aura trafiqué nos portables et a peut être suivi le message. Il a fait ce qui lui plaisait... mais quoi ? »

Le soir en rentrant du collège nous apprenons que Steven a vraiment disparu ! Steven a disparu ! Je n'arrive pas à le

croire. Une curieuse idée me passe par la tête, je cherche la photo de classe, Steven n'y est plus, Steven a disparu aussi de la photo !

Je me sens prise de panique. J'ai l'impression de marcher à l'aveuglette. Cela a forcément un rapport avec le message ! Est-ce que moi aussi je vais disparaître ? Me faire kidnapper ? Qu'est-ce qui est arrivé à Steven ? Il n'est vraiment pas le genre à fuguer ! Sérieux, précis, organisé, et parfois très ennuyeux, il faut bien l'avouer.

Je me répète mille fois « Steven a disparu » ; je suis hébétée. Moi qui prétends aimer les mystères, je ne les aime plus du tout.

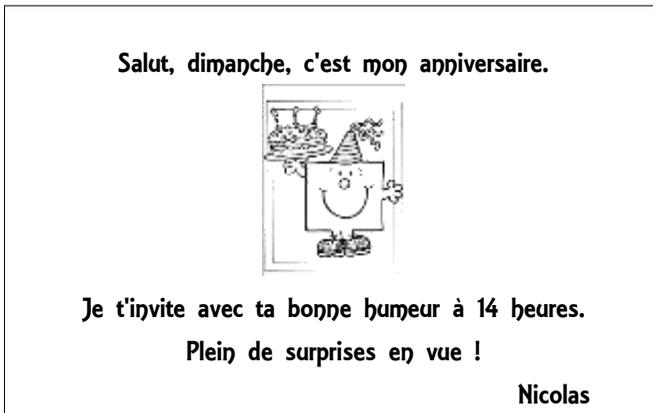
STEVEN A DISPARU !

Le lendemain, après une nuit agitée, je me réveille tôt alors que je ne commence qu'à dix heures. Ce n'est pas vraiment dans mes habitudes. Je me suis tournée et retournée dans mon lit à essayer de répondre à toutes sortes de questions sur la disparition de Steven mais aucune explication ne m'est apparue.

Finalement, j'arrive au collège encore juste à l'heure pour suivre le cours de Madame Napolienne, notre professeure d'histoire. Dans la classe, de nombreux chuchotements se répandent avec pour unique sujet la disparition mystérieuse de notre camarade. Le cours se termine. Passage au self, mauvaise surprise : "repas vert". Le jour où je suis le plus bouleversée, repas cent pour cent légumes.

Heureusement, Nicolas vient me donner une invitation pour son anniversaire et me dit « Je compte vraiment sur toi, Alizée, à dimanche. » Je lui réponds par un simple ok. Nicolas me fait craquer. Brun, les cheveux ébouriffés et les yeux vert

pistache, il porte toujours une casquette à l'envers qui lui donne un air de mauvais garçon et un jean assorti à son sweat-shirt. Très sociable, il a beaucoup d'amis avec lesquels il partage sa passion pour les jeux vidéo. Il nous raconte tout le temps qu'il va à la *Paris Games Week*, c'est une exposition où toutes les nouveautés en matière de jeux vidéo sont testées par des joueurs. Il a même amené sa manette PlayStation 4 pro en cours d'informatique et il a battu tout le monde. Après notre discussion d'à peine trois secondes, je jette un coup d'œil au carton.



Bon ! Cadeau d'anniversaire à prévoir, ça va me changer les idées. Nicolas est fan de jeux vidéo, j'irai en ville samedi. Je sais qu'il voulait le dernier jeu à la mode *Résidents des villes*.

J'ai trouvé le dimanche matin interminable. Enfin, j'arrive très fière de mon super-cadeau devant la maison de Nicolas. Bizarre, il n'y a pas un bruit. Je frappe et sa maman m'ouvre. Elle est toute pâle :

« Que se passe-t-il ? demandé-je inquiète.

- Nicolas a disparu. » me dit-elle d'une voix tremblante de peur.

Elle m'explique qu'il était dans sa chambre en train de jouer à *Mycraaff*, qu'elle lui a demandé d'éteindre son ordinateur pour l'aider à préparer sa fête d'anniversaire. Comme il ne lui répondait pas, elle s'est mise en colère et est montée dans sa chambre. Celle-ci était tellement en désordre qu'on aurait dit qu'une tempête était passée par là. Elle l'a cherché partout pensant à une blague que lui faisait son fils mais il est resté introuvable. Nicolas a disparu le jour de ses douze ans. Alors pour une surprise c'en était bien une !

La maman de Nicolas a appelé la police et nous sommes tous rentrés chez nous. Une nouvelle " alerte enlèvement ", comme pour Steven, est déclarée : tv, radio, internet, c'est l'affolement complet ! Je suis morte d'inquiétude.

NICOLAS A DISPARU !

Est-ce que tout cela est bien réel ? Est-ce que je ne suis pas dans un mauvais rêve ? Je vais me réveiller... Je me pince. Aie ! Non, tout ça est bien vrai. Il m'est venu à l'idée de l'appeler sur son portable mais son numéro et sa photo ont disparu, comme pour Steven. Tiens, mais il me semble que lui aussi avait son anniversaire en mai, comme moi. On en avait parlé mais il était du début du mois. Y aurait-il un rapport avec le message que nous avons reçu tous les trois ? Je veux en avoir le cœur net.

De retour chez moi, je décide de faire des recherches sur cette maudite phrase qui a été à l'origine de ces disparitions. C'est fou, mon ordinateur n'arrête pas de buguer. Comme je le fais tout le temps, je le tape, pas très fort. Sauf que cette fois, quand ma main le touche, elle le traverse, l'ordinateur devient fluorescent et je suis projetée à l'intérieur. J'ouvre doucement les yeux. Mais où suis-je ?

AURAI-JE MOI AUSSI DISPARU ?

Une route qui paraît infinie se dresse devant mes yeux. Je crois plus ou moins être dans un rêve. Je reste figée. Je lève la tête, le ciel est étrangement sombre. Un vent glacial me pousse en avant. Je frissonne. Au loin, j'aperçois une lumière blafarde qui semble m'hypnotiser et me propulser dans sa direction telle un automate. J'entends un grincement aigu et répétitif qui me glace jusqu'aux os.

Je me retrouve... dans un parc d'attraction ! Curieux, j'y avais songé. Tout y est : grande roue, train fantôme, palais du rire sauf qu'aucun manège ne fonctionne. Seul, le grincement des poulies semble être vivant. Le lieu est humide et un brouillard qui ressemble à du coton l'enveloppe. Ma vue s'accommode petit à petit à mon nouvel environnement et les formes deviennent plus nettes. À ma droite, un grand huit dont les rails sont à moitié cassés me donne des frissons dans le dos car sa hauteur est impressionnante. À côté, des autos tamponneuses semblent être figées sur place et la végétation les recouvre. Un stand de barbe à papa déborde de moisissures et de bestioles non identifiables mais avec de grosses pattes velues. Le train fantôme, sorti tout droit d'un film d'horreur, possède des wagons en forme de têtes de mort. Pas trop envie de m'y aventurer ! Même le manège avec les chevaux de bois est inquiétant : les chevaux ont un drôle de rictus. J'avance prudemment en restant sur mes gardes, un stand attire mon attention : c'est l'attraction de l'horreur. Je suis à la limite de m'évanouir.

Tout à coup, mon regard est attiré par deux silhouettes qui semblent se détacher de cette brume blanche qui envahit tout. Il me semble reconnaître celle de Steven. Un petit peu rond, il porte des lunettes qui encadrent un regard doux. D'habitude, ses cheveux sont toujours coiffés à la perfection et ses vêtements sont toujours impeccablement repassés, sans pliures. Sa chemise est toujours boutonnée jusqu'au cou. Quelquefois, je me demande comment il fait pour respirer !

C'est le chouchou des profs. Moi, je n'aime pas son côté cafteur. C'est bien lui qui se dirige vers moi mais, incroyable, ses vêtements sont dans un état lamentable et sa chevelure est devenue une masse informe et frisée. Que lui est-il arrivé ? À côté de lui, je reconnais aussi Nicolas sans sa casquette. « Alizée ! » crient-ils les deux en même temps en se jetant dans mes bras.

Après ces retrouvailles, je leur demande comment ils sont arrivés jusqu'ici. Steven me dit qu'il voulait faire quelques exercices de plus sur le net, que son écran s'est brouillé tout à coup et qu'il a été attiré comme par un aimant par l'ordinateur. Puis, il a été pris de vertige et s'est retrouvé dans un tunnel qu'il a suivi pour arriver dans ce parc d'attraction. Au début, il était très heureux d'avoir des manèges à lui tout seul, mais il s'est très vite aperçu que la solitude l'angoissait. Nicolas, quant à lui, m'explique que lorsque sa mère lui a dit d'éteindre son ordinateur, il y a eu comme une étincelle, Il a voulu débrancher l'ordinateur, il a senti comme un courant électrique, s'est évanoui et s'est retrouvé dans cet endroit où il a vu Steven, abasourdi.

Soudain, une voix grave sortant de nulle part nous fait sursauter. Celle-ci nous explique que notre présence dans ce parc n'a rien d'aléatoire mais qu'elle est due à notre date de naissance et à des qualités particulières que nous posséderions.

Nous n'avons même pas le temps de réagir que la voix nous explique que, si nous voulons sortir de ce parc, il nous faudra passer des épreuves. La première sera celle du courage. Nous devons nous rendre dans le train fantôme, le traverser et trouver une porte qui nous permettra d'en sortir. Nous décidons d'affronter cette épreuve ensemble mais comme les deux garçons ne semblent pas très courageux, et même plutôt froussards, je décide de passer la première. Nous sommes

dans l'obscurité et l'endroit est froid et humide. Le train ne fonctionne pas mais des bruits assez indéfinissables semblent sortir des wagons à l'arrêt comme des chuintements. Nous avançons donc à tâtons. Autour de nous, les parois sont gluantes et bougent. On dirait qu'elles sont composées de milliers d'insectes qui n'attendent qu'un faux mouvement pour se précipiter sur nous et nous dévorer, ou peut-être est-ce mon pire cauchemar, des araignées avec les pattes crochues et velues. Une odeur particulière envahit le lieu, une odeur de pourriture et de moisissure. J'espère qu'il n'y a pas de cadavres car lorsque nous marchons le sol craque bizarrement.

La peur a succédé à l'effroi. Je tremble de tous mes membres et des sueurs froides dégoulinent le long de ma colonne. Ma gorge est nouée et ne peut plus prononcer une parole. J'aimerais appeler mes camarades ou prendre mes jambes à mon cou mais j'en suis incapable. Je me répète : du courage, du courage, je dois y arriver.

Tout à coup, quelque chose de rouge apparaît, comme des yeux qui semblent nous fixer et nous indiquer une direction. La lumière rouge commence à clignoter. D'un seul coup, plus rien. Les yeux rouges ont disparu, il fait très sombre. Ils réapparaissent et volent, ils sont gros comme des balles de tennis. On les suit, ils disparaissent à nouveau, on s'aperçoit que l'on est sorti du manège. On marche sur un étroit sentier le long d'un mur en béton très haut puis nous arrivons à une porte. J'actionne la poignée et nous nous retrouvons à l'extérieur. Nous avons réussi !

Même pas le temps de nous reposer que nous attendons de nouveau la voix :

« Vous vous êtes montrés courageux. Surtout toi, Alizée, mais maintenant, il vous faut affronter votre deuxième épreuve, l'épreuve de la solidarité. En face de vous se trouve un

labyrinthe. Vous devez y pénétrer et être capable d'en sortir sains et saufs. »

Nous nous dirigeons donc vers notre deuxième épreuve, pressés d'en finir au plus vite. À l'entrée, un écriteau nous dit :
" ICI DOIT S'ACCOMPLIR VOTRE DESTIN. "

Le labyrinthe paraît immense, entièrement fait de buissons couverts de lierre. Les parois mesurent au moins trois mètres de haut. De la végétation envahit tout. Si c'est notre destin alors nous décidons de passer cette épreuve le plus rapidement possible. Nicolas prend l'initiative car spécialiste des jeux vidéo, il connaît une multitude d'astuces pour passer les obstacles dont une technique pour se repérer : toujours tourner à droite. Mais, au bout d'un certain temps, nous avons vraiment l'impression de tourner en rond.

Je propose la méthode du Petit Poucet, laisser des traces, poser de grands morceaux de lierre là où nous tournons. On arrive devant un mur, à nouveau une impasse. Ça fait des heures qu'on est dans ce labyrinthe.

Alors, Nicolas a une autre idée. Il tire un fil de son pull et l'accroche à un buisson. Il nous explique qu'Ariane avait donné un fil à Thésée pour qu'il puisse retrouver son chemin dans le labyrinthe bâti pour enfermer le Minotaure. Je suis Nicolas et nous trouvons une porte qui semble être la sortie mais alors que je me retourne ... Steven n'est plus là ! Nous l'appelons mais rien. Il semble avoir disparu. Que faire ? Nous pouvons sortir sans lui ? Non, impossible ! Nous décidons de rebrousser chemin et de le chercher.

Heureusement, l'idée de Nicolas est merveilleuse car il nous suffit de suivre le fil. Nous retrouvons Stephen accroché à une gigantesque plante. Il a essayé de monter en haut du mur pour voir s'il n'y avait pas une sortie possible et ne pouvait

plus redescendre. La peur le tétanisait et il ne pouvait plus articuler aucun son. Heureusement, notre arrivée le rassure. Après maintes péripéties, nous arrivons à le faire redescendre. Vite, le fil, la sortie... Enfin libres.

Notre joie est de courte durée et la voix terrifiante surgit à nouveau de nulle part :

« Vous avez réussi l'épreuve de solidarité. Bravo ! Voici votre dernière épreuve. Elle sera plus difficile que jamais. Rendez-vous au palais des miroirs et soyez sur vos gardes. »

C'est l'attraction la plus redoutable mais il faut en finir avec ce cauchemar et nous n'avons pas le choix. Nous arrivons devant un étrange bâtiment carré aux murs entièrement vitrés. Nous pénétrons dans un tunnel étroit. Je cherche des yeux mes amis mais ils ont disparu. L'écho répète mon appel plusieurs fois mais personne ne répond. J'entends leurs pas, quelque part loin devant. J'avance dans un long couloir où les miroirs me renvoient mon reflet à l'infini. Mon image est reproduite des dizaines de fois, devant moi, autour de moi, au-dessus de moi, et bouge à chacun de mes mouvements. Ouf ! Voici les garçons !

Il y a là une centaine de miroirs, nous avançons très prudemment. Nous nous dirigeons vers un miroir qui semble être le plus grand et le plus jauni par le temps. Là est écrit :

XQWU CXGB GVG EJQKUKU

Cela ne veut rien dire ! Nicolas et moi regardons tous deux Steven, c'est une épreuve faite pour lui. Il pense immédiatement à un code César, et par miracle, déniche la solution rapidement : **« vous avez été choisis »**. Il suffit de décaler chaque lettre avec les deux lettres précédentes dans l'alphabet. Une épreuve de réflexion, un jeu d'enfant pour lui !

Tout à coup, sur un autre miroir surgissent les inscriptions suivantes : « **vous êtes nés le mois de l'éclipse totale** ». Nous ne comprenons toujours pas. Sur un autre encore : « **l'éclipse a donné naissance à une intelligence artificielle qui vous viendra en aise dans l'avenir** ». Le miroir alors ne reflète plus notre image, mais l'éclipse de mai et tout devient obscur.

Tout à coup, les miroirs semblent bouger, ce doit être une hallucination. Mais non, ils se rapprochent dangereusement. Nous sommes enfermés dans une prison de verre et nous allons mourir écrasés par ces parois qui se rapprochent de plus en plus.

« Il y a forcément une sortie, hurle Nicolas. Il faut chercher ! ».

Nous faisons lentement le tour de la petite salle où nous semblons être enfermés. La lumière est si faible que les miroirs ne renvoient plus que notre image. Des visages pâles où des yeux effrayés nous fixent. Il n'y a pas la moindre ouverture. Steven tourne lui aussi comme une bête en cage tapant frénétiquement des deux poings contre les murs de verre. Nicolas, de son côté, appuie de toutes ses forces contre les parois comme pour les forcer à s'ouvrir puis essaie de les casser mais rien à faire pas la moindre rayure. Les miroirs sont incassables et ne comportent aucun passage. Et l'espace se rétrécit de plus en plus.

Désespérée, mon cœur bat de plus en plus fort. L'émotion est toujours la même pour nous : colère pour Nicolas, adrénaline pour moi et sueur froide pour Steven. Le piège se referme, lentement, lentement... Nous allons être écrasés tous les trois comme ces vieilles voitures compressées entre les mâchoires d'une énorme machine et réduites à un simple cube de tôle. C'est à cela que je ressemblerai dans un instant, à un cube. Un cube de chair et d'os. Je ne perçois plus les voix des garçons, je n'entends que ma respiration haletante et les

battements de mon cœur. Nous nous prenons la main et Nicolas secoue la tête comme pour dire « c'est fini ».

Nous attendons et c'est alors que le sol se dérobe sous nos pieds et se met à trembler. Notre heure a sonné. Mais un trappe s'ouvre et laisse place à un toboggan. Je me sens tomber. Je glisse, glisse, glisse sur une pente vertigineuse. Je suis sur un toboggan que je classe dans la catégorie toboggan de la mort. Un virage à gauche, un à droite, ça n'arrête pas. Je sens ma tête qui tourne, tourne... Je vois ma vie, mon avenir défiler devant mes yeux : je suis devenue une grande exploratrice et travaille pour une organisation qui défend la planète... J'entends les garçons derrière moi crier mais de moins en moins fort. Une lumière blanche puis plus rien.

Driiiiiing ! J'ouvre les yeux, je regarde autour de moi... Je suis dans mon lit et le réveil sonne désespérément. Ouf ! Je viens de faire un horrible cauchemar. Je me lève et me rends à la cuisine où mon père prépare le petit déjeuner. Je lui saute au cou pour lui faire un énorme câlin. Je lui dis que je l'aime et que je suis contente de le voir. Mon père reste bouche bée et se demande bien ce qui m'arrive. À côté de son café, mon téléphone affiche « un message reçu ». Je commence à lire et entends mon père s'exclamer : « Tu es tombée du lit ! Tu sais que l'on est le premier mai et que tu pouvais faire pour une fois une grasse matinée ».

Le premier mai ! Du coup, je lâche le paquet de céréales qui se renverse sur le sol et je me fais immédiatement disputer par mon père : « Alizée, tu ne peux pas faire deux choses en même temps. Pose-moi ce téléphone et ramasse-moi ces céréales ».

J'ai quand même eu le temps de remarquer que le numéro était masqué. Stupéfaite, je lis : « En mai, fais ce qu'il te plaît ». Je suis abasourdie. La situation a un étrange goût de

déjà vécu. Peut-être n'ai-je pas encore repris tous mes esprits ? Ai-je fait un rêve prémonitoire ? Je tente d'effacer le message, impossible ! Alors, je décide de le montrer à mon père qui ne voit rien et pense à une blague : « Alizée, le premier mai ce n'est pas le premier avril ! »

Le lendemain, je reprends le cours de ma vie mais, pour la première fois, je suis en avance au collège. Dans la cour, j'aperçois les deux silhouettes des garçons et je ressens une étrange sensation. Je peux communiquer avec eux sans parler et je lis dans leurs pensées. Avons-nous le don de télépathie ? Avons-nous donc réellement vécu toutes ses épreuves ? Oui, j'entends la voix me souffler : « Alizée, cette expérience va changer ta vie ! »

Et cette maudite voix, elle ne pourrait pas nous laisser tranquilles une bonne fois pour toutes. Mais Steven, toujours très réfléchi, nous fait comprendre la chance et le pouvoir que nous possédons. Je me revois glissant le long du toboggan et cette vision de moi protégeant ma planète me revient en mémoire. C'est peut-être ça le but de toute cette aventure. Nicolas, le geek, devenant spécialiste en informatique, capable de contrôler les réseaux, Steven, le génie, décodant les mystères du monde et moi, bravant tous les dangers. Tout à coup, les deux garçons ayant suivi le cours de mes pensées me disent d'une seule et même voix étrange qui me rappelle quelque chose :

« Tu sais, Alizée, en mai, fais ce qu'il te plaît ».



6

Il n'est jamais trop tard

classe de 4^{ème} B - collège Jean-Philippe Rameau

Il n'est jamais trop tard

Je m'appelle Guillaume, il y a peu de temps, j'ai reçu une lettre d'une jeune fille nommée Émilie. Je ne l'ai pas oubliée... C'est une jeune fille avec une histoire horrible, et tout est de ma faute ! Je faisais partie d'un groupe qui molestait cette jeune fille. Mais en intégrant le lycée, j'avais tenté de l'oublier.

J'étais dans ma chambre éclairée d'une simple lampe. Elle était sombre et humide car je fermais toujours les volets pour jouer aux jeux vidéo dans le noir. Je trouvais alors les jeux bien plus réalistes que la réalité. Je ne sortais pratiquement jamais de ma chambre car j'avais un petit frigo où je gardais de la nourriture. A cette époque-là, je devenais fou à cause de ces jeux, quiconque me croisait recevait des insultes et j'étais agressif avec tout le monde. D'habitude je regardais la télévision qui était juste devant mon lit ou je jouais à mes jeux-vidéos, mais ce jour- là, je venais de lire un magazine. J'étais assis, pensif, j'étais en train de regarder chaque coin de ma chambre, les papiers peints noir argenté, le dressing noir, le bureau noir aussi, placé à côté de mon lit. Quand la porte s'ouvrit.

Mon père sans rien dire me tendit une lettre qui m'était destinée. Elle était particulièrement parfumée. Je la lus et me rappelai de tout le mal que nous avons fait à Émilie. C'était il y avait environ un an mais je ne cessais de relire la lettre...

« Cher Guillaume, cette lettre est personnelle, On a l'habitude de dire « En mai fais ce qu'il te plait » j'écrirai dans

cette lettre tout ce que je ressens depuis le premier jour où tu as commencé à me harceler. Réfléchis bien... J'ai vécu les pires jours de ma vie... Je me souviens de ces journées, Guillaume cette lettre t'est adressée. Cela faisait plus d'un an que je t'aimais, mais toi ? ... Je devais te l'avouer, mais j'avais peur que tu me rejettes. Guillaume tu n'étais peut-être pas très sympa mais avec moi tu étais le moins violent, et en plus, tu étais mignon. Un jour après les cours, je suis partie te voir seule. Je t'avouai que je t'aimais, sentiment que tu partageais mais tu ne voulais pas le montrer aux autres... Ce soir, je pars. Je te laisse la trace de ce que j'ai vécu.

« 17 mars 2020 18 h : Je rentre du collège, Guillaume, François et Stéphane m'ont frappée pendant la récré. Je suis en 4ème, eux sont en 3ème. Tous les jours, depuis le début de l'année, ils me rackettent et m'insultent, l'autre jour, je leur ai donné cinquante euros pour qu'ils ne me tapent plus. Pourquoi n'avoir rien dit à mes parents ? Ils ont même menacé de tuer mon petit frère »

Je me souviens de cette menace que nous avons prononcée. Nous ne voulions pas qu'Émilie le dise à ses parents. C'est vrai que mes ex amis pensaient qu'Émilie avait un physique plutôt laid ce qui n'était pas ma pensée. Je ne comprends pas comment elle en est arrivée là. Pourquoi ? ... À cause de nous.

« 30 mars 2020, dix-huit heures trente : Aujourd'hui François m'a mis un coup de poing dans l'œil droit, ce qui m'a valu une bosse et un cocard. Ce qui m'étonne, c'est que Guillaume n'était pas là. La CPE m'a alors convoquée. J'avais peur des représailles alors je lui ai menti. Mais je me suis aperçue qu'elle me regardait d'un air dubitatif ; je suis sortie sans plus attendre ; François et Stéphane, m'attendaient, près des toilettes, Guillaume n'était pas avec eux. Ils m'ont demandé d'un ton agressif, ce que j'avais dit. Je leur ai répondu sans

conviction que j'avais perdu mon portable. Que de mensonges en une journée ! ».

C'est vrai, ce jour-là je ne voulais pas passer pour un harceleur en fait Émilie me troublait.

Plus je lisais cette lettre, plus je m'en voulais. Je me sentais mal, je me rendais compte que nous l'avions amenée au suicide, je voulais vomir, je me sentais tellement mal que je ne savais plus quoi faire pour me rattraper. Je me souvenais particulièrement d'un moment, le plus horrible à mon avis... J'ai peine à le raconter, mais je dois le faire, j'aimerais tellement m'excuser, pardon, pardon... Un jour que j'allais au collège, je vis Émilie, au physique si disgracieux pour les autres, qui comptait les pièces qu'elle avait ; j'avais faim, je n'avais pas d'argent, je m'approchai et lui pris son argent. Et ce soir-là, où je ne voulais pas jouer sur la Nintendo, je pris mon téléphone, la cherchai sur les réseaux sociaux et l'insultai de tous les noms. Je réalisai même un photomontage pour la faire passer pour une mauvaise personne.

En me remémorant ces événements, je n'étais pas fier de moi et décidai de tout faire pour qu'aucun élève de mon établissement ne soit harcelé. J'étais allongé sur mon lit, cela faisait plus de deux heures que je lisais cette lettre, c'est alors que je sentis mon corps partir, comme si mes membres voulaient se détacher. J'avais des doutes, j'étais troublé, je ne me souvenais plus trop, j'étais perdu, j'avais les larmes aux yeux. Je me souvenais d'un moment particulier. Je crois que c'était un soir, après les cours, on l'avait pris dans un coin, la pauvre, on la tenait, elle se débattait.

Ma tête se mit à tourner je ne sentais plus mes membres...

Je m'étais évanoui. Mon père était entré dans la chambre car je ne répondais pas à ses appels, il était tard, nous devons

manger. En me voyant, il ne s'était pas affolé, il avait pris le téléphone, appelé les pompiers qui m'emmenèrent directement à l'hôpital. Je semblais dormir mais je rêvais profondément, j'étais en compagnie d'Émilie. Je voyais Émilie, elle me demandait de la suivre, je me levais, je m'approchais d'une fenêtre, j'étais au bord d'une falaise ; elle me menaçait de sauter car malgré tout ce qui venait de se passer, elle ne me pardonnerait jamais ce que je lui avais fait. Je voulais la sauver mais elle sautait, effrayé, apeuré : je m'effondrais ; je versais toutes les larmes de mon corps ; je voulais regarder une dernière fois son visage, je me penchais à la fenêtre et étais fasciné parce que j'observais : elle se mettait à courir, j'entendais même ses rires étouffés. Je sentais monter en moi une joie irrépréhensible car je ne l'avais jamais vue courir aussi vite. Elle semblait si légère, elle volait : c'était une vision extraordinaire. Alors que sa vision s'effaçait, des voix de plus en plus fortes semblaient vouloir me réveiller.

Lorsque j'ouvris les yeux, deux infirmières m'apportèrent mon petit déjeuner. J'étais tout étourdi, j'avais l'impression que chaque infirmière était Émilie, je croyais sombrer dans la folie. Pendant ce temps, dans le couloir, le médecin parlait, à mes parents, il leur expliquait qu'il n'y avait rien de mal, mais que mon état était critique.

« Il semble très perturbé. » Leur avait-il déclaré.

Il leur conseillait de consulter un psychologue après que mes parents eurent précisé qu'à mesure que les jours passaient, le sourire de leurs fils s'effaçait. Ils décidèrent de prendre un rendez-vous pour l'après-midi même.

Pendant le trajet en voiture, je fermais les yeux et je cachais la tête entre mes mains. Une fois chez le psychologue, et durant toute la consultation, j'avais regardé fixement le médecin sans dire un mot, seul un léger sourire se dessinait sur mon visage hagard. Il ne pouvait imaginer ce que je voyais.

J'y retournai le lendemain. Je restais muet, et ne souriait pas. Je ne me sentais pas à l'aise, à tel point que je faillis m'évanouir. Je sentais des sueurs froides courir tout le long de mes tempes. Le médecin m'expliqua qu'il ne fallait pas m'en faire, que c'était de ma faute et qu'il fallait l'admettre, que la douleur passerait avec le temps. Je voulais rester seul et je prévins mes parents que je rentrerais en bus.

Alors que je m'installais sur la banquette du fond, j'imaginai voir Émilie tout autour de moi. Les passagers, tous sans exception, ne cessaient de me répéter :
« Pourquoi as-tu fais ça ? ».

Le voyage me semblait interminable. Une fois arrivé chez moi, je courus et montai directement dans ma chambre où je m'enfermai mais Émilie était toujours à mes trousses, se plaçant à chaque coin de la chambre sombre. Je m'y enfermai des jours et des nuits, ne sortant plus, mangeant de moins en moins, je refusais de voir ma mère, seul mon père pouvait m'apporter ma revue préférée, que je déchirais.

Je voulais écouter Émilie, ne plus lire sa lettre, mais l'écouter. Je lui demandai de s'asseoir à mes côtés et elle finit par s'installer sur le lit, Émilie tendrement me souffla à l'oreille :
« Au début tout va bien, puis un jour, la joie, le bonheur la gaieté laissent place à des insultes. Ça ne paraît pas méchant, vous ne pensez pas utile d'en parler à un adulte, ce ne sont que des mots. Puis petit à petit la violence, la souffrance vous fait tomber dans le désespoir. Chaque soir, vous pleurez et vous avez des idées noires car vous vous dites qu'il est trop tard pour en parler, que personne ne voudra vous croire. »

Pendant des jours, ma porte était restée close, mais un matin, les voisins avaient eu la surprise de découvrir les fenêtres ouvertes et de me voir en train d'arracher la tapisserie de ma

chambre que je ne supportais plus. Mon père entra inquiet trouva sur le lit une feuille noircie, raturée, pleine de notes et de coups de crayons, il déchiffra ce que j'avais écrit :

« Chers camarades, finissons-en avec le harcèlement, finissons-en avec les bourreaux ! Ensemble, arrêtons le massacre ! Pourquoi certaines personnes mériteraient-elles de moins bien vivre que d'autres ? De quel droit peut-on faire souffrir des personnes ? On ne peut briser des sommeils, humilier des personnes, détruire des vies à jamais. Pourquoi attendre des actes irréversibles pour prendre conscience de la gravité des faits ? Les harcelés sont maltraités et agressés régulièrement, les harcelés se sentent isolés des autres, les harcelés se sentent faibles et veulent en finir avec leurs souffrances. Mais n'est-ce pas pour eux un espoir vain ? Et le harceleur ? Ce monstre au regard enfantin, bourreau et victime de lui-même ! Et vous témoins de ces actes ? Ne fermez pas les yeux, vous devez regarder cette violence en face ! La culpabilité n'est-elle pas la punition pour chacun d'entre nous, victime, bourreau, témoin. Trop d'enfants se font harceler. Parce qu'ils sont seuls ! Qu'est-ce qui peut conduire à un tel acharnement ? La jalousie ? La lâcheté ? Que l'on l'ignore, que l'on ne fasse rien, on est coupable face au harcèlement. Nous devons accepter les différences pour éviter les souffrances et construire la tolérance ».

J'étais sorti de la maison avant que mon père y soit entré. J'étais presque arrivé au collège pour retrouver mes amis quand en sortant du bus, j'entendis la voix de mon père, il m'appelait, je regardai furtivement autour de moi car j'avais peur de me faire ridiculiser par mes amis, mais ils n'étaient pas là.

« Guigui !! Viens là, fiston ! me faisant signe de monter dans la voiture.

– Papa ! S'il te plaît ! » Rougissant, je montai dans la voiture.

Le chemin du retour se fit dans le calme. Il me questionna juste sur mes intentions, je lui répondis que je désirais monter un projet, une sorte de reportage sur le harcèlement. Une fois arrivé devant la porte du garage, il me dit : « Monte dans ta chambre ; il faut qu'on parle. »

Je m'allongeai sur le lit. Je n'eus pas à attendre longtemps. Mon père m'apporta de quoi boire tout en m'expliquant ravi et passionné qu'il pouvait m'aider :

« Dis-moi le matériel dont tu as besoin, me suggéra-t-il.

– Tu ferais ça pour moi ? lui dis-je l'air dubitatif.

– Oui mon fils, tout ce que tu veux, mais parle-moi un peu plus de ton projet. »

Je restai sans voix, il ne m'avait jamais porté toute cette attention. Il insista et déclara :

« Je t'aime Guigui, je ferai tout pour toi.

– J'ai besoin de matériel pour faire un court métrage que je passerai dans le hall du collège et si tu es d'accord sur « YouTube », osai-je marmonner.

– Tout seul ? s'inquiéta-t-il.

– Non avec mes amis, lui rétorquai-je.

– Ah, tes amis ! Parlons-en de tes amis ! désapprouva-t-il.

– Papa s'il te plait, ils sont comme moi, Tu peux nous donner une chance ? insistai-je.

– Oui. Appelle-les », affirma-t-il.

Il m'a suffi de quelques minutes avec mon téléphone pour les joindre et faire en sorte qu'ils soient à la maison une demi-heure plus tard. En arrivant Etienne et Stéphane me serrèrent dans les bras et me dirent : « Nous sommes tous avec toi. »

La discussion était vive, nous avons tous des idées, plus ou moins réalisables. Etienne voulait lancer un sondage sur le harcèlement sur Twitter ; Stéphane, quant à lui, voulait lancer une enquête de terrain. Je pensais, quant à moi, que ce que

nous avons vécu était suffisant, Il fallait le dire, le crier même et surtout le dénoncer. Nous devons faire le tri dans toutes ces idées, décider ce qui serait à la fois le plus facile à réaliser et le plus convaincant pour les élèves.

Nous ne disions plus rien quand Etienne s'exclama :

« Si nous filmions une scène, toi tu filmes et moi je joue avec Guillaume.

– On la jouera dans la cour, renchérit Stéphane.

– Non, ce n'est pas intéressant, déclarai-je

– Bien sûr que si. On sera totalement dans le thème ! répliqua Etienne.

– Mais Qu'est-ce qu'on joue ? interrogea Stéphane

– On joue une fille qui se fait harceler puis frapper ; à la fin, elle se suicide car elle en a marre.

– En une seule scène ! Tu rigoles ! » m'écriai-je.

Bon ce n'était pas gagné ! Mon père nous avait entendus et vint nous voir :

« Si je peux me permettre, Guillaume, tu as écrit un texte ; ça ressemble à un plaidoyer ou plutôt à un cri d'alarme. Pourquoi ne filmeriez-vous pas simplement ce discours ? Trouvez seulement la manière de le mettre en image.

– Oui, c'est une bonne idée ! » nous mîmes nous à crier tous ensemble. Je revivais. J'étais redevenu heureux, mais en avais-je le droit ?

Quelques semaines plus tard, la vidéo fut diffusée sur l'écran qui illumine le hall d'entrée du collège. À la fin de la diffusion, un silence pesant envahit le hall, s'en suivit un tonnerre d'applaudissements. Je vis alors, dans la foule, une jeune fille, les larmes aux yeux ; elle se mit à courir et me heurta en passant à côté de moi ; on se regarda. Elle était très jolie, elle s'excusa et me demanda si c'était bien moi sur la vidéo. Je sentais un bout de vie, je rougis, je tentai un tendre et léger sourire.

« Ton discours était très touchant, cela pourrait faire changer les choses. » me dit-t-elle rapidement.

Je lui répondis que, oui, c'était bien moi dans la vidéo ; je fus intimidé, elle disait se nommer Julie, elle ajouta qu'elle aussi avait été harcelée. Je décidai de la revoir et nous prîmes rendez-vous au parc, je lui proposai à 14 heures. Elle savait où.

Le lendemain, quand j'arrivai au parc, elle était déjà là, assise sur le banc. Elle était plus belle que la veille, après m'avoir raconté ses mésaventures. Je m'étais tu pendant qu'elle parlait ; je me sentais mal.

Quelques jours plus tard, on se retrouvait près du lac où travaillait son père ; nous avons décidé de faire du canoé. J'évoquai avec elle le projet d'une association contre le harcèlement, à mettre en place au collège grâce à l'aide de la psychologue de l'établissement. Julie approuva mon idée. Mais nous avons aussi à nous intéresser à notre vie et, pour le moment, il fallait mettre le canoé à l'eau. Je montai dedans et basculai à droite puis à gauche et le canoé se retourna. Je mis du temps avant de sortir la tête hors de l'eau et ma première image fut son visage, son expression de grande inquiétude. On se regarda un long moment avant d'éclater de rire. Nous sommes restés tout l'après-midi sur le lac. Au moment de partir, Julie reparla du projet et me demanda de la rejoindre le lendemain chez la CPE.

Ce soir, je remets la lettre d'Émilie dans son enveloppe...



7

Pris au piège

classe de 4^{ème} - collège Gaston Roupnel



En mai, fais ce qu'il te faut

rue

ECC

Pris au piège

Bonjour, je m'appelle Morgane, je vis au 109 rue Albert Michel et nous sommes le 10 mai. Je suis une fille normale avec une vie normale. Mon rêve ? Devenir enquêtrice ! Seulement, mes parents ne veulent pas. Ils disent que c'est un métier ridicule et préfèrent me voir chef d'entreprise ou des métiers dans le genre. Ce matin-là, je prenais mon petit déjeuner devant les informations. Je ne m'y intéressais pas jusqu'au moment où... « Flash spécial ! Un vol a été commis au 100 rue Albert Michel. La police est actuellement sur le lieu du crime ».

Comment ? Encore ? J'oubliais d'expliquer : il y a deux jours, déjà deux cambriolages se sont produits. Un hier et un avant-hier au 98 et au 99. Hum, c'est louche... Mais c'est l'occasion rêvée de me mettre à la pratique ! C'est décidé, je vais mener cette enquête et je me fiche pas mal de ce que mes parents diront. De toute façon, ne dit-on pas « En mai, fais ce qu'il te plait ! » ? On est en mai ! Et dans ma famille on a cette tradition, de faire ce qui nous plait !

Ce jour-là, justement, les affaires se corsent : je me suis réveillée à cause des sirènes. Je me faufile devant la fameuse maison cambriolée, quand un policier s'écrie :

« Halte-là, Mademoiselle ! Que faites-vous ? »

Les policiers ne me laissent pas passer.

« Euh... Je....Je voulais... »

- Ah, les gamins, m'interrompt le policier, file de là ! Ce n'est pas un spectacle pour les jeunes filles ! »

À mon avis, le 100... Mince ! Si le voleur fait maison par maison, aujourd'hui, c'est le 101 qui devrait être cambriolé ! Heureusement que mes amis et moi rêvons d'être enquêteurs.

Le lendemain, je prends mon petit déjeuner comme tous les matins devant les infos. Je cours au collège et j'en parle à mes deux meilleurs amis, Julia et Alexandre. Je leur ai demandé s'ils avaient vu les informations :

« Eh ! Alexandre ! Julia ! Vous avez entendu aux informations ce qui s'est passé au 100 rue Albert Michel ?

- Non ! De quoi tu parles, Morgane ?

- Il y a eu un vol ! Et d'ailleurs, voulez-vous enquêter avec moi ? »

Julia et Alexandre, bouche bée, ne répondent plus. En rentrant chez moi, je confie mes pensées à mon lapin : « Demain, on enquête ! D'accord, Zig-Zag ? » Mon lapin ne répond pas...

Aujourd'hui, c'est samedi, je vais enfin peut-être pouvoir rentrer dans une des maisons. Je décide de commencer mon enquête. En sortant du collège, je passe devant un petit bar. Tout à coup, un gros bruit retentit : je regarde à droite, à gauche, à côté de moi...je me dis :

« Encore un cambriolage ! »

Je m'approche de la porte et entend :

« On s'attaque au 103 ?

- Mais non, idiot ! On fait dans l'ordre, le 100 a déjà été fait, donc le 101 est le prochain. »

Vite, je cours, je rentre chez moi et ferme la porte. Le lendemain, j'aimerais en parler à mes parents, mais ils ne me croiront pas. Il vaut mieux en parler seulement à mes deux copains. Cette histoire me donne la chair de poule. En fait, je décide de ne rien dire à mes parents de la découverte que je viens de faire.

Le soir de ma décision, je fais mon sac et puis c'est bon, je descends les trois étages. Par la fenêtre, je vois qu'il fait déjà nuit et que les réverbères sont éteints. L'air est humide, les feuilles trempées. Tout est sombre, je n'y vois rien du tout. Il faut dire que les arbres bougent et un vent violent me siffle dans les oreilles. Les yeux étincelants du chat des voisins troublent la nuit noire. Arrivée dehors, j'allume une petite lampe de poche les mains glacées, et je me dirige vers la résidence 101, comme a dit un des cambrioleurs. Les volets sont tous fermés et d'une couleur sombre dans la nuit sauf ceux du 101 bizarrement. Bref, après un moment, je me décide. Je sors une lampe et je m'élançe très courageuse. Et là...

Il y a un bruit de verre brisé. J'ai soudain le réflexe de me cacher derrière un buisson. Et à quelques mètres, deux formes humaines vêtues de noir passent devant moi avec un grand sac, en jetant de fréquents coups d'œil autour d'eux, comme si elles cherchaient à ne pas être repérées...

Mon enquête va pouvoir commencer.

Et soudain, à quelques mètres, deux formes humaines vêtues de noir, au visage masqué par une cagoule, passent devant moi en jetant de fréquents coups d'œil autour d'eux, comme si elles cherchaient à ne pas être repérées, à une vitesse incroyable. Je décide de les suivre et à plusieurs reprises, je manque de les perdre de vue... Elles courent, je cache la lumière de ma lampe. J'avais oublié de dire que j'avais emmené Zig-Zag... Et je commence à avoir une faim de loup.

Zig-Zag, apeuré, saute de mes bras dont il était prisonnier et fait tomber ma lampe de poche. Les deux brigands sursautent et se sauvent en courant. Je récupère mon lapin et je file me cacher.

« Non, je ne t'emmène pas, Zig-Zag, tu ne sers à rien et puis c'est trop dangereux. »

Très discrètement, je décide de les suivre, je sors de ma cachette et me faufile derrière eux. En moi-même, je me dis :

« Mais c'est de la folie, ils pourraient me tuer ! ».

Prudemment, en me dissimulant derrière les voitures stationnées, je m'approche au plus près des deux silhouettes. L'une d'elle tient une lampe à la main, et dans le halo lumineux, je remarque qu'elle a une grosse tache lie-de-vin. Comme mon prof de maths...

Les deux silhouettes prennent la direction du collège. Humm... Une fois ma course poursuite terminée, je reprends mon souffle. J'entends des voix C'est louche. Je deviens pensive. A ma grande surprise, ils m'ont repérée. Ils avancent d'une démarche souple, bien que l'un des deux soit plus gros et plus petit. L'autre un grand costaud, une vraie armoire à glace, donne l'impression d'être le chef. Le plus petit m'est familier... Mais qui cela peut-il bien être ?

J'approche ma lampe des deux individus pour les voir mieux, quand le chef tourne la tête sans ma direction. Vite ! Je me jette derrière une maigre boîte à ordures. C'est sûr, vu ma discrétion, il m'a remarquée ! Que vais-je faire ? Je suis piégée... Une grosse main me tire de mes pensées, se pose lourdement sur mon épaule. Elle resserre son étreinte, ce qui me tire un cri de douleur. Bientôt, l'énorme poigne m'arrache du sol. Pendant un bref instant Je m'éloigne de la terre ferme pour me rapprocher du ciel, puis je viens m'écraser sur le goudron. Aïe ! J'ai mal ! Des larmes jaillissent sans que je puisse les arrêter. Pourquoi tout cela ? Je me relève péniblement. Ouf ! Je n'ai rien de cassé... Juste une égratignure sur la joue. Je tourne la tête vers mes assaillants, mes yeux ruisselant de larmes.

« Que...que me voulez-vous ?

– Jacky ? dit le plus petit. »

Le chef ne répond pas, mais hoche la tête. J'ai un mauvais, un très mauvais pressentiment.

« Ok...Reprend-t-il d'une voix rauque. On l'embarque, elle et son lapin.

– Mais...On a dit que... »

L'homme ne finit pas sa phrase. Le grand lui aboie dessus, le faisant taire.

« Allez, on y va ! »

– Quoi ? réponds-je avec une brutalité fulgurante.

– Comment ça, " quoi " ? Oui, tu viens avec nous ! On se tait, jeune fille ! »

Et malheureusement, c'est comme ça qu'ils m'emmènent, tel un « sac à patates », dans une sorte de camionnette. Quant aux bandits, je ne les vois pas, mais je les entends dire :

« Chef ! On ne peut pas emmener la p'tite là-bas ! On est sensé cambrioler. On ne peut pas se mettre un vol d'enfant sur le dos !

– Je sais bien. On va la prendre et puis la laisser quelque part.

– Mais ...

– Il n'y a pas de « mais » qui tienne, » dit le chef d'un ton décidé.

Je suis donc jetée dans cette remorque. Pendant le trajet, je suis ballottée en tous sens. Où vont-ils m'emmener ? Je ne comprends plus. Je me pose toutes sortes de questions... Bientôt, le moteur s'arrête. J'entends les portières s'ouvrir, des voix qui s'élèvent, les portières qui se referment, et les pas qui se rapprochent de moi. Ils soulèvent le sac et vérifient que je suis toujours en vie. Ma tête me fait mal, je suis recroquevillée, la tête dans les genoux. Pourquoi suis-je partie à leur recherche ? Tout d'un coup, je repense à Zig-Zag, où peut-il bien être ? Quelque chose m'intrigue, il y a...

Oh ! Le museau de Zig-Zag vient d'apparaître dans le trou ! Mon lapin ! Dans un sac, juste à côté de moi ! Petit à petit, je

commence à comprendre ! Il a rongé la toile de mon sac pour pouvoir passer son museau et ronger le mien.

Intriguée par ce qui se passe dehors, je jette un coup d'œil par le trou. Qui peuvent être ces personnages ? Soudain, j'entends un « Aie ! » monstrueux. Le plus petit des deux brigands me lâche les jambes et se débat pour se débarrasser d'une bestiole blanche, Zig-Zag !

« Oh !Jacky ?

– Moueff ?

– Cette saleté d' bestiole m'a mordu et a rongé l'tissu ! »

Cette fois, j'en suis sûre ! Mon sang ne fait qu'un tour ! Je le reconnais ! C'est bien la voix du professeur de maths !

« De toute façon, dit monsieur Monfrois, mon professeur de mathématiques, le lapin, c'est meilleur dans l'assiette que dehors ! Ça me donne une idée...

– Non, Robert, on ne mangera pas de lapin !

– Mais, et avec des pruneaux et... ?

– Stop ! Quand arrêteras-tu tes âneries ? »

Alors, comme ça, mon professeur s'appelle Robert ?

Avant que j'aie le temps de dire ouf, les bandits m'ont déjà jetée au fond de leur camionnette. Il fait noir et frais là-dedans.

Quelques minutes plus tard, je retrouve mes os, mes membres et je suis réveillée avec énergie. Le camion s'arrête, les bandits viennent me chercher. Où est-ce que je suis ? D'un seul coup le petit camion s'arrête et me voilà encore malmenée, comme un sac poubelle, à travers un long couloir étroit menant à une petite pièce isolée, dans une position inconfortable et épuisante. Je ne peux plus parler mais je peux entendre :

« Je ne sais pas ce qu'on va faire de la fille... On a trouvé une gamine qui jouait au détective...

– On va avoir encore plus de monde sur le dos si on découvre qu'elle a disparu », répond l'autre.

J'ai un peu peur. Où suis-je donc arrivée ?

Il écrit quelque chose au tableau et bien sûr comme d'habitude, je n'y comprends rien ! Mais ce n'est pas de ma faute (vous auriez vu son écriture !).

« Ecoute, gamine, dis mon professeur de Maths en ricanant et en se grattant la tête, si tu arrives à faire cette division, tu pourras partir. »

Oh, non ! Je suis très mauvaise en mathématiques ! Je me retrouve devant un grand problème.

« Voilà une division très compliquée, dit Robert. Si tu y arrives, on te relâche avec ton lapin, dans le cas contraire, tu cambrioleras avec nous. Marché conclu ?

– Une division ? Vous auriez pu faire preuve d'imagination !

– Et toi, tiens-toi bien, me dit violemment le grand gugusse en manquant de me déboîter le bras, ce qui aurait été difficile pour écrire ne serait-ce qu'un chiffre... Je vais te poser une division et tu devras m'en donner le quotient exact ! »

Alors là, je n'ai plus aucun doute, c'est vraiment monsieur Monfrois, avec ses questions auxquelles personne ne comprend rien !

« Donne-moi le quotient exact de 353 divisé par 378 ! Si tu réussis, tu pourras repartir, sinon, tu devras cambrioler avec nous ! Tu as cinq minutes.

– Comment voulez-vous...

– Donc, tu ne sais pas ! C'est parfait ! dit-il victorieux avec un sourire narquois ! Tu vas pouvoir nous aider à cambrioler le 105 !

– Je n'aurais jamais dû vous écouter, éclate le petit homme. Cette même est un boulet ! Qui a eu l'idée de l'enlever ? Dans quelques heures, la police lancera des recherches et sa photo sera sur tous les écrans et sur toutes les vitrines de Dijon ! »

J'ai plein de fourmis dans les jambes. Tassée dans un coin, je veux disparaître sous la moquette mais l'heure est à l'action.

« Tu nous mets bien dans l'embarras, dit le plus grand. Nous pourrions te relâcher mais tu diras tout...

– J'ai une idée, dis-je en tremblant : je rentre chez moi avant qu'on s'aperçoive de mon absence et je vous laisse Zig-Zag en échange.

– Pas sotté la gamine ! Si tu parles, ton lapin finit à la casserole ! Pas de pitié ! Tu sais, nous, on ne veut pas te tuer, à condition que tu nous aides...

– Attention à toi ! Nous pourrions manger du lapin aux pruneaux ! »

Maintenant, je suis dans le pétrin, je suis obligée de le faire, sinon, ils mangeront Zig-Zag ! Je dois les suivre. J'ai eu si peur que je n'ose pas leur dire non !

« Bon, maintenant, direction le 105, alors, dit Jacky.

– Mais non, idiot, le 105 est infesté de caméras, tu le fais exprès ? Et le 107 est en travaux, c'est vrai, même une fourmi ne passerait pas ! dit « le mathématicien ».

– Oh ! Mince ! »

Le silence s'installe dans la pièce et les voleurs déclarent :

« Il nous reste le 109.

– D'accord, c'est parti ! Toi, gamine, tu vas cambrioler à notre place. Sinon, tu connais la suite ! »

Je les écoute attentivement, on dirait que la chance est avec moi...Ou pas du tout ! Le 108 est abandonné et les seules personnes qui y résident sont les rats et les araignées... Ce qui signifie que le 109 est la prochaine cible ! Zut ! Je suis prise de panique ! Tout à coup, je réalise que c'est chez moi ! Quelle est cette blague ? On va cambrioler ma maison ! Il faudrait que je trouve une stratégie. Dans la fourgonnette, les bandits passent un coup de fil à leur patron pour qu'il vienne. Ils m'ennuient dans leur camion.

« Le patron a dit qu'on passait au 109 : il nous rejoint là-bas. Petite, ce soir, on s'attaque au 109 rue Albert Michel. Tu

viendras avec nous et tu te dépêcheras de voler le plus de choses possible. »

Alors, comme ça, ils ont un patron ? Et il va cambrioler avec nous !

Je me retrouve devant chez moi. Nous nous cachons derrière une poubelle. Bon...On est arrivé devant ma maison ! Que vais-je faire ? Je vois un grand homme. Il nous attend.

« Alors qu'est-ce que vous fabriquez ? Ça fait dix minutes que je vous attends ! dit-il. »

Tiens, c'est bizarre, on dirait une voix que je connais.

Le plus petit me dit qu'il faut que j'aille à l'intérieur et que je vole un maximum d'objets de valeur. Ils me laissent rentrer chez moi. Je monte alors les escaliers pour rejoindre ma chambre. Je regarde aussi dans celle de mes parents et ne vois que ma mère qui dort. J'entends crier dehors :

« Tu te dépêches, là ! aboie l'acolyte de mon professeur.»

Alors, je prends tous les objets de valeur et les cache, repartant avec de faux bijoux que j'avais fabriqués pour la fête des mères ! Je descends et découvre les malfrats dans la salle de séjour. Ils me préviennent que si je ne leur donne pas tout immédiatement, ils s'en prendront à ma mère !

Soudain, j'entends le son d'un gyrophare de la police.

« Police, personne ne bouge !

– Oh ! Mince ! S'exclame Jacky. Qui les a appelés ?

– C'est moi, dit alors le patron, dont je ne connais pas le nom.

Je ne suis pas celui que vous croyez ! »

Et il pousse un éclat de rire, un rire que je connais.

« Patron ! C'est vous qui les avez appelés ! »

Il sort alors son pistolet et des menottes, et ligote les voleurs. Les policiers arrivent et remercient le voleur qui les a appelés, et tous parlent comme s'ils se connaissaient ! Le traître enlève sa cagoule. C'est drôle, il me fait penser à quelqu'un ! Je le

reconnais aussitôt, c'est mon père ! Mais oui ! Mon père ! Je ne veux pas y croire.

Je le rejoins alors et lui demande ce qu'il se passe.

« Tu sais, me dit-il, je ne t'ai pas tout dit. Je suis agent des services secrets et je n'avais pas le droit de te le dire, bien sûr. Je travaille pour la DGSE. Je me suis infiltré dans le groupe car on m'avait demandé de mener l'enquête, et ton professeur de Mathématique, lui, il est...

– Espion ?

– Non, c'est un vrai bandit et il a déjà commis de gros braquages avec toute son équipe.

– Mais alors, Papa, pourquoi ne veux-tu pas que je devienne enquêtrice, répliqué-je ?

– Ce n'est pas moi, c'est ta mère ! Elle a tellement peur pour moi qu'elle l'a encore plus pour toi ! Tu comprends ?

– Oui, oui, je comprends, dis-je d'un air déçu, c'est évident. Comment as-tu fait ?

– Je me suis infiltré dans leur gang puis j'ai gagné leur confiance. Ils m'ont permis de devenir chef de l'opération. C'était la meilleure solution pour les attraper. Et voilà ! L'opération est réussie ! »

Les brigands sont arrêtés, et ma mère, mon père et moi, continuons notre petite vie tranquille, mais je garde en tête l'idée de devenir enquêtrice un jour !

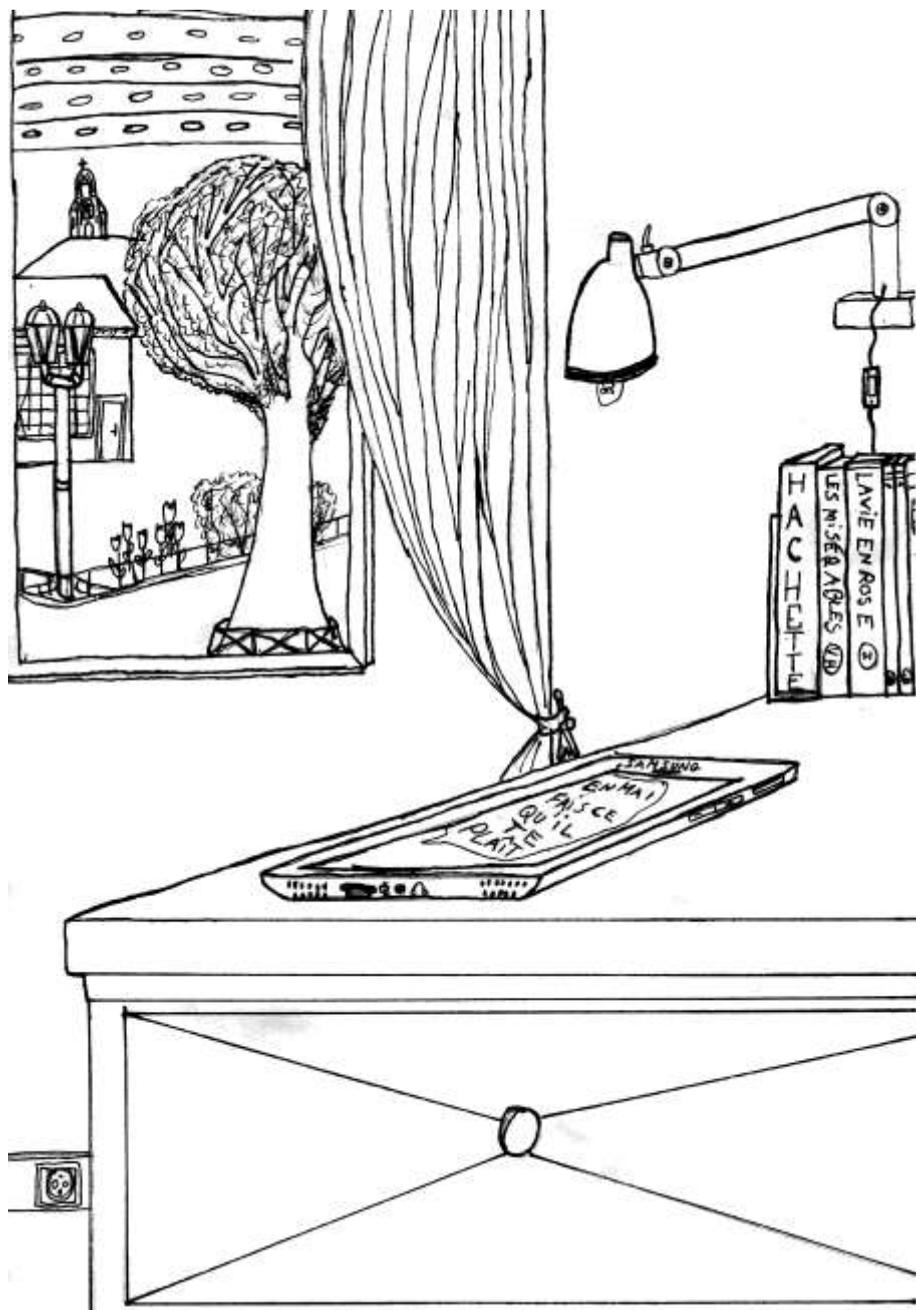
De retour au collège, nous avons un nouveau prof de maths et il est plutôt sympa. Je raconte tout à mes deux copains et ils ne m'ont pas cru au début, mais ensuite, je leur ai dit que c'était une blague, car il faut que tout cela reste bien gardé secret !



8

Le mois de Julia !

classe de 4^{ème} 2 - collège Gaston Roupnel



Le mois de Julia !

Le jour se glisse entre les persiennes. Julia ouvre doucement les yeux. Elle se sent appelée par la lumière vive de ce soleil de printemps. Mais, aussitôt, des pensées sombres l'envahissent. Le printemps ? Elle se souvient qu'il était beau avant. Des images lui reviennent...Le jardin fleuri de son enfance, les longues parties de jeux avec ses amis, dans la fraîcheur du soir, son vélo bleu qu'elle aimait comme un frère...Que tout cela est loin maintenant ! Et pourtant, le soleil, lui, brille tout aussi généreusement et d'autres enfants joueront dans sa lumière.

Elle referme les yeux. Elle n'a pas envie de bouger, pas envie de parler. Peut-être pas envie de vivre, finalement. Elle n'a que treize ans pourtant, et à son âge, les filles sont joyeuses. Elles rient, chantent, s'amusent. « Je voudrais tellement revenir en arrière, pense Julia ». Le sommeil l'emporte de nouveau, comme pour la libérer d'elle-même et de sa peine.

Elle sursaute. Un bruit strident vient de la réveiller : son téléphone lui annonce l'arrivée d'un message. Doucement, elle sort son bras de son lit chaud et saisit son portable posé à côté d'elle. Elle lit sans comprendre : « En mai, fais ce qu'il te plaît ! » Son corps, lourd et tout endolori, s'abandonnerait bien encore au sommeil mais sa pensée est plus forte : Julia relit ce message qui lui vient d'un émetteur inconnu. La brume de son dernier rêve se dissipe lentement : « Mais oui, c'est vrai, pense-t-elle avec amertume : nous sommes le premier mai ! C'est pour cela que le soleil brille si fort ce matin. Alors, c'est

sans doute le message d'un magasin de vêtements qui m'a gardée dans son fichier de clientes. » Le chagrin la saisit de nouveau, comme le sommeil tout à l'heure. Elle voudrait que sa mère entre maintenant dans sa chambre. Elle s'abandonnerait dans ses bras, en silence.

La porte s'ouvre : c'est son père qui vient à elle ce matin. Sa voix se veut joyeuse : « Ma Julia, lance-t-il avec entrain, il fait beau ce matin ! Je vais t'emmener te promener ! Mais avant, tu vas prendre un bon petit déjeuner ! Je ne travaille pas aujourd'hui alors je suis allé te chercher des croissants ! »

Non, elle n'a pas faim. Pas faim du tout. Et elle fait mine de vouloir encore dormir.
« Tu es gentil, papa, mais je suis fatiguée. Laisse-moi encore me reposer. »

Son père n'insiste pas. Il comprend. Il sait. Il reviendra plus tard. « Julia aura besoin de temps pour accepter ce qui s'est passé, ce qu'elle est aujourd'hui. » avait annoncé le médecin au lendemain de l'accident.

La jeune fille pleure en silence. Elle voudrait se lever, librement, comme une fille de treize ans, s'habiller légèrement puisque l'on est en mai et que le soleil et que...

De nouveau retentit la sonnerie de sa messagerie. Julia, les yeux tout embués de larmes, sourit :
« Tu ne sonnes jamais et aujourd'hui, tu m'annonces deux messages en dix minutes ? » murmure-t-elle en direction de son portable. Elle lit, étonnée : « Julia, il est temps que tu réagisses ! Nous sommes en mai ! Fais ce qu'il te plaît ! »

Le temps s'arrête tout à coup. Des questions se bousculent dans son esprit troublé. Elle ne reçoit jamais d'autres messages que ceux de ses parents, de ses grands-parents,

d'Émilie, sa meilleure amie. Son numéro de téléphone, elle a demandé à ce qu'il soit changé après... Elle a fui les élèves de sa classe qui, pourtant, auraient bien voulu l'aider et la soutenir. Elle sait qu'ils sont tous très gentils mais elle a lu, très vite, dans leur regard, un sentiment de compassion qui lui a donné envie de se taire, de se cacher, de disparaître...

« Mais alors, qui m'écrit aujourd'hui ? »

Elle lit et relit ces deux messages et, tout à coup, lui vient du fond d'elle-même, une émotion pas si éloignée que cela de la joie... C'est un mélange de curiosité et d'impatience, comme si la vie remontait doucement dans son corps, comme la sève dans le tronc d'un arbre endormi. « Je vais demander à maman de me lever, maintenant. Elle ouvrira les volets...J'y verrai peut-être plus clair. Mais je ne lui dirai rien. Et puis, je rêve sûrement. Pourquoi m'écrirait-on ? »

Son portable vibre sous sa main. Julia le saisit et découvre un nouveau message : « Aujourd'hui, ton amie Émilie ne va pas à l'école. Demande-lui de t'emmener au parc de la ReynerieTu trouveras, sur le banc à côté de la fontaine, un premier indice... »

« Un indice ? Me voilà au cœur d'une énigme. » pense Julia en souriant. Il ne va pourtant pas être facile de convaincre ses parents de la laisser sortir seule avec Émilie. Ils apprécient pourtant cette jeune fille sérieuse au regard doux qui vient régulièrement voir leur enfant. Mais les deux amies ne peuvent se rencontrer ailleurs que dans cette grande maison, devenue, pour Julia, aussi sombre qu'une prison. Ils vivent dans la peur depuis ce jour atroce où tout a basculé. Ils se relaient auprès de leur fille sans relâche, veillent sur elle comme si la vie risquait de la leur voler, comme si tout était menace et danger. Alors la laisser partir seule avec une amie ! Ils ne le voudront certainement pas. Pourtant, c'est bien ce qui manque à Julia : la liberté de ses mouvements, elle l'a perdue,

oui, mais ce qui lui pèse plus que tout, c'est celle d'être une adolescente, une jeune fille qui dit non à ses parents, qui pose et impose ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle décide.

La porte s'ouvre de nouveau. Cette fois-ci, c'est sa mère qui vient à elle. Elle porte un plateau, un joli plateau coloré. Une délicieuse odeur de croissant et de chocolat chaud tire Julia de ses pensées. « C'est drôle, se dit la jeune fille : je n'étais plus sensible aux odeurs. On dirait que j'ai faim. Que j'ai de nouveau faim...Comme avant. » Elle comprend que les messages de ce matin lui ont été bénéfiques. « C'est forcément quelqu'un de bon qui les envoie. Je sens de la joie en moi...Comment faire pour convaincre papa et maman de me laisser aller jusqu'au parc avec Émilie ? »

Sa mère l'aide à se redresser. Elle l'installe confortablement, le dos calé dans ses oreillers, et pose le plateau sur une petite table qui s'ajuste sur le lit. Julia ne met pas longtemps, ce matin, pour engloutir ses croissants et avaler son bol de lait chocolaté. Elle a très envie de parler à sa mère des messages, du parc, de l'indice, mais elle sent qu'elle doit se taire pour le moment, garder pour elle ce doux secret qui lui a rendu si bon, si savoureux son premier repas du jour. « Maman se ferait du souci et j'obtiendrais le contraire de ce que je veux ! Mieux vaut que je commence par appeler Émilie ! »

Sa mère s'affaire autour d'elle : elle range les quelques objets qui accompagnent Julia dans son quotidien : son flacon d'huiles essentielles qui l'aident à trouver le sommeil, un recueil de nouvelles de Maupassant, que son père lui a offert et qu'elle lit et relit parce qu'elle aime l'histoire de la rempailleuse, même si elle est triste, sa brosse à cheveux et son miroir sur lequel elle a collé une photographie de sa chanteuse préférée pour éviter de se trouver face à son propre reflet.

Après avoir englouti son croissant et son chocolat chaud, Julia saisit son portable qui semble l'attendre sur la table de chevet. Elle est impatiente d'appeler son amie. Elle imagine ce qu'elle va lui dire. Quand elle est enfin seule, elle compose le numéro d'Émilie qu'elle connaît par cœur. Elle se rend compte que c'est la première fois depuis très longtemps qu'elle a plaisir à téléphoner : elle se sent tout à coup une adolescente presque comme les autres, une jeune fille qui appelle, simplement, sa meilleure amie, pour partager avec elle un moment de complicité. Elle se voit déjà avec Émilie, dans les allées du parc et cette idée l'emplit d'une joie intense. C'est un peu comme si elle respirait une bouffée d'air frais : elle en oublie son corps endolori et lourd qui s'affaisse contre les oreillers.

Elle est interrompue dans ses pensées par la voix endormie d'Émilie qui bougonne :

« Bonjour Julia...Tu es bien matinale ! Que se passe-t-il ?

– Bonjour Émilie ! Je te réveille sans doute et j'en suis désolée mais il faut que je te parle : j'ai reçu d'étranges messages tout à l'heure. »

La voix d'Émilie s'éclaircit. L'intonation joyeuse de son amie la tire définitivement du sommeil :

« Raconte-moi...

– Je te raconterai tout dès que nous nous serons retrouvées. Apparemment tu ne vas pas en cours aujourd'hui. Voudrais-tu m'accompagner au parc d'ici une heure ?

Émilie n'en revient pas : Julia ne lui demande jamais de sortir car elle appréhende le refus de ses parents. Et puis, il y a dans sa voix quelque chose de nouveau. C'est comme un chant d'oiseau, comme le son doux et léger d'une fontaine dans un village silencieux. Quelque chose de printanier.

« Tu en as parlé à ta mère ? Elle est d'accord ?

– Je ne lui ai encore rien dit. Et puis...tu vas m'aider à la convaincre ! »

Décidément, Émilie ne reconnaît plus la jeune fille triste et résignée qu'elle peine tellement à égayer depuis ce terrible jour... Non : Julia est redevenue Julia ce matin. Celle d'avant. Celle qui sautait dans les flaques, qui aimait le chocolat et les croissants à s'en rendre malade et qui voulait devenir chanteuse pour rendre les gens heureux. Maintenant, c'est Émilie qui est impatiente. Elle veut savoir... Comprendre...

« J'arrive, lance la jeune fille. Je me dépêche ! A tout à l'heure, Julia ! »

Une heure plus tard, au rez-de-chaussée de la maison, la sonnerie retentit. Julia s'est brossé les cheveux, elle a hydraté la peau de son visage, tout cela en se regardant dans son miroir : elle a retiré la photographie qui lui cachait son reflet, qui la protégeait d'elle-même. Elle se trouve presque jolie ce matin et tandis qu'elle se contemple, étonnée et ravie de se revoir, comme si elle retrouvait une vieille amie, une amie de toujours, longtemps absente et enfin revenue d'un voyage au bout du monde, on toque à la porte de sa chambre. Émilie entre sans attendre la réponse de Julia :

« Coucou Julia ! J'ai une bonne nouvelle pour toi : ta mère vient de m'annoncer qu'elle profite de ma présence pour aller se distraire un moment en ville. Ton père est déjà parti travailler. Nous sommes libres comme l'air !

– Un souci de moins, » s'exclame Julia .

Émilie aide son amie à se lever. Elle sort de l'armoire une jolie robe bleue que Julia n'a encore jamais portée. La jeune fille se donne beaucoup de mal pour l'enfiler rapidement. D'habitude, elle se décourage et parfois même renonce à s'habiller. Elle reste alors en pyjama toute la journée parce que son corps est trop lourd, trop douloureux.

Sa mère vient l'embrasser :

« Je pars deux ou trois heures, les filles ! Vous n'allez pas vous ennuyer ? »

Un rire complice les emporte toutes deux.

« Pars ma petite maman ! Nous avons mille choses à nous raconter avec Émilie ! » lance Julia d'une voix claire.

La porte se referme. Les voici libres de sortir à leur tour. Émilie ne résiste pas à l'envie de questionner son amie :

« Alors ! Raconte-moi, maintenant ! Quels messages as-tu donc reçus pour être si joyeuse ce matin ?

– Ah ! Tu es curieuse ! Figure-toi que je n'en sais guère plus que toi ! »

La maison de Julia est équipée d'un siège fixé le long des escaliers. Il a bien fallu faire preuve d'ingéniosité lorsqu'elle est revenue si fragile, si abîmée... C'est un siège qui monte et qui descend, un équipement généralement prévu pour les personnes âgées, pas pour une toute jeune fille... Alors Julia le déteste, ce "siège de grand-mère" qui lui rappelle que ses jambes ne la portent plus comme avant. Mais ce matin, aidée de sa gentille camarade, elle s'y installe sans y penser. Le siège descend lentement. Émilie l'attend déjà au bas des escaliers :

« Pas la peine de passer une veste ! L'air est doux ! On y va ? »

Les deux amies sortent enfin. Le vent frais et printanier de ce joli matin de mai passe dans les cheveux de Julia, les beaux arbres fleuris appellent son regard et le chant léger des oiseaux la captive. Émilie l'aide à marcher. Chaque pas est un effort, presque un défi à relever. Comment avoir encore envie de rire quand les gestes plus simples, ceux que les gens font sans y penser, requièrent tant d'énergie et de concentration. Mais ce matin, Julia met tout son cœur à tendre ses jambes en avant, tout son courage dans cette marche vers quelque chose de nouveau qui l'attend. Elle s'efforce de peser le moins possible sur le bras d'Émilie qui la soutient avec tendresse.

Un quart d'heure d'efforts et les voilà assises sur le banc, à côté de la fontaine. Julia raconte avec enthousiasme son

réveil et les messages de ce matin. Son regard se pose alors sur une enveloppe, une petite enveloppe rose à peine fermée. « C'est l'indice ! crie-t-elle en riant. Ouvrons vite ! Je suis si impatiente ! »

Émilie saisit l'enveloppe et la donne à son amie :

« C'est à toi de l'ouvrir ! »

La main tremblante d'émotion, Julia libère une petite carte rose, comme l'enveloppe.

La carte est joliment écrite à la main, à l'encre bleu marine. L'écriture lui semble vaguement familière. Mais elle se ressaisit et lit de sa voix toute douce :

« Merveilleux ! Tu es venue jusque-là ! Va, à présent, jusqu'à la " boîte à rêves " ...Un autre indice t'y attend... »

" La boîte à rêves "...Cette expression fait bondir les deux jeunes filles. C'est celle qu'elles utilisent pour désigner cette sorte de boîte que la mairie a installée à l'entrée du parc, dans laquelle chacun peut venir chercher ou déposer un livre à découvrir ou à partager. Julia et Émilie venaient régulièrement, avant, pour laisser ou emprunter des ouvrages, avec madame Pirotte, la vieille voisine des parents de Julia. C'est elle qui leur a fait découvrir cette merveilleuse boîte.... Et parce que la lecture est pour les deux jeunes filles un voyage au pays du rêve, elles ont rapidement pris l'habitude d'appeler cette boîte " la boîte à rêves ".

« Allons-y sans tarder ! » s'exclame Julia.

Émilie soutient son amie qui marche aussi vite qu'elle le peut. Les deux jeunes filles sont aussi impatientes l'une que l'autre.

« J'espère que ce n'est pas une mauvaise blague », lance soudain Julia que le doute envahit brutalement.

Émilie n'imagine pas un instant que quelqu'un pourrait jouer un vilain tour à son amie. Qui oserait se moquer de Julia ?

« Non, Julia, ne doute pas, n'aie pas de craintes. D'ailleurs, on va vite savoir maintenant ! »

Elles arrivent enfin devant la boîte à livres. Une seconde enveloppe rose, semblable à la celle trouvée sur le banc quelques minutes plus tôt, les attend... Julia regarde Émilie. Ses yeux brillent.

« Je te laisse l'ouvrir et nous la lire », propose-t-elle d'une voix joyeuse.

Émilie ouvre l'enveloppe. Elle en sort une jolie carte verte et lit :

« Le doyen du parc se tient prêt à t'offrir un très beau cadeau... »

Julia ne comprend pas le sens de cet indice :

« Qui est le doyen du parc ? Qui nous attend ? »

Les deux amies se lancent alors dans une véritable enquête. Elles interrogent les passants, les jardiniers et c'est l'un d'eux qui les éclaire :

« Je pense pouvoir vous aider, lance-t-il en riant. Le doyen du parc est un arbre... Je peux même vous dire que c'est un chêne ! Suivez cette allée sur votre droite et vous le découvrirez... Il est majestueux ! On ne voit que lui ! »

L'impatience des deux jeunes filles est à son comble. Julia oublie son corps pourtant si douloureux habituellement. La joie l'habite complètement, une joie qui la rend légère, une joie d'enfant heureuse et ignorante des chagrins de la vie. Elle rit, ses yeux brillent : devant elles se dresse le beau chêne qui les attend, le doyen du parc.

« Nous y voilà ! » s'exclame-t-elle.

Elles s'arrêtent, toutes deux un peu essouffées. Le parc leur semble tout à coup empli de murmures, comme si l'arbre leur parlait.

« N'as-tu pas l'impression, Émilie, que nous sommes entrées dans un autre monde ? Peut-être avons-nous franchi une

frontière entre celui qui était le nôtre jusque-là et ce nouvel univers ?

– Approchons-nous, suggère Émilie. Je me demande d'où viennent tous ces murmures. »

Les deux amies se rapprochent de l'arbre. Elles s'arrêtent à quelques centimètres de son tronc dont la circonférence les sidère. L'envie de faire le tour du vieux chêne saisit Julia. Et là, tout à coup, elle comprend le sens du dernier indice : dissimulés derrière l'arbre, ses parents, tous les élèves de sa classe, et madame Pirotte les attendent.

« Coucou ! » s'exclament-ils tous en chœur.

Julia a le souffle coupé. Elle sent monter en elle une émotion qui la submerge. Elle rit et pleure tout à la fois. Elle voudrait parler, leur demander ce qu'ils font là mais sa voix reste prisonnière de sa gorge qui se serre. Sa mère vient à elle :

« Julia, ma chérie, ma grande fille... Nous avons si peur pour toi... Tu es devenue tout à coup si fragile, si vulnérable... Nous voulions, ton père et moi, te protéger de tout. Nous pensions bien faire et nous ne nous rendions pas compte que tu souffrais... Madame Pirotte nous a aidés à te comprendre... »

La mère de Julia n'arrive plus à parler. Sa fille, qui a lâché la main de son amie, s'approche d'elle et se laisse emporter dans les bras maternels qui l'enveloppent avec amour. Son père s'avance à son tour et explique :

« La jeune sœur de madame Pirotte a vécu la même expérience que toi... Victime d'un terrible accident, elle a perdu l'usage de ses jambes. Ses parents ont voulu bien faire eux aussi... »

Madame Pirotte sourit. Elle continue :

« Tes parents sont merveilleux, Julia. Ils t'aiment profondément et veulent que tu sois heureuse. Alors je leur ai expliqué qu'il fallait que tu puisses goûter de nouveau aux

joies de ton âge ! Il est essentiel que tu retournes à l'école, que tu retrouves tes camarades, que tu sois libre de te promener, que tu profites de la vie. De TA vie !

Les camarades de Julia viennent entourer la jeune fille, toujours blottie dans les bras de sa mère. Un grand garçon, Louis, lance d'une voix forte et douce à la fois :

« Tous les jours, Julia, l'un de nous viendra te chercher pour t'accompagner à l'école ! Et tu nous accompagneras de nouveau au cinéma, en promenade, dans tous nos moments de bonheur ! Émilie, tu ne nous en veux pas de ne rien t'avoir dit ? Nous avons pensé que ce serait plus facile pour toi.

– Non ! lance Émilie, ravie. Vous avez bien fait. Je suis tellement heureuse pour Julia ! »

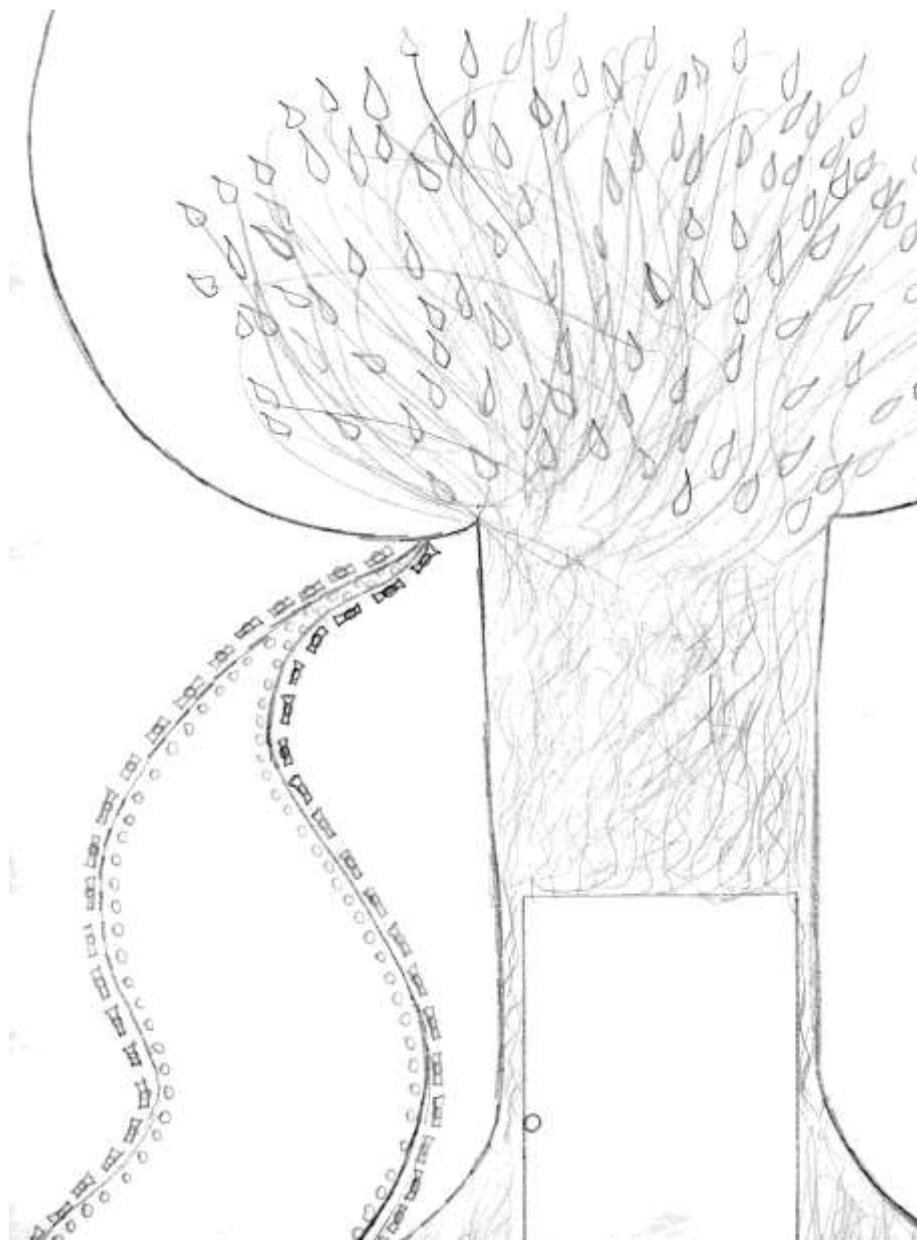
Julia est trop émue pour parler mais son regard exprime l'intensité de sa joie. Maintenant, c'est sûr, ce n'est pas qu'en mai qu'elle fera ce qui lui plaît !



9

Luna et l'arbre magique

classe de 6^{ème} 4 – collège Roland Dorgelès



Luna et l'arbre magique

Il était une fois une petite fille qui se prénomait Luna. Elle avait onze ans, elle en aurait très bientôt douze.

Luna aimait beaucoup son papy, elle était gentille avec lui même si parfois elle faisait des bêtises. Elle avait des cheveux très longs, blonds, des yeux bleus avec des lunettes. Elle était plutôt petite de taille. Elle était gourmande car elle adorait les bonbons. Elle était aussi très rêveuse, elle appréciait beaucoup la lecture. Luna avait un peu changé de caractère depuis la disparition de ses parents. Elle était plus renfermée sur elle-même... Elle avait un peu oublié sa devise qui était : « En mai, fais ce qu'il te plaît ! »

Luna vivait en effet chez son grand-père depuis la disparition de ses parents adorés. Ceux-ci n'étaient effectivement jamais revenus d'un voyage qu'ils avaient pourtant longuement préparé. Au début, Luna était heureuse de rester plus longtemps chez son papy ; mais lorsque celui-ci avait été obligé de lui annoncer la triste vérité : on ne savait pas où étaient ses parents ni quand ils rentreraient, alors son enthousiasme s'était dégradé.

Quand son papy le lui avait annoncé, Luna était devenue pâle et elle avait même fait un malaise. À son réveil, elle avait cru à un cauchemar. Son grand-père lui avait répondu que non. Luna s'était réfugiée dans sa chambre, en se disant qu'elle ne les reverrait jamais. Elle avait fondu en larmes. Un peu plus tard dans la journée, son grand père était allé lui acheter un

petit chien. Luna en fut heureuse et elle décida de l'appeler Tilou. Elle jouait tout le temps avec lui, même si elle pensait constamment à ses parents.

Luna adorait son grand père malgré son côté grognon. Pour son âge, Victor était encore musclé. Il portait des lunettes sans lesquelles il verrait flou. Pour un vieux monsieur de soixante-trois ans, il était considérablement grand. Il avait déjà quelques mèches blanches, il portait une barbe, il avait de petits yeux bleu-gris. Son visage était légèrement ridé. Un jour, il s'était bagarré et son nez en était resté légèrement tordu. Il était très intelligent et réfléchissait toujours avant d'agir. Victor adorait Luna, il voulait la protéger. Il savait qu'elle était encore sous le choc de la disparition de ses parents. Il aimait la chasse, mais depuis que Luna était arrivée, il n'avait pas eu le temps de s'y consacrer.

Un matin, Luna se leva tranquillement, prit sa douche, s'habilla et partit prendre son petit-déjeuner habituel : bol de céréales et jus d'orange. Puis elle alla se brosser les dents et demanda à son grand-père l'autorisation de partir dans la forêt. Son papy répondit :

« Oui ma puce tu peux y aller, mais ne rentre pas trop tard ! »
Luna mit ses chaussures et sortit avec Tilou.

Ils se baladaient non loin de chez eux. Une fois arrivés à la petite mare où Luna avait pour habitude de nourrir les canards, elle vit avec surprise, au loin, une forme blanche. Elle s'en approcha par curiosité et elle découvrit que s'était en réalité un parchemin. Elle le déroula et découvrit le dessin d'une porte tracée sur un arbre étrange. Elle décida de le garder et le mit dans sa poche. Tilou aboya et la conduisit devant un chemin composé de différents bonbons. Elle se questionna, mais elle n'eut pas le temps d'y réfléchir d'avantage car Tilou s'engageait déjà dessus.

Elle s'élança à sa poursuite et s'aperçut que les sucreries disparaissaient au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient. Luna voulut rentrer à la maison mais elle se rendit compte qu'ils s'étaient perdus. Elle était triste, désespérée, elle avait peur de ne jamais revoir son papy. Avec l'aide de son fidèle ami, elle partit à la recherche d'un abri pour la nuit. Effrayés par tout ce qui les entourait, ils s'endormirent malgré tout, frigorifiés, au pied d'un sapin.

À son réveil, Luna, courageuse, marcha un peu jusqu'à voir un grand arbre. Elle reconnut sa forme si particulière : c'était celui qu'elle avait vu sur le parchemin ! Elle se demanda ce qu'il fallait faire et décida de dessiner une porte sur le tronc, grâce à un morceau de craie trouvé dans le fourre-tout de ses poches.

Après avoir dessiné la porte sur le tronc, Luna vit qu'elle s'ouvrit. Curieuse mais aussi apeurée, elle entra. Elle vit un grand couloir éclairé, qu'elle eut à peine le temps d'observer, car Tilou s'engageait déjà vers le bout du tunnel. Au loin, elle aperçut trois portes et entra dans la première.

Pendant ce temps-là, Victor était tranquillement installé dans son fauteuil. Il regarda subitement l'horloge, et s'aperçut qu'il était déjà tard, et que Luna n'était toujours pas rentrée. Il prit quelques affaires, et décida d'aller la chercher. Elle ne devait pas être loin, mais peut-être s'était-elle égarée, ou blessée. Finalement très inquiet, il partit à la recherche de sa petite-fille. Il la chercha partout dans la forêt, mais la nuit tombait. À la fois épuisé et effrayé pour Luna, il finit par s'endormir contre un arbre.

Quand il se réveilla, il vit un grand chemin avec des bonbons, et comprit que c'était une forêt magique. Il s'imagina encore plus de problèmes pour sa petite-fille... Il suivit le chemin de bonbons comme l'avait fait Luna auparavant, et en ramassa à

chaque pas. Il gardait confiance, mais craignait de ne jamais la revoir. Il marcha encore et encore, et découvrit finalement un grand arbre avec une porte, qu'il poussa.

Dès qu'il fut rentré dans cet arbre, sa tête commença à tourner, et il s'évanouit. Quand il se réveilla, il avait mentalement retrouvé ses dix ans ! De joie, il commença à sauter partout comme un petit garçon immature. Ce fut sa première réaction. Très vite, il se demanda quand même où il était, et ce qu'il faisait là. Il mit quelques temps à se souvenir qu'il devait absolument retrouver Luna. Il décida de poursuivre ses recherches, mais avant il eut envie de goûter les bonbons qu'il avait dans les poches. Puis, comme Luna précédemment, Victor s'avança plus profondément. En marchant, les effets de ses dix ans se dissipèrent.

Le grand-père était très content de retrouver son âge. Au loin, il vit sa petite-fille adorée et Tilou. Ils se tenaient devant 3 portes. Il avança à leur rencontre et Luna lui sauta dans les bras. Elle lui raconta tout et ensemble ils réfléchirent à la porte qu'ils pourraient bien ouvrir... Quel dilemme ! Ils se décidèrent pour la première.

Tous trois entrèrent dans une pièce entièrement blanche. Une créature, qui se disait Gardienne de L'Arbre, semblait les attendre. Victor prit Luna par la main et lui fit signe de reculer. Luna, très surprise et apeurée, caressa Tilou pour se rassurer. Puis, cet être si particulier prit la parole: « Pour chacune de ces trois portes arrivera une épreuve. Pour la première vous devrez trouver une émeraude. Pour la seconde vous devrez récupérer un diamant. Enfin, il vous faudra prendre un livre qui vous attribuera un pouvoir. Si vous accomplissez ces trois épreuves avec succès, vous pourrez retrouver vos parents. »

À peine Luna eut-elle entendu ces paroles qu'elle fonça sur la première porte afin de voir ce qu'elle cachait. Ensuite, tous

trois sortirent de l'arbre magique. Ils n'étaient cependant plus dans la forêt vers la maison, ils se situaient face à une caverne!

Luna et Victor s'approchèrent de cette grotte, au fond de laquelle on voyait briller la fameuse émeraude. Luna eut tout de suite un mauvais pressentiment, car cette épreuve lui paraissait trop simple. Mais la grotte était lugubre, sombre, et en sale état. Ils rentrèrent dans la grotte, et à peine avaient-ils fait un pas que tout se mit à trembler. Luna, terrifiée, avait eu raison : son pressentiment se révéla exact ! Un dragon sortit de nulle part. Il cracha immédiatement du feu. Victor prit Luna par le bras, et ils tentèrent de courir hors de la caverne.

Soudain, devant eux, surgit un guerrier. Il portait une grande cape rouge, une très grande épée, il avait une grande armure avec genouillères et grandes épaulettes. Qui était-il ? Ami ou ennemi ? Immédiatement, il se mit à combattre la bête. Mais le dragon ripostait avec des coups de pattes si forts que le guerrier fut rapidement projeté au sol. Finalement, il se redressa sur ses pieds et finit par trancher la tête du monstre.

À la fin du combat, le guerrier leur annonça qu'ils n'avaient plus besoin de lui et qu'il devait partir. Il dit à Luna : « Si tu es en danger, pense à moi et je viendrai t'aider ». Il disparut aussi rapidement qu'il était apparu. Après son départ, Luna se rendit compte que Tilou s'était volatilisé, mais aussi que son grand-père ne parlait plus beaucoup, car il avait eu très peur pour elle. Tous deux cherchèrent le chien dans toute la grotte, mais sans succès. Au loin, ils virent de la lumière et, intrigués, s'en approchèrent. Ils se dirigèrent droit sur l'émeraude et s'en emparèrent. À ce moment-là, un grand coup de vent les bouscula et ils tombèrent, projetés contre le sol...

À leur réveil, Luna et Victor se découvrirent en plein milieu de l'océan, sur un radeau. Il y avait un peu de nourriture pour se

rassasier, et de l'eau pour s'hydrater. Mais Luna avait le mal de mer, et elle vomit. Des vagues les amenèrent à la dérive, et ils avaient du mal à naviguer. Soudain, la cloche d'un galion pirate retentit. Au loin, ils le virent arriver, et malgré leurs craintes, ils crièrent : « Au secours, au secours ! ». Le capitaine ordonna de les remonter à bord. Il se présenta : il s'appelait John.

Curieusement, son équipage et lui paraissaient ravis de les accueillir. En échange, ils durent nettoyer le pont du bateau, mais quand la nuit tomba, le capitaine leur prêta sa chambre. Là, Luna vit un coffre caché, qu'elle ouvrit. Un diamant brillait, et elle voulut le prendre, mais il était accroché à un mécanisme qui alerta John immédiatement. De rage, il l'enferma dans un cachot avec Victor. Une fois qu'elle eut repris ses esprits, Luna pensa très fort au chevalier, qu'elle fut heureuse de voir apparaître rapidement.

Après lui avoir expliqué leur problème, le chevalier les sortit de là en écartant les barreaux à mains nues. Il lui fallait maintenant aider Luna à récupérer le diamant dans le coffre. C'est là que John apparut, et avec ses moussaillons, ils commencèrent à combattre. Sans crainte et sans pitié, en grand guerrier qu'il était, le chevalier réussit à les tuer. Après la bataille, tous trois se rendirent dans la chambre du capitaine et s'emparèrent du diamant.

En explorant les cales du bateau, ils eurent la surprise de retrouver Tilou. Leur joie était immense, et ils le caressèrent longuement. Mais comment était-il arrivé là ? Cela n'avait guère d'importance, ils étaient heureux d'être sains et saufs, et surtout, tous réunis. À ce moment-là, le chevalier leur dit : « Je vous aiderai à naviguer jusqu'à la terre ferme, mais une fois à bon port, je disparaîtrai car alors vous n'aurez plus besoin de moi. » Et cela se passa comme il avait dit.

Quand Luna, Victor et Tilou arrivèrent sur la terre ferme, Luna marcha sur quelque chose de dur. Tilou creusa et Victor s'aperçut que c'était une bouteille avec un mot à l'intérieur. Luna s'empressa d'ouvrir la bouteille et lut: « Marchez cinq kilomètres au Nord et vous arriverez devant une bibliothèque ».

C'est ainsi qu'ils arrivèrent tous ensemble à cette troisième et dernière épreuve, épuisés par leur périple. Ils craignaient une épreuve comme les deux précédentes. Cependant, en lisant l'intitulé ils furent surpris : « Pour cette épreuve, il vous faudra trouver un livre magique qui vous donnera un pouvoir. Celui-ci se cache dans une immense bibliothèque au bout d'un labyrinthe, au centre de laquelle vous trouverez une table avec cinq livres. Résolvez l'énigme et vous trouverez le bon, mais vous n'aurez qu'une chance ! ».

Confiante, et sûre d'elle, Luna s'engagea en premier, car cette épreuve lui semblait plus facile. Le labyrinthe n'en était d'ailleurs pas vraiment un, et ils arrivèrent relativement vite dans une pièce sombre. Peut-être avait-elle tort ? Tilou partit en courant dans les immenses allées.

Victor lui, était vraiment méfiant, car il craignait un piège. Ils s'approchèrent de la fameuse table aux cinq livres. Tous quasiment identiques ! Luna fut alors prise de panique, car elle avait peur de se tromper. Elle lut l'énigme à haute voix : « Grâce aux deux précédentes, un pouvoir te sera donné. À la clef, deux amours seront délivrés. » Luna pensa directement que les « deux amours » étaient ses parents, puis elle remarqua que Victor manquait à l'appel. Elle fut terrorisée, et espéra qu'il la rejoindrait vite. Elle observa chacun des livres, tous similaires, mais dont l'un lui paraissait plus familier. Il avait une couverture sombre, ornée d'un titre en lettres dorées. Elle le trouvait magnifique et mystérieux. La tranche était couverte d'un motif à damiers, décorée de deux grands

cœurs et d'un plus petit. Elle se pencha sur la table, mais à ce moment-là Tilou la bouscula et elle tomba avec le livre. Un fois le livre en mains, elle remarqua malgré la pénombre deux emplacements sur la quatrième de couverture, comme des trous, qui lui rappelaient la forme de l'émeraude et du diamant. Surprise et anxieuse, elle hésita à y insérer ses gemmes.

À cet instant, Victor réapparut. Elle lui sauta dans les bras, heureuse de le retrouver au bon moment. Elle lui expliqua le problème, mais Victor dit que c'était à elle de choisir le bon livre. Malgré la peur, elle disposa les bijoux. D'un coup, elle fut éblouie par une grande lumière qui jaillit du livre. Il s'ouvrit comme par enchantement. Luna avait réussi ! Son choix était le bon ! Maintenant, elle devait choisir un pouvoir, mais ne savait lequel prendre. Puis, cela lui sembla évident.

Ainsi, sans hésiter plus longuement, Luna choisit de retrouver ses parents, à tout prix. À sa grande surprise, les pages du livre firent apparaître une carte. Elle en fut surexcitée et enlaça Victor en se mettant à pleurer de joie. Luna saisit la carte puis l'observa ; Victor la prit ensuite puis tous sortirent de la bibliothèque. La carte indiquait qu'à la sortie, une forêt enchantée serait à traverser puis une cascade serait à franchir et qu'enfin ils arriveraient à un pont situé dans un immense canyon.

Luna, Victor et Tilou s'engagèrent à-travers une porte et sortirent, se retrouvant à l'ombre de grands arbres. Ils reconnurent la forêt indiquée par la carte. Pressée, Luna se mit à courir. Au bout de quelques heures, ils arrivèrent au bord d'une cascade. Tilou accourut pour se rafraîchir. Victor et Luna s'hydratèrent aussi, ils étaient épuisés et souhaitaient retrouver leurs proches. Encore un temps plus tard, leur chemin déboucha sur un pont. La petite fille s'approcha, prête à traverser ; mais ce qu'elle n'avait pas vu, c'était que ce

dernier était à moitié effondré. Victor la retint par la main de justesse. Soudain, elle entendit des cris...

« Papi, as-tu entendu ces bruits effrayants ?

– Oui, tout-à-fait ! » répondit le grand-père.

Intrigués et méfiants, ils s'approchèrent doucement, de plus en plus proches du vacarme. Ils sentaient qu'ils allaient toucher au but. Ils étaient obligés de tenter la traversée du pont, n'ayant aucune autre alternative comme passage dans ce canyon.

Avec la plus grande prudence et de multiples précautions, ils marchèrent délicatement. Tout à coup, Tilou se mit à aboyer pour les prévenir: d'autres fissures apparaissaient. Tilou fonça de toutes ses pattes jusqu'au bout du pont. Lui était sauvé. Luna, légère, courut comme le chien, mais Victor ne fut pas assez rapide et le pont commença à s'effondrer, faisant chuter avec lui le grand-père. Luna effrayée réussit malgré tout à penser très fort au guerrier. Celui-ci apparut et, comprenant immédiatement la situation, il fit appel à son compagnon l'aigle géant. L'animal se précipita sur le papi, l'enserra de ses serres et le déposa sur le sol, sain et sauf.

Cependant ils ne furent pas sauvés pour autant car c'est alors que surgit un monstre. C'était lui qui, précédemment, poussait des cris ! Il était moitié loup, moitié lion ; sa gueule était sanguinolente, repoussante, ses yeux étincelants, d'une flamboyante couleur bordeaux. Ses dents étaient acérées et aiguisées. Son pelage couleur feu. Il était repoussant, effrayant et fascinant à la fois. Le guerrier, avec l'aide de l'aigle, fonça, mais la bête riposta et frappa l'aigle, tandis que le guerrier planta violemment son épée dans sa gorge. Le monstre fut ainsi vaincu. Une fois de plus, le guerrier avait bien aidé Luna. Tous le remercièrent longuement.

D'autres voix interrompirent leur discussion, le guerrier en premier alla voir. Les parents de Luna étaient là, retenus prisonniers, ligotés ! Le guerrier les délivra puis il prit congé. Sa mission était achevée, il leur certifia que dorénavant tout irait bien, qu'ils n'auraient plus besoin de son aide. Les adieux ne durèrent pas car Luna se jeta dans les bras de ses parents, mille questions au bord des lèvres.

Les parents prirent la parole, une fois les premières effusions passées :

« Nous étions ligotés depuis tout ce temps contre cet arbre, à côté du pont, expliqua le papa. Nous avons très faim et très soif, car la bête ne nous nourrissait que peu dans la semaine. Nous étions désespérés de ne pas pouvoir être délivrés, nous ne savions pas combien de temps il nous restait à vivre. Nous pensions mourir sans vous revoir... La bête nous avait kidnappés ; elle exigeait un livre magique en échange de nos vies.

– Nous lui répétions sans cesse : mais nous ne savons pas de quoi vous parlez, nous avons des livres chez nous, mais aucun d'entre eux n'est magique ! renchérit la maman.

– Oui, le monstre parlait du livre incrusté de deux pierres que nous avons trouvées au fur et à mesure de nos épreuves pour vous retrouver, expliqua Luna. Ce livre donne à celui qui le possède un pouvoir !

– Eh bien, nous, nous n'en savions rien. On pensait qu'il s'était trompé de personne... Nous avons bien des choses à nous raconter. Mais avant, pouvons-nous rentrer à la maison ? »

Le trajet, à partir de ce moment-là, se déroula sans encombre. Tous, ensemble, reprirent la route jusqu'à l'arbre magique que Luna et Victor reconnurent sans peine. En passant par la porte dessinée précédemment par Luna, ils se retrouvèrent alors à nouveau dans le monde réel, beaucoup plus paisible que le monde merveilleux !

La maison leur apparut enfin, toujours la même, paraissant incroyablement calme et belle après toutes ces aventures. Leur havre de paix !

Le soir, après de multiples embrassades et câlins, tous décidèrent de préparer un pique-nique afin de célébrer leurs retrouvailles. Quel beau moment familial qu'eux tous ensemble, allongés sous les étoiles, mangeant des sandwiches, jouant à la balle avec Tilou, se racontant leurs aventures et se câlinant...

À un moment, Luna aperçut même une belle étoile filante. Elle fit alors le vœu secret que ses parents ne partent plus jamais sans elle...

À la suite de cette merveilleuse soirée, Luna, épuisée, s'écroula de fatigue dans son lit sans résister. Cette nuit fut la plus fantastique qu'elle ait connue : elle se sentait apaisée, heureuse d'avoir retrouvé ses parents. Le lendemain matin, Luna fut réveillée en douceur par sa maman.

Celle-ci lui annonça son départ pour leur voyage professionnel... Après un premier sursaut de panique, mais avec une curieuse impression de déjà vu, elle demanda à sa maman quel jour on était.

« Ne fais pas l'enfant Luna, tu sais bien que nous partons aujourd'hui ! Ton père et moi en parlons depuis longtemps ! »

Carrément prise de panique, Luna sursauta. Tout cela n'était-il donc qu'un rêve ? Ou bien s'était-elle ré-endormie et rêvait-elle maintenant ? Au bout de quelques secondes, Luna eut l'horrible impression que tout cela était réel et que si elle n'intervenait pas tout recommencerait...

Elle bondit alors hors de son lit et s'accrocha à sa mère en la suppliant de ne pas s'en aller. Surprise, sa maman lui

demanda de s'expliquer. Luna lui révéla qu'elle avait fait un mauvais rêve et qu'elle ne souhaitait pas voir ses parents partir. Bien sûr, elle ne pouvait pas dévoiler toute la vérité, car personne ne la croirait ! Sa maman la prit alors dans les bras et lui promit de ne pas partir. À ce moment-là, le papa entra dans la chambre et tous trois s'enlacèrent.

Ils comprirent que leur fille avait besoin d'eux. Ils lui promirent alors de décaler leur voyage.



10

Léandro, l'espoir au bout du pied

classe de 6^{ème} 3 - collège Marcel Aymé



Léandro, l'espoir au bout du pied

C'est le printemps, les fleurs ont poussé, les premiers bourgeons s'ouvrent. Les animaux sont sortis de leur hibernation depuis déjà deux mois. Je suis en randonnée avec ma famille dans le parc national du Gran Sasso et Monti della Laga. Parfois, en me promenant dans la montagne, il m'arrive d'apercevoir des marmottes, des bouquetins, des cerfs... et des fois d'entendre des loups hurler au loin. Quelquefois même, un renard ou un lynx aborde le village pour se nourrir. Le paysage est splendide, on a l'impression d'être dans une carte postale. En descendant les collines, la vue est superbe sur la vallée où le village surgit parmi les champs d'épeautre et de coquelicots.

Aujourd'hui c'est un jour magnifique. Nous sommes le 3 mai : c'est le jour de mon anniversaire, et comme dit le proverbe : « En mai, fais ce qu'il te plaît ! »

Ce proverbe si souvent répété par mon oncle a toujours représenté pour moi la clé du bonheur, mais me paraissait mystérieux jusqu'au jour où, il y a sept ans aujourd'hui, mon oncle m'a emmené au stade pour la première fois. Jouer au football m'a tellement plu que je lui ai demandé : « Tu crois que je pourrais entrer au club de Norcia ? » Alors il m'a répondu : « Lélo, en mai, fais ce qu'il te plaît ! » et il a réussi à convaincre mes parents.

Lélo, c'est mon diminutif. En fait je m'appelle Léandro. J'ai 13 ans, j'ai les yeux bleus, les cheveux bruns, le teint bronzé et je

mesure 1,65 mètre. Je suis très sportif et j'aime aussi dessiner. Je suis drôle, mais je sais être sérieux.

J'habite dans la province de Rieti dans le Latium, à Amatrice, un village fleuri, typiquement italien avec ses maisons en pierre collées les unes aux autres et ses routes pavées. Sur la place principale trône une grande église en pierre. Nous ne comptons que 64 habitants. C'est la campagne, et nous n'avons pas d'école sur place. Il n'existe pas d'internat en Italie, alors, afin de m'éviter de longs trajets dans la montagne, j'habite la semaine chez mon oncle, à Norcia, ville la plus proche de chez nous, à 1 heure 16 minutes, à 57 kilomètres au nord d'Amatrice, où Tonton possède une villa avec un grand jardin. Cette commune de 5000 habitants se situe dans la province de Pérouse en Ombrie, au pied des Monts Sibillins.

C'est donc à Norcia que je suis en 4^{ème} au collège Matisse. Le week-end et les vacances, je rentre chez mes parents où je retrouve ma petite soeur Luna qui a cinq ans et demi. Elle est blonde aux yeux marron et mesure 1, 17 mètre. Je l'aime beaucoup car elle me fait souvent rire avec ses petites bêtises, et j'aime bien la taquiner.

Au village, mon père possède une petite boutique d'artisan où il vend les poteries qu'il fabrique. J'aime passer du temps à le regarder travailler et à l'aider. Mon père s'appelle Adriano et il a 36 ans, les yeux marron et il est brun. Il vend ses poteries à l'atelier, sur les marchés, et même à Rome où je l'accompagne une fois par an. Ma mère s'appelle Livia, elle a 34 ans. Elle a les yeux bleus, les cheveux blonds. Elle est serveuse à l'Albergo ristorante Roma, et m'a donné le goût de cuisiner.

Dans ma famille, on profite de chaque moment de bon temps, et j'affectionne quelqu'un en particulier : c'est mon oncle Marco. Il a la peau mate, les cheveux bruns. Il a 44 ans. Il est grand, beau et musclé. Il mesure 1, 81 mètre et porte souvent

une chemise à carreaux, un pantalon uni, et des mocassins. Son caractère est sympathique, c'est un homme actif. Son métier est policier. Il vient souvent à la maison, on s'amuse beaucoup avec lui.

J'aime beaucoup mon oncle car il m'aide, me gâte, me soutient et me pousse à travailler pour mon avenir. Pour pouvoir gagner de l'argent, pour aider ma famille.

Je joue au foot depuis le jour où il m'a montré à me servir d'un ballon. J'avais six ans. Après, j'ai voulu tous les jours aller au stade avec lui pour m'entraîner.

Un jour, le 31 octobre 2009, il m'a emmené voir la Juventus de Turin contre Napoli. C'était magique. Il y avait Buffon, Khedira, Higuain... J'étais tout content de les voir, j'ai toujours rêvé de rencontrer des joueurs de foot. J'ai observé leur technique. Plus tard, j'ai essayé et j'ai marqué un but contre mon oncle. Entretemps, sur le chemin du retour, je lui ai affirmé :

« L'autre jour, tu as dit : en mai, fais ce qu'il te plait. Moi, je voudrais faire du foot.

- D'accord, tu pourrais faire du foot... Mais il faut d'abord en parler à tes parents. »

Après en avoir discuté toute la soirée à la maison, j'ai réussi avec son aide à obtenir ce que je voulais. Et c'est ainsi que je suis entré dans le club de Norcia.

Aujourd'hui, nous sommes le 3 mai 2016, et Tonton Marco est venu à Amatrice pour mon anniversaire. À son arrivée, en sortant de sa toyota il m'a embrassé et m'a dit : « Bonjour Léandro ! La dernière fois, tu as oublié ton ballon dans mon coffre, va voir. » Alors j'ai retrouvé mon ballon dans sa voiture, et il s'y trouvait un cadeau : c'était un carton recouvert de papier coloré, de la taille d'une boîte à chaussures. Était-ce des baskets à crampons ? J'avais hâte de savoir. D'abord, nous sommes allés boire l'apéritif, puis nous avons mangé des

lasagnes, et au dessert un tiramisu. J'ai soufflé mes bougies, et enfin j'ai ouvert mes cadeaux. Dans le paquet de mon oncle, j'ai découvert à ma grande surprise une enveloppe, et à l'intérieur, deux places pour aller voir le match de foot Juventus contre Napoli qui aura lieu le 31 octobre 2016 ! Je suis vraiment content. Ça fait sept ans que je n'ai pas regardé un grand match depuis les gradins !

Maintenant nous poursuivons cette belle journée par une promenade en famille dans le parc national du Gran Sasso et Monti della Laga. Et tout en marchant, comme d'habitude à cette époque je pense : « En mai, fais ce qu'il te plaît ! », comme le football, la cuisine, les randonnées en VTT...

Mais deux mois et demi plus tard, un terrible événement a tout chamboulé. Voilà ce qui s'est passé.

Nous sommes le 24 août. En fin de matinée, pendant que je suis en train de préparer des spaghettis à la bolognaise, je sens une vibration dans le sol.

« Maman, Maman, la vaisselle tremble... »

- Ce n'est rien Leandro, pas de panique, ça arrive de temps en temps dans la région.

- J'espère que ça ne va pas empirer, car avec mes amis, nous voulons faire du VTT. »

Alors ma mère m'autorise à sortir avec mes amis après manger. Je passe un bon après-midi.

En rentrant, je rejoins mon père devant la télévision. Nous sommes tranquillement installés dans le canapé pour regarder le match du F. C. Barcelone, l'une de nos équipes préférées, lorsque nous sentons un nouveau vibration. L'écran se met à s'éteindre par intermittence, l'image se brouille. Dix minutes plus tard, la terre recommence à bouger, de plus en plus fort. Les murs tremblent, des fissures apparaissent. Il faut s'abriter. Maman prend ma petite sœur par la main et nous nous

réfugions à la cave. Maman et Luna descendent les marches en premier. Soudain un pan de mur s'abat, et des pierres écrasent ma jambe droite. Mon père m'aide et réussit à me dégager. Quelques secondes plus tard le plafond s'effondre. Mon père est enseveli sous les débris. Ma petite sœur hurle de panique, Maman essaie de la rassurer de sa voix douce. Nous entendons les habitations s'écrouler dans un grondement de tonnerre. 15 minutes d'enfer. Puis tout s'arrête.

J'entends la voix de ma mère m'appeler :

« Léandro ! Léo !

- À l'aide ! À l'aide !

- Léo ! Où es-tu ?

- Ici, sous l'escalier.

- Ne bouge pas, j'arrive. »

Ma petite sœur dans les bras, ma mère sort péniblement de la cave par l'accès en partie obstrué par les gravats, et se fraie un chemin jusqu'à moi. J'essaie de me lever pour la rejoindre, mais je ne peux plus bouger ma jambe.

Nous sommes dans un nuage de poussière, nous avons du mal à respirer. Des cris se font entendre de tous côtés, et Luna appelle : « Papa, Papa ! » mais pas de réponse. Maman téléphone avec son portable, mais la ligne est surchargée.

Soudainement retentissent des sirènes comme des camions de pompier. Nous comprenons que des équipes de sauveteurs se sont formées pour dégager les victimes. Nous reprenons espoir. « Écoutez, j'entends des voix ! s'écrie Maman, on va venir nous sauver ! » Une bouffée d'air frais parvient jusqu'à nous. Une main se tend avec une bouteille d'eau. Une voix nous encourage : « Tenez bon, on arrive ! » Nous attendons avec impatience. Le temps nous paraît interminable.

Le poids qui bloquait ma jambe s'en va, je me sens soulevé. Nous sortons enfin de ce tas de poussière que nous appelions il y a seulement un quart d'heure notre maison. Nous sommes à l'air libre ! Les médecins arrivent avec un homme étendu sur un brancard. Luna crie : « Papa est là ! Papa est là ! » Je reconnais soudain mon père, et une douleur plus profonde m'envahit. Il git inanimé, grièvement blessé. Une équipe médicale l'entoure et tente de le ranimer, mais leur intervention reste sans effet. Une grande faille s'ouvre dans mon cœur, Luna est inconsolable, Maman semble au bord de l'évanouissement. Autour de nous, c'est un champ de ruines, plus rien ne tient debout sauf quelques immeubles et l'église Sainte-Augustine. La route est gondolée comme une feuille de papier froissé, les immeubles tombés comme des châteaux de carte. Une forte réplique le lendemain achèvera les dévastations et compliquera les secours.

Quelqu'un s'approche pour nous réconforter, je ressens une grande douleur dans ma jambe, puis plus rien.

Je me réveille dans un lit, je n'arrive pas à distinguer où je suis, aveuglé par une forte lumière. Quand je retrouve la vue, une silhouette blanche féminine apparaît peu à peu devant moi. Suis-je mort, suis-je au paradis ? La silhouette m'appelle, sa voix résonne dans ma tête :

« Réveille-toi, réveille-toi, Léandro, tu ne peux pas mourir maintenant ! dit-elle inquiète.

- Grand-frère ! »

Alors j'essaie de bouger la tête pour montrer que je vis.

« Mon amour ? Mon Lélo ! » Le visage rassuré de ma mère se penche au-dessus de moi en une pluie de larmes.

Le docteur est vers moi, il m'a ausculté, m'a fait passer une radiographie, il m'affirme que j'ai une fracture à la jambe. Je vais devoir porter un plâtre, et marcher avec des béquilles, puis je devrai attendre trois semaines avant de pouvoir sortir

de l'hôpital. Il m'explique aussi qu'après ma rééducation, je ne devrai pas trop courir, et reprendre progressivement le sport :
« Il faut éviter toute activité physique, désolé Léandro, tu ne pourras pas pratiquer le football pendant deux mois.
- Non, pas pendant deux mois ! »

Ma déception est grande. En novembre c'était le plus grand tournoi de ma vie, pour sélectionner l'équipe qui représenterait l'Italie pour le mondial junior qui se passera en mai 2017. Pourrai-je y prendre part ?

Mais je dois être courageux, et vite me remettre sur pieds pour aider Maman et Luna autant que je le pourrai.

Je me rétablis grâce aux visites de mon oncle Marco et de mes amis du foot : Favio, Luis, Alessandro. Ils viennent me voir à l'hôpital, me remontent le moral, mais ça ne va pas bien du tout. J'ai très mal à la jambe et je m'en veux pour la mort de mon père car il s'est sacrifié pour moi. Je n'arrive pas à m'endormir, et je revois plein d'images de mon père, ma mère, ma sœur, et je pleure quand je revois mon père essayer de me rassurer, et me porter jusqu'au moment où la poutre est tombée sur lui. Je n'arrive pas à ne pas penser que c'est de ma faute s'il est mort.

Parfois je sors dans le couloir de l'hôpital, aujourd'hui je vais voir au distributeur automatique si on peut acheter une barre chocolatée. Mais Luna va trop vite pour moi, alors je lui dis d'aller chercher Maman et d'y aller sans moi. Je m'apprête à rentrer dans ma chambre quand j'aperçois dans la chambre d'en face une jeune fille brune aux cheveux ondulés avec un plâtre au bras. Elle doit avoir le même âge que moi. Son teint bronzé met en valeur ses grands yeux bleux. Elle me regarde aussi, je lui dis bonjour et elle m'adresse un sourire radieux. Nous avons fait connaissance et nous avons parlé des heures et des heures les jours suivants. Nous sommes vite devenus

amis. Elle s'appelle Valentina, elle aime bien dessiner, cuisiner et fait de la natation synchronisée. Je la retrouve tous les jours à la rééducation. Au bout de deux semaines, j'apprends avec déception son départ de l'hôpital. Avant de partir, elle m'a donné son numéro de téléphone, moi aussi.

À ma sortie de l'hôpital, trois semaines plus tard, ma mère est là, et mon oncle nous attend avec ma petite soeur dans sa voiture. Avec mes béquilles, je m'avance vers lui, il me prend dans ses bras et me réconforte. Luna est contente de me voir sortir.

Un mois plus tard, je n'ai plus de béquilles mais je sens encore une infime douleur qui persiste.

Grâce au formidable courage et à l'entraide de tous les habitants, la vie a repris. Trois semaines après le séisme, les enfants d'Amatrice de l'âge de Luna ont effectué leur rentrée dans une école primaire neuve antisismique construite en deux semaines. Huit d'entre eux n'étaient malheureusement plus là. L'école d'Amatrice est devenue le symbole de la renaissance pour toute l'Italie. Les rues ont été déblayées, les maisons ont été consolidées. Il faudra plusieurs années pour tout reconstruire. L'hôtel a été complètement détruit. Neuf clients ont été retrouvés sous les gravats. On ne sait pas s'il sera reconstruit. Les propriétaires sont toujours en vie, mais ne se sont pas encore remis du drame. Chacun reprend peu à peu ses activités avec courage. Il reste encore beaucoup à faire. Le village a cependant retrouvé un peu de son charme et de sa vie.

Pendant tout ce temps, oncle Marco nous a hébergés et a pris soin de nous. Nous avons appris à vivre sans notre père. Nous ne pensions pas arriver à vivre sans lui, mais avec le temps, nous sommes moins tristes. Maintenant c'est moi l'homme de la famille.

Ma mère a retrouvé un emploi comme cuisinière dans un hôtel de luxe. Nous avons retrouvé un logement : un appartement situé non loin de la via de Tonton. Je le vois très souvent et nous faisons des projets ensemble. Je voudrais bien faire des petits boulots quand je peux pour aider Maman. Je rêve de remettre en marche l'atelier de mon père, mais oncle Marco veut que je termine mes études.

Un courrier du collège de Norcia nous est parvenu, qui annonçait sa réouverture pour le 26 septembre. Quand j'arrive devant l'établissement, ce n'est plus le même : il est complètement détruit. À côté, des préfabriqués font office de salles de classe. Tous mes copains discutent devant la tente de la demi-pension. J'aperçois Valentina, elle m'a vu aussi et me sourit, ça me rappelle notre première rencontre. Je me rends compte que son visage m'a manqué. La Principale adjointe arrive. Elle commence :

« Bonjour à tous, d'abord je voudrais vous témoigner ma sympathie dans cette épreuve provoquée par le séisme de fin août, en particulier pour les familles endeuillées. Puis je tiens à remercier l'association des parents qui ont pu donner de leur temps pour aider à une réouverture rapide de notre établissement. Je peux vous assurer que toute l'équipe, enseignants, vie scolaire, infirmière et psychologue scolaires sont là pour assurer à vos enfants la poursuite de leur scolarité dans les meilleures conditions. Pour l'instant les cours auront lieu dans les préfabriqués du Conseil départemental que vous voyez-là, en attendant la reconstruction du bâtiment pour le mois de mars prochain. Les jeunes, vous avez commencé à retrouver vos amis, vous allez pouvoir rejoindre vos professeurs principaux qui vont vous appeler classe par classe. Bonne rentrée à tous ! »

Cette première journée de retour au collège s'est bien passée, j'ai revu mes amis du foot et Valentina, et j'ai rencontré mes nouveaux professeurs.

Le rétablissement de ma jambe dure deux mois, et pour moi, c'est comme une décennie.

Le match de qualification pour le mondial junior a lieu mi-novembre. Ma mère n'est pas d'accord pour que je participe à l'entraînement et au match de qualification, elle préfère que je me repose. Mais à force de lui répéter comme une cassette, je réussis à la convaincre :

« Maman, Maman ! S'il te plaît, ne t'inquiète pas, ma jambe ne me fait plus mal !

- Tu es sûr ? Il faut faire attention !

- Oui, promis ! En plus, la psychologue m'a dit que c'était bien que je m'accroche à ma passion pour le football, et aussi que c'était mieux que de rester dans mon lit à repenser au tremblement de terre. »

Une semaine avant la date de mon rétablissement total, je reprends les entraînements.

Je suis chez moi en train de mettre mes chaussures à crampons :

« Ça y est, je suis prêt.

- J'arrive Léo.

- Dépêche-toi Maman, on va être en retard !

- Ça va, je suis là, monte dans la voiture. »

Arrivé près du stade, j'éprouve à la fois de la joie et de l'angoisse : que vont dire mes copains et mon entraîneur ? Est-ce que je vais réussir à jouer comme avant ? Je descends de la voiture et ma mère m'accompagne pour demander au coach de veiller à ce que je ne me refasse pas mal. Mon entraîneur m'accueille en me donnant une tape amicale dans le dos :

« Alors, Léandro, comment ça va ?

- Mieux ! », dis-je avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Mes camarades sont contents de me revoir sur le terrain. En voyant le ballon, j'ai l'impression qu'il m'appelle. Je recommence à me sentir heureux en courant après la balle et en marquant des buts.

À la maison, si le cafard revient, je m'installe aux fourneaux et prépare un bon repas qui redonne le sourire à Maman et Luna. Et aussi je téléphone à Valentina, sa voix me redonne le moral.

Le jour du match de qualification est arrivé, je ressens une immense pression. Oncle Marco est venu me soutenir avec ma mère et ma sœur. Avant que je rejoigne les vestiaires, tonton m'ébouriffe les cheveux et me dit : « Bonne chance, mon grand, tu es le meilleur ! » Quand j'entre sur le terrain, ils sont assis dans les gradins. Maman tient la caméra, Luna et tonton Marco frappent dans leurs mains en criant : « Allez Léo ! Vas-y ! » L'échauffement commence. Soudain, j'aperçois Valentina dans les gradins du haut. Il faut que mon équipe gagne. L'arbitre siffle le début du match.

Au bout d'un quart d'heure, je sens une légère douleur au niveau de ma jambe. Je n'y prête pas attention, et j'ai raison car au cours des minutes suivantes, je marque un but. Mais suite à un faux appui, mon genou me fait de plus en plus mal, comme si on me plantait un clou dedans. Je commence à boiter, je dois m'arrêter, mon oncle inquiet se lève et descend les gradins.

Le match s'interrompt, les copains m'entourent. Mon coach s'approche avec une bombe de froid et appelle les secours qui arrivent avec une civière. Dans ma tête, je revois mon but quand j'arrive face au gardien et que je tire à sa droite. Je repense à Valentina et ma famille quand ils ont crié de joie dans les gradins. Je dis à mes coéquipiers :

« Continuez le match, ne vous inquiétez pas pour moi, je vais revenir ! »

Finalement, mon équipe remporte la victoire grâce à mon but, mais je dois retourner à l'hôpital pour passer une radiographie. Cette fois-ci, Maman acceptera-t-elle que je retourne au foot avant mon rétablissement total ? Pourvu que je puisse m'entraîner quand même pour le Mondial junior !

Elle est là. Valentina, arrivée comme par miracle près de ma civière. La moitié de ma douleur s'envole et, malgré les conseils de mon entourage, j'essaie de me lever. Mais je retombe aussitôt, rudement rappelé à la réalité. Le cauchemar recommence. Retour à l'hôpital, attente dans les couloirs, radio, conciliabules...

« Rien de grave mon garçon, l'os de la jambe n'a presque pas bougé, je te conseille tout de même un petit repos supplémentaire. On va te mettre une attelle quelques jours, ça va t'aider. Pas de match pendant un mois, tout au plus quelques balades tranquilles. » Mon esprit m'embarque... Je me vois me baladant dans le parc avec Valentina, dégustant une énorme gaufre parfumée dégoulinante de chantilly. Le rêve !

Maman vient me serrer dans ses bras. Elle me demande si ça va. Oui je vais bien, mais ma jambe me fait mal. Ma soeur me fait un câlin. Tonton me demande combien de temps je vais rester à l'hôpital. Juste deux jours, mais pendant encore trois semaines interminables je ne pourrai pas m'entraîner. « Tu as frappé trop fort dans le ballon ! », me taquine oncle Marco. Je hausse les épaules.

Dès qu'ils sont partis, je saute, enfin je me traîne vers le téléphone. Justement il sonne ! Je décroche, c'est elle ! « Comment ça va ? C'est grave ? », la voix de Valentina

m'arrive, inquiète. Je lui parle de promenades, de gaufres, de chantilly ! Elle n'en croit pas ses oreilles ! Mon moral est au beau fixe ! Je vais me faire dorloter pendant ma convalescence. Et après ça, je redeviendrai le dieu du stade !

Le lendemain, un médecin vient me dire que j'ai de la visite. J'espère que mes proches m'apportent de bonnes nouvelles. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvre, mais ce n'est pas ma famille, ce sont mes copains du foot. Ils m'annoncent que nous avons perdu le match. À ce moment je suis extrêmement déçu, mais cette annonce me semble bizarre car tout le monde a le sourire aux lèvres. Puis mon meilleur ami Flavio s'exclame : « Mais non, on a réussi à leur mettre un deuxième but et tu l'as compris : on a gagné ! » Je les félicite puis on parle et ils crient : « À la finale en mai ! » Le médecin arrive, il réclame du calme, mais l'équipe lui demande si je pourrai participer au Mondial Junior, « s'il vous plaît, monsieur ! » Il dit que si ma jambe ne me fait plus mal, ça ira, mais que je ne dois pas prendre de risque d'ici-là. Ils sont inquiets. Je les rassure. Je réussis à les convaincre. Ils partent joyeux parce qu'ils savent que je suis motivé.

Mais une idée noire m'envahit soudain l'esprit : comment payer l'hôtel ? Je sais que le club finance le voyage, mais pas le reste. Ma famille n'a pas les moyens. J'en parle à mon oncle. Une idée encore pire lui vient à l'esprit : vendre la maison d'Amatrice et la poterie de mon père. Elles ont été réparées, les travaux ont été payés par l'assurance. Tonton Marco en parle à ma mère qui baisse la tête, puis soudain son visage s'éclaircit et elle s'exclame :
« Mais on n'a qu'à les louer ! »

Nous trouvons tous cette idée géniale ! Voilà l'annonce que nous confions à une agence immobilière : habitation et poterie sur 80 mètres carrés avec à l'avant la boutique et l'atelier, et à l'arrière l'appartement de 60 mètres carrés. Il possède deux

petites chambres, une cuisine, une salle de bain avec toilettes, et un coin salon de style moderne.

Aujourd'hui, ma mère retourne à Amatrice pour vérifier l'état des lieux. Je voudrais y aller avec elle mais elle hésite.

« S'il te plaît, j'aimerais vraiment t'accompagner...

- Non, ça va te rappeler trop de souvenirs, je ne pense pas que ça soit une bonne idée.

- Maman, j'ai besoin de revoir la maison et l'atelier de papa avant qu'ils soient loués.

- Bon, d'accord, on ira ensemble, en début d'après-midi, finalement par céder.

- Merci Maman. »

Nous nous préparons, montons dans la voiture, puis le paysage défile, je remarque de nouvelles constructions. Arrivés devant la boutique de papa, je ressens joie et peine. J'y ai vécu de si bons moments avec mon père... Je retiens mes larmes et je rentre. La poterie est complètement rénovée, la maison aussi, mais dans mon coeur je les vois comme avant. Maman prend nerveusement des notes dans son carnet, et quelques photographies. Nous verrouillons la porte, puis nous repartons pleins de souvenirs et d'émotion.

Trois semaines plus tard, l'atelier est loué à un couple qui adore la poterie : le logement idéal pour eux. Je suis très content car l'argent va financer le reste de mon voyage.

Je commence à faire mes valises pour la Chine. Maman, tonton Marco et Luna m'accompagneront.

« Avant de partir, dis-je à maman, je voudrais aller voir Valentina.

- Bien sûr, tu peux même y aller tout de suite, si tu veux ! » répond-elle.

Je prends le téléphone, et j'appelle.

Peu de temps plus tard, je suis dans un square avec elle. Nous passons par le vendeur de gaufres du parc. Nous avons de la chance ! Aujourd'hui, il y a encore plus de chantilly ! Nous nous asseyons sur un banc pour manger notre gaufre. Quand nous avons fini, Valentina me dit :

« Tu sais, on devrait faire des sorties comme ça plus souvent !
- C'est vrai que ça fait du bien de prendre l'air ensemble ! »

On parle des heures comme toujours.

Un oiseau passe près de notre tête en pépianant. Valentina sourit. Je lui dis qu'elle va me manquer.

« Valentina, on passe de très bons moments en tant qu'amis, dis-je en rougissant, mais moi, je ressens plus que de l'amitié, ta joie de vivre remet du bonheur dans ma vie...

- Depuis le temps que j'attends que tu me le dises ! Moi, je n'avais pas le courage de t'en parler ! »

Et elle refait un de ces sourires que j'aime tant ! Nous nous séparons en échangeant un baiser, pleins de joie.

En arrivant à la maison, je finis de préparer mes affaires.

Tôt le lendemain matin à 5 heures 30, nous nous retrouvons tous dans le bus pour aller à l'aéroport de Rome, et nous montons dans l'avion pour dix heures de vol.

Nous sommes enfin arrivés à destination de Pékin. À la sortie de l'aéroport, nous déposons nos bagages dans le coffre du bus qui va nous conduire jusqu'à l'hôtel, nous nous installons sur les sièges, puis deux minutes après le chauffeur démarre. J'observe le paysage par la fenêtre. Je suis très fatigué par ce long voyage, mes paupières se ferment lentement, puis je m'endors.

Plus tard, l'entraîneur me réveille pour me dire que nous sommes arrivés. C'est un moment inoubliable : je participe au Mondial Junior 2017 ! Je suis tellement heureux... Je repense

à ma promenade au parc avec Valentina, elle me manque déjà, j'espère la revoir d'ici peu.

Le présentateur annonce : « Les huitièmes de finale opposeront l'Allemagne à la Colombie, la Chine à l'Italie, le Brésil au Maroc, la France au Mexique... » Ensuite il y a un pot de bienvenue.

Nous sommes satisfaits du tirage et de l'accueil. Contents, nous allons nous reposer à l'hôtel. Dans la semaine, le coach nous propose une balade à pied dans les forêts avoisinantes. Quelques jours après, nous faisons un bon score qui est de 4 à 2 contre la Chine. Le présentateur raconte ce qui s'est passé et les résultats. Nous savons maintenant contre qui nous allons jouer : contre l'Argentine. Ce tirage ne nous arrange pas du tout car l'Argentine a battu le Portugal 5 à 0.

Le surlendemain, les quarts de finale ont lieu à 15 h 30. Le match est rude, mais nous gagnons 1 à 0 grâce au but de notre défenseur central. Fatigués, nous rentrons nous reposer à l'hôtel. Pour les demi-finales, nous allons jouer contre l'Allemagne qui a gagné contre la Colombie et la Serbie, 4 à 0 et 3 à 1, ça va être chaud.

Les demis arrivent et se passent plutôt pas mal. Nous gagnons 2 à 1 et je peux même marquer mon but. J'espère que nous allons gagner la finale, contre la France.

Le grand jour arrive. La demi-finale a été très compliquée face à l'Allemagne que nous avons battue grâce à l'un de mes buts à la dernière minute, suite à une passe décisive de mon camarade. Aujourd'hui nous affrontons la France, une équipe très forte qui a gagné tous ses matchs facilement. Dans le vestiaire la pression monte, le coach nous donne beaucoup de consignes par rapport au placement sur la pelouse, l'arbitre siffle, ce qui veut dire que nous devons rejoindre le terrain. Le stade est gigantesque, et le brouhaha pas possible. Puis nous chantons l'hymne national : « *Fratelli d'Italia, L'Italia s'è*

desta... Stringiamci a coorte... Siam pronti alla morte. L'Italia chiamò ! Sì ! » L'arbitre siffle le début du match, la balle est en faveur des Français, leur numéro 10 est très fort, il nous dribble tous et frappe, notre gardien stoppe le ballon, puis relance sur le défenseur qui me fait la passe, j'envoie à Flavio, l'attaquant, qui tire... malheureusement en touche. Je récupère la balle en milieu de terrain, je dribble et je tire... pile sur le goal qui l'intercepte. Juste avant la mi-temps nous prenons un but. La France mène 1 à 0.

Notre entraîneur nous recadre car nous jouons mal : « Allez les gars, réveillez-vous, là, il faut qu'on gagne ! Marquez vos joueurs et ne les lâchez plus ! » Le capitaine renchérit : « Si on continue comme ça, on va perdre, alors bougez-vous ! Pour qu'on gagne il faut mieux jouer ! Si vous êtes fatigués, on a des remplaçants ! »

Le match reprend et à la septième minute de la deuxième mi-temps, je marque grâce au centre. Un partout. Tonton se lève et crie : « Allez les gars ! »

Le match passe et on se reprend un but à la quatre-vingt-unième minute, 2-1 pour la France à la neuvième minute de la fin. Mais on ne lâche rien et deux minutes plus tard, je marque !!!! Deux à deux, il reste trois minutes et miracle !... le goal fait un long dégagement qui arrive dans le pied de notre attaquant qui tire et le BUT... Pourvu qu'on tienne encore jusqu'à la fin des vingt-cinq secondes pour gagner le tournoi... Triiiit triiiiiit triiiit... Oui ! On a gagné, 3 à 2 ! C'est extraordinaire ! Dans le vestiaire le coach s'exclame : « Excellent, les gars ; félicitations ! Allez, changez-vous ! »

Quand je rentre à nouveau sur le terrain de la finale, j'aperçois les supporters italiens qui agitent leur drapeau vert, blanc, rouge dans tous les sens. Ils crient à pleins poumons leur satisfaction. Nous montons dans les tribunes et nous

recevons, chacun à notre tour, notre médaille et une poignée de main du président de la FIFA. Nous grimpons sur une estrade qui domine tout le stade. Le président de la FIFA donne la coupe à notre capitaine qui la soulève. La base argentée du trophée supporte un cylindre doré surmonté d'un ballon avec des hexagones également dorés. Le stade nous acclame, et sous une pluie de cris joyeux, nous portons notre entraîneur sur nos épaules...

Puis pour fêter notre victoire, nous allons tous manger au restaurant.

De retour en Italie, toute l'équipe reçoit un accueil triomphal, oncle Marco est très fier, ma mère me félicite avec tendresse et Luna me couvre de bisous. Je suis content de retrouver Valentina.

Dans la semaine, je repasse au cimetière d'Amatrice et je repense au tremblement de terre, à quand nous jouions ensemble avec tonton Marco, à la finale du Mondial Junior... Papa, j'espère que là-haut, dans les étoiles, tu es fier de moi !

Plus tard, je suis revenu habiter à Amatrice avec Valentina et nos deux enfants. Je suis médecin de profession. À cause de mes fractures au genou, je n'ai pas pu faire carrière dans le foot, mais je suis devenu entraîneur pour les 12-13 ans.

Tonton Marco s'occupe souvent de mes enfants, et il leur raconte toujours le match au cours duquel j'ai remporté avec mes amis le Mondial Junior. Il leur dit : « En mai, fais ce qu'il te plaît ! »



11

La revanche du danseur

classe de 6^{ème} 1 - collège Marcel Aymé



La revanche du danseur

Nous sommes en mai. Depuis quelques mois, Francis un garçon anormalement petit, aux cheveux hirsutes et aux yeux verts se fait harceler au collège par la bande à Enzo, en raison de sa taille et de son goût pour la danse classique.

C'est un groupe de grands, ils sont en troisième, Enzo en est le chef, il fait de la boxe comme son père. C'est un grand garçon avec une mèche de cheveux rebelle et toujours très bien coiffée. Chaque jour, Francis essuie les insultes et les coups de cette troupe sans ne le dire à personne, même à son meilleur ami, Guillaume, la seule personne capable de le réconforter. À chaque coup, à chaque insulte, Francis reste muet et chantonne sa devise « En mai fais ce qu'il te plaît ! ».

Guillaume, malgré son amitié, n'ose prendre sa défense de peur des représailles. Guillaume c'est presque le frère de Francis, c'est un enfant discret, joyeux et très gentil, sa taille, sa blondeur de blé doré, ses yeux en amandes verts en font la coqueluche des filles de sa classe. Quand Francis n'est pas chez ses parents, il va chez ses grands-parents, il aime y aller, il s'y sent libre, joyeux, chez eux il ne cesse de blaguer. De ses problèmes, il n'en parle pas et ses grands-parents ne se rendent compte de rien.

Un vendredi, les grands parents de Francis téléphonent pour lui dire de venir passer le week-end avec son ami Guillaume. Ensemble ils prennent le bus. Les gens fixent Francis et murmurent à son passage. Alors pour seule réponse, il cache

sa tête dans sa capuche. Guillaume, lui, assiste à la scène, impuissant.

Après à peine trente minutes de trajet, ils sont enfin arrivés, les grands parents se tiennent debout devant l'entrée de la maison, ils sont souriants, voir excités. Francis et Guillaume n'ont pas le temps de poser leurs sacs qu'ils sont poussés dans le jardin. Une masse noire se profile au fond du jardin, il fait déjà sombre, il est 18 h 30 ; Francis distingue une forme en haut du grand chêne. C'est une cabane en bois marron clair que son grand-père a fabriqué. Elle mesure environ quatre mètres carré. On y accède grâce à une grande échelle rouge, perchée très haut, posée à gauche de l'arbre. L'intérieur semble gigantesque avec une place pour chaque chose ; à droite, se trouve un lit ; à gauche, une étagère qui expose plusieurs pots de sable ; en dessous, un placard rempli de biscuits pour le goûter. Une table git au centre. Le grand-père a même pensé aux toilettes sèches installées au pied de l'arbre.

Depuis ce vendredi de printemps, Francis passe de plus en plus de temps dans cette cabane. Ses parents, ne pouvant le garder à la sortie du collège, le laissent rejoindre la maison de ses grands-parents. Ceux-ci ne savent pas encore que leur petit fils y pleure souvent d'angoisse et de chagrin car il a peur de se faire harceler par son pire ennemi : Enzo.

Ce dernier va bientôt quitter le collège et Francis n'attend que cela, il ne supporte plus la vie qu'il lui fait subir. En effet, Enzo et sa bande de copains ennuient souvent Francis. Tous les matins, ils jettent son cartable dans la poubelle, ce dernier est trop petit et ne peut pas le récupérer, alors chaque matin, il se fait disputer par les enseignants pour ses retards en classe.

Un soir, comme c'est à leur habitude en rentrant du collège, Guillaume et Francis vont dans la cabane pour faire leurs

devoirs. Francis lui annonce qu'il va participer à une audition de danse classique ; ne le croyant pas, Guillaume rigole. Francis se vexe et cache sa tête dans la capuche ; Guillaume, gêné, comprend que ce n'est pas une blague et préfère repartir chez lui sans dire un mot.

Une fois seul, Francis sort son carnet secret et y écrit ses pensées les plus profondes « *Bonjour cher journal, j'ai peur que quelqu'un te trouve, je te parle de choses intimes, toujours avant mon cours de danse, c'est comme un rituel. Ce soir j'ai expliqué à Guillaume pourquoi je veux faire cette audition...* » Puis il range le cahier sous le lit et sort rejoindre la salle de danse.

Une fois encore, il prend le bus la tête couverte de sa capuche, Francis est mal à l'aise car les gens le regardent de travers à cause de sa taille et de sa corpulence. Voilà, l'arrêt de bus, il saute du bus, il court. La salle de danse se trouve au fond d'une petite cour, à côté se trouve le conservatoire de musique où Enzo pratique la guitare. Francis arrive près du bâtiment sombre, il entre par la porte de derrière pour ne pas qu'on le voie, mais trop tard, il entend des voix de filles qui se moquent de lui. Il monte les escaliers puis va se changer dans le vestiaire spécialement aménagé pour lui.

Une fois changé, il se dirige vers la salle de danse, Francis entend la flûte enchantée de Mozart. La musique l'emporte, il s'imagine danser sous les projecteurs mais reprend ses esprits quand sa professeure l'appelle. Francis entre dans une salle aux murs blancs, tapissés de miroirs ; accroché sur la porte, un tableau de danseuses étoiles anime ce décor étincelant ; de chaque côté d'une petite fenêtre pendent de grands rideaux bleus ; au plafond des lumières scintillent ; au sol, un parquet reflète la lumière ; une barre d'échauffement longe le mur. Il sent que dans la salle, il va faire chaud. Il entend une musique et il voit sa professeure danser. Il la

regarde longtemps. Comme à chaque fois, sa professeure lui demande de se dépêcher. Il sort vêtu de son juste-au corps bleu et de ses chaussettes jaune fluo, ce sont celles qu'il préfère, ce qui n'est pas du tout du goût de sa professeure ; elle lui sourit et lui fait signe de se mettre en place. Il ne bouge pas et lui demande si elle a mis beaucoup de temps avant de devenir une danseuse professionnelle.

« Mets la musique que tu veux, Francis, c'est juste pour l'échauffement. » lui suggère-t-elle. Il choisit le Boléro de Ravel. Pendant la séance de danse, Il fait de son mieux pour préparer l'audition, parce qu'il n'a pas eu le temps de préparer chez lui. Il commence par les assouplissements et ensuite montre la chorégraphie que sa professeure lui a demandé de travailler. Exigeante, la professeure de danse n'est pas très contente, mais elle s'aperçoit qu'il progresse vite. Tout à coup, il reconnaît une odeur, un parfum étrange et s'arrête de danser, ce garçon c'est Enzo, il traverse justement la salle.

« Ne t'interromps pas Francis ! » lui crie sa professeure. Enzo se retourne, surpris ; il se met à rire gorge déployée. Francis se raidit.

Pendant que la professeure, qui est en fait la mère d'Enzo, va chercher les autres élèves, Enzo s'approche de Francis qui pâlit à sa vue. Le garçon accélère le pas en direction du danseur, il le bouscule, se met à le frapper sans raison. Francis essaie de se débattre mais Enzo plus fort et plus rapide lui envoie un coup de poing sur le front, l'enfant tombe en arrière. Francis est allongé, inanimé, tout est calme. Enzo regarde autour de lui, il entend sa mère approcher et part se cacher. Quand la professeure de danse arrive elle voit son jeune élève étendu sur le parquet de la salle de danse, elle essaie de le réanimer sans succès, elle demande à une élève d'appeler une ambulance, puis elle appelle les grands-parents de Francis afin qu'ils se rendent à l'hôpital. La professeure

conseille aux élèves de rentrer chez eux afin qu'elle puisse accompagner le blessé.

Une fois la salle évacuée, Enzo sort de sa cachette, en traversant les vestiaires, il voit le sac d'Enzo accroché à un porte-manteau ; on l'avait oublié dans le tumulte qui avait suivi l'incident. Il le prend avec lui. Alors qu'il sort de l'immeuble, il voit l'ambulance qui s'éloigne : il prend alors conscience de la fragilité de Francis, il s'effondre : Enzo se sent coupable d'avoir frappé Francis si fort. Il a peur de l'avoir grièvement blessé. Il décide d'aller en direction de l'hôpital où Francis doit être soigné, mais en chemin, il hésite. Il préfère faire un détour par la cabane de Francis pour lui laisser un message **car** il doute de sa capacité à lui présenter ses excuses. Il sait que ce lieu est son refuge. Il passe à côté du garage en vérifiant que les grands-parents n'y sont pas, il monte par l'échelle rouge, il pousse la porte.

Il s'assied sur le lit et réfléchit, c'est bizarre, il sent quelque chose dans la couette, il regarde à l'intérieur et trouve un petit cahier, il se met à le lire :

« Cher journal : j'ai des bleus au cœur ! Je me sens triste et en colère ! Je ne sais pas comment expliquer ceci, Enzo me harcèle, je n'arrive pas à me venger. Cela dure depuis six mois, je n'en peux plus ! Je suis profondément blessé par cette période de ma vie. Ça a commencé tout doucement et puis ça s'est empiré. C'est un cauchemar, je me sens seul, désespéré, sans possibilité d'en échapper. Je ne trouve de réconfort nulle part. Je ressens beaucoup de colère ! De surcroît, je n'ai plus ni collants ni chaussons pour l'audition !

Enzo est en larmes, il ne sait plus quoi faire, il ouvre le sac à dos de Francis, y met le journal et s'enfuit avec, il saute dans le jardin, court vers la rue, il ne peut pas, il ne veut pas rentrer chez lui. Il n'a pas de nouvelles de Francis. Alors que le soir commence à venir, il décide d'aller vers la forêt, il sait qu'il y a

une sorte d'abri. Enzo part s'y réfugier, il entre avec précaution. La porte grince, le lieu est sombre, il lui faut sa lampe de poche, il l'allume et découvre un matelas déchiré, une chaise cassée, un cendrier encore rempli de ses cendres. Fatigué, il s'allonge, il tente de se calmer et de réfléchir, mais il n'y arrive pas alors il reprend le journal. Sa tête tourne, il n'arrive pas à quitter le journal de Francis, il le lit et le relit, sans même s'en rendre compte. Il en est presque obsédé. Dans son journal, Francis parle de son audition. Enzo finit par s'endormir.

Le lendemain il se réveille en sursaut, avale goulument les quelques gâteaux qui lui restent et sort en courant. Il a décidé d'acheter avec son argent de poche la tenue dont a besoin Francis pour participer à l'audition. Il espère ainsi obtenir son pardon. Il passe chez lui prendre ses économies. Il en profite pour se changer et prendre des affaires pour la soirée. Il préfère prendre un sac de couchage car la nuit précédente n'a été ni très chaude ni confortable.

Avant que sa mère le croise, il rejoint le magasin « Repetto » qu'il connaît bien pour y avoir souvent accompagné sa maman. Au coin d'une rue, il rencontre Guillaume, lui demande comment va Francis et où il se trouve car il aimerait lui présenter ses excuses. Guillaume lui répond qu'il est sorti de l'hôpital, qu'il n'a rien mais qu'il serait préférable qu'il ne s'y présente pas. Enzo têtu ne l'écoute pas et retourne à la cabane. il s'installe sur le lit, sort le cahier et le remet à sa place dans la couette puis attend Francis.

Ce dernier arrive enfin. Il cherche à s'enfuir quand il voit Enzo assis sur son lit mais l'enfant commence à parler :

« Je n'ai aucune intention de te faire du mal, plus maintenant, je voudrais tellement me faire pardonner, Francis je voudrais revenir en arrière, oublier les coups, les insultes. Francis est debout, il le regarde en face et prononce ces quelques mots :

– Parle et sache que je ne suis pas rancunier », Enzo continue alors :

– J’ai été vraiment bête, je me rends compte de ce que je t’ai fait subir, je comprendrais si tu ne me pardonnais pas, je souffre, mes remords me causent une douleur horrible ... Je voudrais tellement que tu me pardonnes de mes actes qui t’ont blessé. Ne t’inquiète pas, j’ai changé, tu m’as fait changer. Je suis vraiment désolé du fond du cœur. Je me rends compte de ce que je t’ai fait subir, j’aimerais tellement revenir en arrière, mes me causent une douleur horrible, mais je comprendrais que tu ne veuilles pas me pardonner. Maintenant, je vais te laisser réfléchir, mais réponds moi vite. En attendant, voilà la tenue pour ton audition. Je l’ai achetée chez Repetto, en bas de la rue. J’aimerais que tu me pardonnes ».

Francis encore flatté par les mots d’Enzo, ouvre le paquet et découvre une tenue magnifique qu’il n’aurait pas pu s’offrir. C’est un superbe ensemble composé d’un pantalon noir qui affine le corps et d’un tee-shirt blanc, de fins et jolis chaussons noirs parfaitement ajustés à son pied.

« C’est génial, en plus elle est parfaite pour l’audition. Au fait à ce sujet, tu peux venir me voir? »

Mais soudain, Enzo s’exclame:

« Ma mère ! Mince ! J’avais oublié !

– Quoi ? Qu’ est-ce qu’il y a ? demande Francis.

– Je t’expliquerai plus tard », lui crie Enzo alors qu’il repart chez lui.

Francis, interloqué, est surpris mais il n’y a pas de temps à perdre. Son audition est dans trois jours. Sa tenue dans les bras, il rentre chez ses grands-parents leur raconter ce qu’il s’est passé.

Au bout de ces trois jours intensifs d’entraînement acharné, Francis se sent prêt. Il a reçu un appel de sa professeure de

danse qui confirmait qu'Enzo acceptait de venir à son audition. Gonflé à bloc, il part avec ses grands-parents et Guillaume pour cette audition qui déterminera s'il intègre l'Académie Nationale de Danse Classique.

Lorsqu'il arrive avec ses grands-parents devant le théâtre, il s'extasie devant la splendeur de ce bâtiment surélevé d'un gigantesque dôme aux reflets bleutés. Des sculptures serpentent sur la façade, le long du mur gisent des archanges dorés. Francis a les yeux brillants pleins d'émotion, son cœur bat de plus en plus fort. Lorsqu'il pousse les portes de chêne massif, il retient sa respiration et entre dans un grand hall où un immense escalier de marbre mène à de gigantesques portes ornées d'or. La rambarde ciselée sur laquelle sa main glisse est étincelante de beauté. Il n'en croit pas ses yeux. Il est fier de pouvoir se produire dans un lieu si majestueux. À l'étage, de nombreuses petites portes recouvertes de velours rouge carmin forment un arc de cercle. Au-dessus de chacune des portes des barreaux blancs où surplombent des statues d'anges aux magnifiques ailes d'oiseaux dorées. Mais il est temps pour ses grands-parents de le quitter et d'aller s'installer dans la grande salle où a lieu l'audition.

Tout à coup, une de ses danseuses préférées passe furtivement devant lui. Il l'arrête :

« Euh ...les... les... bafouille-t-il.

– ...vestiaires ? C'est par là à droite », lui répond-elle toute souriante tout en l'accompagnant.

Il entre et voit des garçons qui s'échauffent pour l'audition. Il se change et commence à se préparer quand une musique douce l'interpelle. Il remarque un petit trou dans le mur du vestiaire, de l'autre côté, se trouve la salle d'audition, une jeune fille danse. Francis commence à paniquer. Il est pétrifié. Il a toujours l'œil collé au mur, il aperçoit un jury de trois personnes. Il appréhende son passage. Le numéro 24 est en train de terminer son audition.

Soudain, il entend : « candidat numéro 25, s'il vous plaît ». Francis réagit, il ne doit pas être en retard. Il se lance et entre sur scène en demi-pointes. Il se place en position, son choix de musique retentit et, gracieusement, il commence son numéro. Il enchaîne des pas chassés, des sauts et des entrechats. Au moment de son grand jeté, il trébuche à la réception et se tord la cheville. Malgré son erreur il ne perd pas espoir et continue son mouvement avec précision. Pendant un instant, il a redouté la réaction du jury mais il a gardé confiance et termine son numéro avec grâce et assurance. Une fois sa présentation terminée, il retourne dans le vestiaire. Il ne parle à personne, ses pensées se concentrent sur sa chute. Avec beaucoup d'anxiété mais également de soulagement, il attend les résultats. Il a besoin de respirer et se dirige dans le hall où ses grands-parents, ses amis et sa professeur de danse l'attendent.

Guillaume le premier s'approche de Francis et lui demande si l'audition s'est bien passée, Francis se dit qu'il ne va peut-être pas être pris.

« Je pense que j'ai échoué mais j'ai fait de mon mieux.

– Tu as très bien dansé, assure sa professeur de danse.

–Tu as été magnifique, mon chéri », renchérit sa grand-mère les larmes plein les yeux et si fière de lui.

Pourtant, malgré des sourires d'approbation, Francis semble contrarié. Au bout d'une demi-heure d'attente, le jury appelle tous les candidats sur la scène. Le public retourne dans la salle, loin derrière le jury qui nomme les danseurs sélectionnés. Francis n'entend pas son nom ; il a la boule au ventre, mais soudain « FRANCIS » retentit comme en écho. Il avance sur la scène sous les applaudissements. Le jury lui dit qu'il a sa place dans l'Académie de danse. Heureux, il saute de joie. Il a été le dernier à être sélectionné, il descend alors de scène et se dirige vers ses grands-parents et Guillaume.

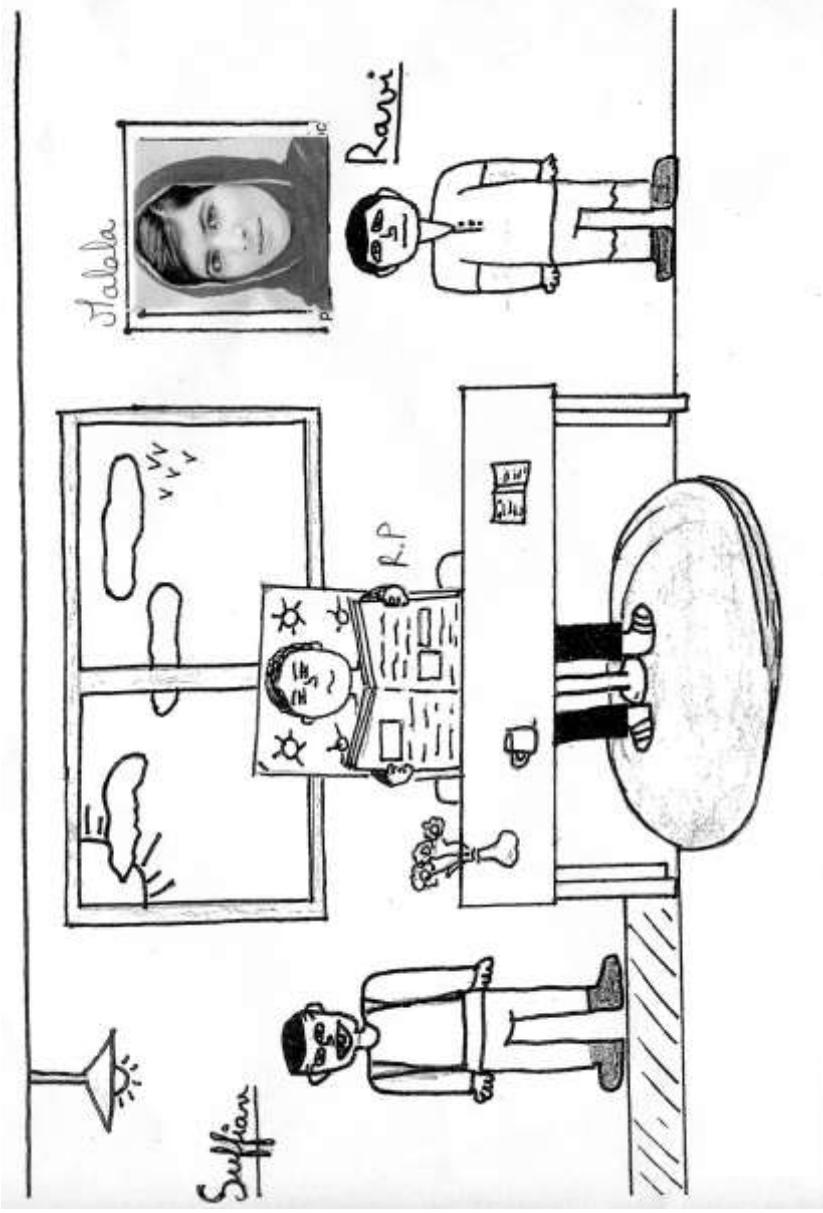
Il ne voit pas Enzo : « Pourquoi n'est-il pas là? »
Pour oublier son anxiété, Enzo est sorti acheter deux crêpes au Nutella, il a dû quitter le théâtre. De retour, il a juste eu le temps d'entendre les résultats annoncés par le jury ; il commence à monter le grand escalier quand il l'aperçoit Francis seul. Il court le rejoindre, lui donne sa crêpe, le félicite. Il le prend dans ses bras et l'embrasse, sans penser aux crêpes. Chacun se retrouve barbouillé de chocolat, ils se mettent à rire ensemble. Leur amitié est scellée de pâte à tartiner.



12

La nouvelle vie
de Richard Pinsonneau

classe de 4^{ème} SEGPA - collège Jean Rostand



Stalala

Ravi

Sufian

R.P.

La nouvelle vie de Richard Pinsonneau

À quoi sert de fêter Noël quand il n'y a pas d'enfant ?

Confortablement installé dans son fauteuil de luxe en cuir noir dans un bureau magnifique, carré, bien rangé, design et toujours très chic, Richard Pinsonneau, PDG des magasins de vêtements Mim's, est en train de lire son quotidien habituel lorsque cette question l'interpelle. Occupé à préparer son slogan destiné aux clientes « En Mai fais ce qu'il te plaît ! » et ses multiples promotions à venir, il repense à sa rencontre avec Suffian et le chemin parcouru depuis avec lui.

Depuis sa visite en Inde il y a maintenant cinq ans, ce chef d'entreprise s'est démené pour améliorer le sort des enfants. Il a notamment fondé une ONG *Plan France* qui se bat pour le droit des enfants et leur accès à l'éducation et aux soins.

Richard Pinsonneau a choisi de devenir aussi le parrain de Suffian et de son petit frère, en leur versant une aide financière régulière et en entretenant avec eux une correspondance. Il est même retourné les voir deux fois chez leurs parents. La mère des deux enfants cultive du riz dans les rizières. En plus du travail aux champs, elle fait parfois quelques tâches pour la commune, afin de gagner de quoi acheter des légumes sur le marché. Son père fait partie de la caste Vada Balija, la communauté des pêcheurs. En Inde, la société est traditionnellement divisée en groupes, les castes. On appartient au même groupe que ses parents et souvent on se marie avec quelqu'un de la même caste. Heureusement, de

nos jours les choses changent, grâce à l'éducation. C'est pourquoi son père accorde beaucoup d'importance à l'école. Suffian a pu y retourner grâce à l'aide financière de Richard, devenu son parrain.

Mais il y a deux ans, un tremblement de Terre a dévasté le village de Suffian et de son petit frère Ravi. Un séisme de magnitude 8,4 sur l'échelle de Richter. Des milliers de victimes, des milliers d'orphelins : « Les pauvres gens, tout perdre comme ça en quelques minutes... » On s'émeut, on compatit, puis on oublie... Sauf Richard Pinsonneau. Notre chef d'entreprise, attaché à ses deux filleuls, ne pouvait pas ne rien faire, ne pas réagir. Sans véritablement penser à toutes les conséquences, il a décidé de les adopter.

Quand Suffian et Ravi ont vu tous ces gens les accueillir dans le hall de l'aéroport, des larmes leurs sont venues. Trop d'amour. Trop d'amour d'un seul coup. Trop d'amour tout court ?

Voulant bien faire et expert dans l'art du contrôle et de la répartition des tâches, il s'est offert les services d'une nurse à plein temps afin qu'il puisse continuer d'exercer son métier sans contraintes supplémentaires. Ravi et Suffian ont pu prendre des cours de langue française dans une association et en cinq mois ils ont maîtrisé le français. Seulement en ce début de printemps, notre nurse Fatima doit s'absenter pour raisons familiales et Monsieur Pinsonneau, après de vaines recherches, n'a finalement pas d'autre solution que de prendre ses congés pour les vacances scolaires qui approchent à grands pas. Se retrouver seul avec les enfants : une grande première !! Notre chef d'entreprise est complètement déstabilisé et perdu...

« En mai, fais ce qu'il te plaît », lui murmure-t-on avec un sourire un brin amusé. C'est une bonne chose, vous avez

besoin de vous retrouver tous les trois, uniquement tous les trois, sans personne.

- Moi ? Garder seul les enfants ? C'est que je ne sais pas comment ça marche les enfants. S'il leur arrive quelque chose, je vais faire comment ? ! s'inquiète Richard

- Ils font partie de votre vie désormais » répond la nurse Fatima

- Comme mon ordinateur de travail vous voulez dire ? Et puis d'abord cette adoption je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai réagi trop rapidement, ni une ni deux... J'aurais dû d'abord apprendre à élever un enfant. J'aurais dû réfléchir ! rétorque-t-il.

- Vous avez fait une bonne action en adoptant ces petits, le rassure Fatima

- Oui et bien les bonnes actions c'est comme le gruyère... quand on en met trop sur les croque-monsieur, ça devient écœurant ! » conclut sèchement Monsieur Pinsonneau

Pendant ce temps-là dans leurs chambres, Suffian et Ravi discutent. L'aîné a toujours pensé qu'en travaillant dur, rien n'est impossible, qu'on soit une fille ou un garçon. C'est à chacun de tracer son chemin.

« Les garçons vont tous à l'école en Inde, mais c'est pas obligé. Alors pourquoi ils y vont ? demande son petit frère.

- Non tous n'y vont pas, tu sais ce qui s'est passé pour moi... Mais c'est important l'école. Si tu étudies, tu ne dépendras pas des autres, tu pourras te débrouiller tout seul. Tu auras la chance de pouvoir avancer dans la vie et réussir mieux que notre père, répliqua l'aîné.

- D'accord mais bon c'est trop dur le matin de se réveiller. J'en ai marre d'entendre : « C'est l'heure de se lever. Debout ! Aujourd'hui c'est lundi ! » . J'trouve jamais mon survêt' quand on a sport. Souvent je coince ma fermeture éclair et je brûle mes tartines. Souvent j'me dis « Et si je simulais une gastro pour ne pas aller à l'école... » Mon cartable est trop lourd.

J'oublie ma trousse. Dehors il fait froid et il pleut. Moi, je pense qu'on devrait payer les élèves pour aller à l'école et rayer les lundis matins du calendrier. Ce qui m'intéresse c'est le foot, le basket, la console, ne rien faire, les vacances, prendre l'air à la mer.» se plaint Ravi.

Punaise ! Toujours pas de réponse de la fondation Malala ! Il est hors de question qu'il abandonne ! Depuis six mois, Suffian est impatient. Il guette les informations. Cette fille, Malala, dégage un sentiment de paix, de courage. Elle l'a transformé en fan, admirateur. Suffian sent une poussée d'angoisse au creux de son estomac.

Il aurait tant voulu la rencontrer. **Pourquoi Malala ne répond-elle pas et ne réagit pas ?**

Le conseil pour la vie lycéenne (CVL) est le lieu où les lycéens sont associés aux décisions de l'établissement. Les élèves élus y représentent les élèves de leur établissement. Ils se réunissent plusieurs fois par an et travaillent sur un ordre du jour précis pour formuler avis et propositions. Le CVL est obligatoirement consulté sur les principes généraux de l'organisation des études et du temps scolaire, le soutien et l'aide aux élèves, l'aménagement des espaces destinés à la vie lycéenne, l'engagement, la solidarité. C'est sur ce dernier point que Suffian et son équipe ont souhaité pleinement s'investir en élaborant un projet autour du **droit à l'éducation pour tous**.

L'éducation pourquoi ? Parce que l'éducation change le monde. Aujourd'hui encore, 61 millions d'enfants ne vont pas à l'école 758 millions d'adultes sont analphabètes. La pauvreté des familles (le manque de moyens pour payer les frais de scolarité et la nécessité de faire travailler les enfants), l'éloignement de l'école, le manque d'enseignants qualifiés, le manque d'équipements, le fait d'être une fille (mariages et grossesses précoces, insécurité à l'école...), les catastrophes

naturelles tous ces éléments viennent priver des millions de personnes d'une éducation de qualité.

Suffian l'a bien compris pour l'avoir vécu lui-même. Avec son équipe, il a soumis plusieurs propositions : lutte contre le harcèlement à l'école, partenariat avec le Mali dans le cadre des tandems solidaires (échanges de photographies, correspondance entre deux établissements français et maliens, collecte de matériel...), organisation d'un échange avec Malala.

Mais Qui est Malala ?

Malala Yousafzai est une militante pakistanaise des droits des femmes, née le 12 juillet 1997. Elle a vécu à Mingora, dans le Nord-Ouest du Pakistan, une zone proche de l'influence des talibans. Ceux-ci interdisaient aux filles d'aller à l'école. Elle est le symbole de la lutte pour l'éducation des filles. Elle a reçu plusieurs distinctions pakistanaises et internationales. Durant son enfance, Malala a écrit un blog sous le pseudonyme « Gul Makai » pour la BBC, racontant son point de vue sur l'éducation et sa vie sous la domination des Talibans. Elle a également été interviewée par la presse. Le 9 octobre 2012, elle est victime d'une tentative d'assassinat. Elle est grièvement blessée. C'est un attentat condamné par toutes les personnes politique du pays. Elle est transférée vers l'hôpital de Birmingham au Royaume-Uni le 15 octobre. Cette attaque conduit une médiatisation internationale de Malala Yousafzai. En 2014, âgée de 17 ans, elle obtient le Prix Nobel de la paix. Elle devient la plus jeune lauréate de l'histoire de ce prix.

Quelle fille courageuse, extraordinaire !

Mais après plusieurs tentatives de prise de contact avec sa fondation, il n'a à ce jour aucune réponse. Comme souvent, il essaie de se remotiver mais il sait que c'est difficile, peine perdue. Il faut trouver une solution !

C'est ainsi qu'un jour sur Facebook, il fait la connaissance d'Hilary, une jeune fille pleinement investie comme lui dans sa mission lycéenne. Elle habite New-York. Elle a étudié son projet et a proposé de l'aider. En échange Suffian lui remet de l'argent afin qu'elle puisse mener à bien ses recherches. Quelle chance de l'avoir rencontrée ! Et pour ne rien gâcher, elle est de plus très jolie, gentille. Suffian est fou d'elle.

Organisés autour d'un vaste atrium, les trois étages de la maison de Richard Pinsonneau baignent dans la lumière naturelle. C'est un triplex à l'intérieur moderne et bien rangé, chic, design.

« Richard, t'es là ? » demande Suffian en arrivant dans la cuisine. Il se sert un verre de lait en regardant autour de lui. Son père adoptif a déjà pris son petit déjeuner. Sur le comptoir laqué, une tasse à moitié vide et un reste de céréales voisinent avec le journal *l'Équipe* que Richard feuillette chaque matin en buvant son café.

Jean slim, polo Ralph Lauren, air sérieux : Suffian prend soin de son apparence. Comme tous les matins, il se dirige vers son bus pour aller au lycée : enfin c'est ce que croit Richard Pinsonneau....

Fatima, comme il est convenu, doit passer prendre Suffian en fin de journée pour l'emmener à ses cours de conduite. L'ambiance est apaisante. On entend le chant des oiseaux. Pourtant, en quelques secondes, cette quiétude se termine. Une élève descend la première les marches du perron. Puis, par petits groupes, des jeunes lycéens et lycéennes s'éparpillent sur le trottoir. Les rires et les cris fusent. Les discussions roulent sur des sujets d'adolescents : ça parle garçons, jeux vidéo, shopping, Twitter et Snapchat. Mais pas de Suffian !

Adossée contre la voiture, Fatima plisse les yeux, cherchant à repérer la silhouette de Suffian au milieu de ces lycéens. Elle

capte malgré elle des bribes de paroles d'une génération et d'une culture qui ne sont plus la sienne : « Kepasse ! », « ça gaz ? », « MDR ! »,

Enfin il faut se rendre à l'évidence Suffian est absent. Elle appelle RP.

Suffian, de son côté, a décidé de fuguer. Il y a deux jours, la nuit, il a rêvé de Malala et s'est imaginé à l'ONU pour l'écouter et l'applaudir. Look de politicien et langue anglaise...

« Suffian wakes up at 7 a.m. and he takes a shower. He gets dressed, his best suit, and he is stressed because he wants to make a good impression. He goes to the kitchen where he has breakfast at 7.30 a.m. and he watches the news on television. He has a typical American breakfast with some bacon, some scrambled eggs and a cup of tea. At 8.15 a.m., he goes to the United Nations in a yellow cab. During the trip, he looks at all the big skyscrapers around him through the window: he passes past the Chrysler Building and the Empire State Building and he finally arrives at the United Nations headquarters at 8.40 a.m. »

C'était magique, exceptionnel !

Aujourd'hui, c'est décidé, il prend l'avion à l'aéroport Charles de Gaulle afin de rencontrer Hilary personnellement. Il a tout organisé depuis quelques jours. Il faut arriver à établir des contacts avec la fondation Malala, par tous les moyens. Il doit rencontrer la jeune américaine pour l'y aider.

De son côté Richard Pinsonneau, choqué puis angoissé par l'appel de Fatima, rentre en urgence à la maison à la recherche d'indices. Ils ont à plusieurs reprises essayé de l'appeler sur son téléphone. En vain. Ils tombent à chaque fois sur le répondeur.

La chambre de Suffian bénéficie des dimensions généreuses offertes par cet appartement C'est une tanière d'adolescent

baignant dans un joyeux désordre. Épinglées au mur, des affiches de films : *Fast and furious*, *SOS fantôme*, *Triple X*. Posé contre une cloison, un tableau représentant sa famille indienne. Dans un coin de la pièce, un ballon. Dans la poubelle, une pyramide de bouteilles de coca, des papiers de bonbons.

« C'est un bazar ! s'exclame RP. Ça lui arrive de ranger sa chambre ?

Il ouvre ensuite la penderie :

– Apparemment, il a emporté sa valise », note-t-il.

RP s'approche du bureau. Disposés en arc de cercle, son ordinateur, des cahiers, une imprimante.

Il détaille les étagères. Elles ploient sous le poids des livres : des mangas, des BD, des romans, « Le roman des collèges ». Sur un autre rayonnage, il trouve quantité d'ouvrages théoriques sur les planètes et l'univers ainsi qu'un globe terrestre.

« Il s'intéresse à l'astronomie ? » s'étonne-t-il.

Avec une certaine tristesse, il se rend à l'évidence : il ne connaît pas son fils adoptif.

Machinalement, il redresse les tours des ordinateurs un peu penchées. Il y a en lui quelque chose d'étrange : une angoisse profonde du désordre, une tendance maniaque au rangement. Il relève les livres de l'étagère, remet d'aplomb une pile de magazines qui menace de s'effondrer et rassemble les cahiers de cours. En reprenant un cahier, il a un mouvement de surprise : une lettre. Stupéfait, il la lit : un poème d'amour adressé à Hilary, dans lequel Suffian dit qu'il l'aime, qu'il la remercie, qu'il est heureux de lui avoir déjà donné 2000 euros, qu'il va la rejoindre et qu'il est prêt à lui donner encore de l'argent pour ses recherches.

Non, c'est sidérant !

Pour la première fois de sa vie, il regrette de l'avoir élevé en le laissant si naïf et crédule. Le père de Richard n'avait pas tort.

Le monde d'aujourd'hui est trop dur et sans pitié pour les rêveurs. Comment peut-on y survivre sans être plus méfiant ? RP pousse un soupir. Ce matin, il avait ouvert le robinet à problèmes et il ne sait plus comment le refermer. Il essaie d'évaluer le plus calmement possible la situation.

Il se connecte en Wi-Fi sur le site du réseau social, entre ses paramètres puis, en quelques clics, rassemble sur une page une dizaine de clichés d'une fille Hilary. Une belle fille au regard bleu. Fatima et RP s'agglutinent autour de l'écran détaillant la jeune demoiselle à la beauté trop parfaite : visage de poupée Barbie, taille fine, cheveux longs, blonds et ondulés. Il zoome sur l'image pour mettre au centre de l'écran un paysage new-yorkais.

Puis il tombe sur un dossier PDF. Suffian a trouvé une place sur le vol de 10 h 50 à destination de New-York. Il a payé en ligne, imprimé le reçu et la carte d'embarquement.

Dans l'esprit de RP, la surprise se mêle à l'angoisse. Il imagine Suffian, perdu, sans repère, dans cette ville immense. Que veut-il faire ? Pour quelle raison a-t-il fait confiance à cette fille ? Pourquoi n'a-t-il pas demandé l'aide à son entourage ? Comment cette histoire va-t-elle se terminer ?

Lui qui a toujours dirigé, contrôlé son existence jusque dans les moindres détails, il se retrouve aujourd'hui plongé dans l'inconnu.

Il décide de sauter dans le premier avion à destination de New-York afin de retrouver son fils.

En pensant à lui, il éprouve un sentiment de colère mais aussi d'admiration. Colère car son fils est naïf mais il ressent aussi une véritable émotion : il admire que Suffian voyage seul et donne de l'argent, son argent pour défendre le droit à l'éducation. Cela révèle sa force, sa générosité.

RP ne peut s'empêcher d'être fier de la démarche de son fils. Ayant plus de chance, à son arrivée, il réussit cette fois à joindre son fils. Mais celui-ci lui réclame de l'argent. Il est en

compagnie d'Hilary. Elle ne plaisante plus. Le masque est tombé. La jeune fille, qui s'est fait passer pour une personne honnête, gentille et intéressante est en fait une arnaqueuse, voleuse et surtout une manipulatrice. Suffian donne rendez-vous à son père adoptif.

Alors que RP arrive sur une petite place ensoleillée, un complice d'Hilary l'entraîne à l'écart dans une ruelle étroite et ombragée :

« Où est mon fils ?

- J'ai des informations sur ton fils mais pour les avoir c'est contre de l'argent.

- Oui j'ai de l'argent : 50 euros. Cela te va ?

- Non pour 500 euros.

- Oui mais tu me donnes toutes les informations sur lui, répond Richard en exhibant ses billets.

- Et bien, suis-moi je vais te montrer ton fils. »

Arrivés là où l'agresseur voulait l'emmener, il voit plusieurs garçons mais pas son fils.

« Mais je pensais que vous alliez me dire où était mon fils ? »

L'agresseur siffla entre ses dents. Instantanément, deux hommes surgirent derrière RP.

« On est trop fort pour toi. »

RP essaya de courir mais ils réussissent à l'attraper...

Le chef d'entreprise ouvre la bouche, mais un coup de poing lui écrase le foie. Il tente de se défendre ; un crochet le prend de vitesse : celui-ci l'atteint en plein visage et l'envoie au sol. Les deux complices d'Hilary le relèvent pour mieux le ceinturer. Commence alors une véritable bagarre : coups de pied au creux de l'estomac, volées de coups de genou et de claques et d'insultes insensées.

Incapable de se protéger, RP ferme les yeux et encaisse les coups et les insultes qui s'enchaînent sans répit. Une dérouillée qu'il vit comme un cauchemar. Cette raclée, c'est sa punition. Il s'est fait avoir comme un bleu.

L'arcade éclatée, les lèvres écorchées, les paupières gonflées, RP peine à reprendre ses esprits. Il essaye d'ouvrir ses yeux. Il se met debout avec difficulté. Avec la manche de sa veste, il essuie le sang qui coule de sa bouche et de son nez. On lui a tout pris : son portefeuille, ses billets, son iPhone, ses lunettes Lacoste, sa casquette NY, sa montre de collection, ses papiers. Des larmes d'humiliation et de tristesse lui montent aux yeux. Comment a-t-il pu être aussi naïf, crédule et imprudent ? Comment va-t-il s'en sortir ? Dégoulinant de sang et de sueur, RP débarque dans le hall de l'hôtel 5 étoiles sous le regard de l'hôtesse. Avec son nez cassé, ses vêtements trempés de sang et son œil au beurre noir, il détonne au milieu du vestibule chic, propre et design.

Natacha, une femme flic qui avait reçu le dossier et l'appel de détresse de RP quand il était à l'aéroport, avait gardé le silence jusqu'à présent mais elle enquêtait de son côté. Elle découvre qu'Hilary n'en était pas à son coup d'essai. Grâce à Internet la jeune fille se renseignait sur ses victimes pour mieux voler de l'argent. Elle s'était servie de la détresse de Suffian et sa situation aisée pour le séduire et lui prendre beaucoup d'argent. Suffian avait déjà donné 2000 euros. Il fallait faire au plus vite et apporter une aide à RP. C'est ainsi que la police locale contactée par Natacha retrouva la trace de Hilary et put rembourser Suffian.

De retour à Paris, un parfum d'été flotte sur le pont des Arts. Entièrement piétonne, la passerelle métallique offre un point de vue exceptionnel : d'un seul regard, on peut observer les arches du Pont-Neuf et les tours blanches de Notre-Dame. RP et ses deux garçons s'avancent sur la passerelle. Il fait encore chaud. De nombreux jeunes gens se sont regroupés en petits cercles, assis à même le sol pour pique-niquer et chanter autour d'une guitare. L'ambiance était tranquille.

Accrochés aux rambardes, les « cadenas d'amour » courent des deux côtés, sur toute la longueur du pont. Combien y en avait-il ? Deux mille ? Trois mille ?

RP s'agenouille au pied du parapet.

La plupart des cadenas sont marqués au feutre indélébile ou gravés directement dans le métal. Le plus souvent, deux initiales ou deux noms suivis d'une date : T + L - 14 oct 2011, Elliott & Ilena - 21 octobre. Intérieurement, RP sourit. En elles-mêmes, ces promesses d'amour éternel sont belles. Mais cet amour durera-t-il ?

En tout cas une chose est sûre, le lien qui l'unit à ses deux fils s'est consolidé, resserré pour n'être plus qu'un, plus qu'une famille. RP ressent de l'apaisement. Il se sent bien avec ses fils. Pour symboliser ce moment et leur sentiment, ils décident d'accrocher leur cadenas sur le pont. Certes ce n'est pas de l'amour amoureux de petit couple mais de l'amour tout court et c'est le plus important.

Le soir tombe ; le ciel, la Seine, les immeubles se fondent dans une symphonie de couleurs parcourant toutes les nuances, du rose pâle jusqu'au rouge grenat...

« Ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter. »

William Shakespeare

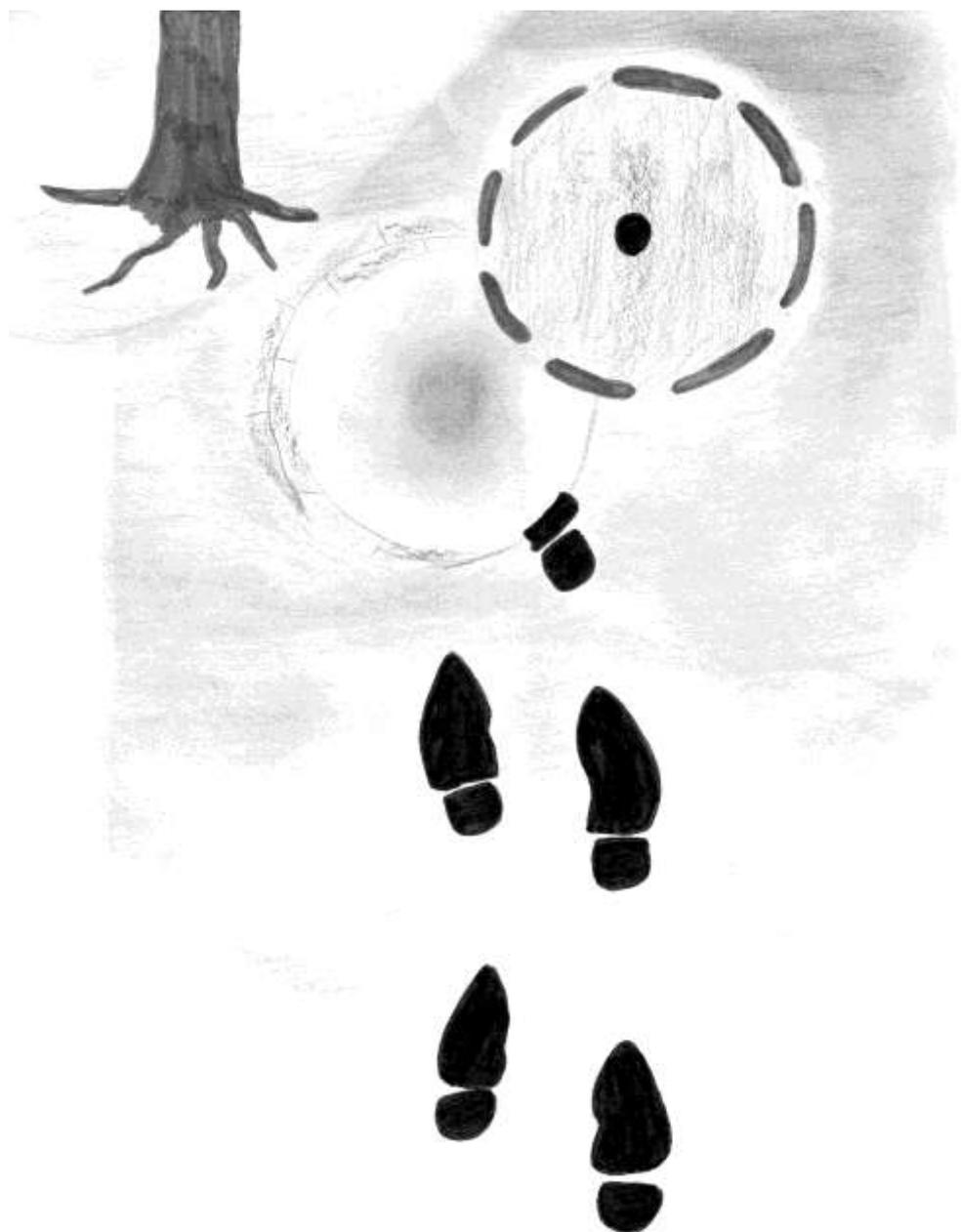
« J'ai décidé que ma vie était trop simple. Je veux vraiment la compliquer avec toi. » 6 jours, 7 nuits



13

Un mystérieux enlèvement

classe de CM1 – école Roland Belleville



Un mystérieux enlèvement

Alex Hunter est un jeune adolescent, brun et fort malin. Il est gentil, poli et intelligent.

En ce matin de mai, il se promène dans la ville de Fontaine d'Ouche pour aller à la boulangerie. En effet, c'est aujourd'hui la fête des mères et il a eu l'idée d'aller acheter un petit gâteau pour sa maman. Il passe devant le commissariat puis devant le magasin de jeux vidéo.

Soudain, il voit quelqu'un sortir du magasin en courant, avec un grand sac sur le dos. Alex se demande ce qu'il se passe puis se dit qu'après tout, il ne devrait pas s'inquiéter car « en mai, fais ce qu'il te plaît » et il poursuit sa route. Tout à coup, à l'angle d'une rue, il voit un policier blessé, à terre. Alex n'a pas le temps de réagir qu'il aperçoit une ombre noire...puis plus rien.

Quand il se réveille, il est dans une grande salle, toute blanche. Il est seul. Il se souvient du policier à terre, de l'ombre... Pas de doute, Alex s'est fait kidnapper...

Le lendemain, les journaux et la télévision ne parlent que de ça....

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, bonjour !

L'information principale d'aujourd'hui est l'enlèvement, sans explication, d'un jeune adolescent, hier, dans la ville de Fontaine d'Ouche.

Nous retrouvons tout de suite, sur place et en direct, notre reporter de Sennecey-télé.

« Fontaine d'Ouche est une petite ville calme. Mais hier, elle ne s'attendait pas à avoir des heures difficiles. Un jeune adolescent, du nom d'Alex Hunter, s'est fait enlever en milieu de matinée, sous les yeux impuissants d'un policier blessé. Ce policier, actuellement à l'hôpital, sera interrogé par ses collègues. Nous n'avons pas d'autres informations sur le déroulement de l'enlèvement pour le moment. C'était Vanille Lapin, en direct pour Sennecey-télé. »

La disparition d'Alex fait même la Une du Chien Public :

« Enlèvement dans la ville de Fontaine d'Ouche !

Hier, à 10h du matin, un enfant de neuf ans a été enlevé. Il mesure 1m25, il est brun, a les yeux bleus et le teint blanc. Hier, il portait un t-shirt rayé bleu et blanc et un pantalon noir. Si vous l'apercevez, appelez vite la police au 17. »

Dans la rue, les passants ne parlent que de ça :

«Tu as vu ce qu'il s'est passé ?

– Oui, c'est grave quand même !

– Mais pourquoi l'a-t-on enlevé ?

– Le bandit va certainement demander une rançon...

– Oui...ou peut-être a-t-il vu quelque chose qu'il ne devait pas voir...

– En tous cas, le pauvre enfant ne se trouvait pas au bon moment et au bon endroit !

– Et ce policier, que lui était-il arrivé ?

– On ne sait pas, il n'est pas encore en capacité de parler...

– C'est terrible, j'espère qu'on va trouver le coupable ! »

Pendant ce temps, à quelques kilomètres de là...

Alex retrouve ses esprits. Il regarde autour de lui. Il se trouve dans une grande pièce rectangulaire, fermée par une porte blindée. Dans un tiroir du bureau, un pistolet. Un petit meuble en bois, un lit, une table, sur laquelle se trouve un peu de

nourriture et de l'eau. Alex n'ose y toucher. Il s'approche du meuble et regarde les deux cadres qui se trouvent dessus...et là, quelle surprise ! Une photo de lui et une autre de sa famille ! Il se souvient très bien du jour où elle avait été prise, c'était la veille de Noël... les larmes commencent à monter... Mais qu'est-ce que cela peut-il bien pouvoir dire ? Que lui veut-on ? Et que veut-on à sa famille ? Il panique soudain... Il se retourne alors et voit derrière lui une bouche d'aération. Il doit absolument partir d'ici...

Il essaie de dévisser la bouche d'aération mais n'y parvient pas...si seulement il avait un tournevis ! Il essaie avec ses ongles mais ils ne sont pas assez long...Il regarde autour de lui et se demande de quoi il pourrait se servir... et alors, il entend des voix...deux hommes parlent entre eux...Il a du mal à les entendre mais certains mots parviennent à son oreille... Famille... enfant... mystérieux... faire de lui...

Alex s'interroge :

« Faire de moi ? Comment ça ? »

Soudain un homme entre :

« Mange, petit !

– Non, je ne vais pas faire confiance à un inconnu.

– Je ne vais pas te faire de mal. Ne t'inquiète pas !

– Je suis sûr que vous mentez ! Pourquoi vous en voulez à ma famille ?

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Je vous ai entendu avec quelqu'un d'autre.

– Oh ! Tu es très rusé. Mais pas autant que moi ! Mange donc ! dit-il en sortant. »

La veille, les parents d'Alex regardaient les informations. Ils ont entendu que leur enfant a été kidnappé. Ils ont appelé immédiatement la police et ont demandé s'il y avait des nouvelles mais les policiers ont répondu qu'ils n'avaient pas beaucoup de renseignements. Ses parents sont très inquiets.

Sur une chaise près de la table, Alex voit un morceau de métal qui pourrait lui servir de tournevis. Il grimpe sur la chaise et l'utilise pour dévisser la bouche d'aération qui se trouve sur le mur. Il s'apprête à se glisser dedans quand il entend quelqu'un arriver. Il revient vite s'asseoir à la table et essaie de faire croire qu'il s'ennuie.

À l'hôpital, le policier blessé s'est réveillé. Ses collègues vont l'interroger.

- Bonjour Claude, dis-moi comment était le voleur et quel âge avait-il environ ?
- Bonjour capitaine, je ne peux pas donner son âge, il portait une cagoule.
- Quelle taille faisait-il ?
- Il était de taille moyenne, 1m70 environ.
- Comment t'a-t-il blessé ?
- Il m'a assommé d'un coup de crosse de pistolet.

La police interroge le commerçant et lui demande ce qui a été volé. Il répond que le voleur a pris une PS4, une XBOX ONE S et des jeux vidéo.

- Qu'avez-vous vu ?
- Des fumigènes ont explosé. J'ai vu l'ombre d'une personne qui semblait être de sexe masculin.
- Comment était l'ombre ?
- C'était un homme cagoulé. Il avait un gros sac dans lequel il a mis ce qu'il a pris.
- Qu'avez-vous entendu ?
- J'ai entendu une personne se faire assommer.
- Comment est-il parti ?
- Il est sorti par la porte. Ensuite, il a assommé un policier avec la crosse d'un pistolet. Puis il a assommé Alex Hunter, je l'ai reconnu parce qu'il vient souvent au magasin. Il s'est dirigé avec le jeune garçon sur les épaules vers cette rue, dit-il en indiquant la rue d'en face

La police se rend sur les lieux. On trouve des morceaux de fumigène devant le magasin de jeux vidéo. Le policier blessé a saigné et il y a une petite tache de sang dans laquelle le voleur a marché. Les traces de sang mènent dans le fond de la rue, puis, plus rien, les traces de pas s'arrêtent devant une bouche d'égout ouverte.

Deux policiers suivent la piste du voleur. Ils descendent dans les égouts grâce à une échelle. Au fond, c'est assez grand pour pouvoir se tenir debout. Il fait sombre. De chaque côté, il y a un passage en béton, au milieu, un écoulement d'eau plein de déchets. Après de longues minutes de marche, les policiers aperçoivent une autre bouche d'égout ouverte. Ils ressortent grâce à une échelle. Ils sont dans la cour d'une entreprise. Sur l'enseigne, ils peuvent lire « Entreprise Hunter ».

Ils soupçonnent qu'il y a un lien entre la famille d'Alex et cette entreprise. Ils se séparent. Deux policiers restent pour surveiller les lieux et le troisième part interroger la famille d'Alex pour en savoir plus.

Pendant ce temps, d'autres policiers vont au laboratoire du commissariat. Ils photographient le morceau de fumigène et découvrent des empreintes digitales. Ils lancent une recherche dans leur fichier, ils trouvent une correspondance avec les empreintes d'un suspect : Rémy Bouquié.

Dans la salle blanche, Alex est de nouveau seul. Il revient vers la bouche d'aération, il termine de la dévisser, l'ouvre et regarde à l'intérieur. A quelques mètres, il aperçoit une sorte de gros ventilateur. Impossible de passer par là. Déçu, il remet la grille et retourne s'asseoir. Comment va-t-il pouvoir sortir ?

Devant la maison des Hunter, un policier frappe à la porte. Mme Hunter ouvre et demande inquiète :
« Avez-vous des nouvelles de notre fils ?

– Non, désolé, je n'en ai pas encore. Mais, puis-je entrer, j'ai quelques questions à vous poser ?

Ils rejoignent Mr Hunter au salon.

– Connaissez-vous une entreprise Hunter à la Fontaine d'Ouche ?

– Bien sûr, lui répond Mr Hunter, c'est mon entreprise. Elle est fermée cette semaine, nous voulions prendre quelques jours de vacances.

– Pouvez-vous me donner les clés pour la visiter ?

– Oui ! Par contre, je viens avec vous. »

Accompagné de Mr Hunter, le policier retrouve ses collègues devant l'entreprise. Il leur demande ce qu'il s'est passé pendant son absence.

« Nous avons vu deux hommes sortir et partir en 4x4 mais nous étions trop loin pour voir leur visage.

– Avez-vous pu relever le numéro d'immatriculation ?

– Oui, c'est CC-1276-GM.

– As-tu demandé une recherche au commissariat ? demandé-t-il à l'un d'entre eux.

– Oui, j'attends qu'ils me rappellent mais, il y a du nouveau, le labo a trouvé des empreintes sur le morceau de fumigène, elles appartiennent à un certain Rémy Bouquié. Ils m'ont envoyé sa fiche de renseignements et sa photo sur mon portable.

– Mais je le connais, intervient le père d'Alex, c'était un de mes employés, je l'ai renvoyé le mois dernier parce qu'il était toujours en retard et qu'il n'était pas sérieux dans son travail.

– Bien, on avance, dit le policier. Pour le moment, allons voir à l'intérieur. »

Dans l'entreprise, les policiers et le père d'Alex se dispersent pour trouver quelque chose. Ils inspectent les pièces une à une... Mr Hunter essaie d'ouvrir une nouvelle porte mais elle est fermée à clé. Il trouve la clé sur son trousseau et l'ouvre.

Alex est là. Il court dans les bras de son père qui le serre très fort contre lui.

« Par ici, j'ai retrouvé mon fils ! crie-t-il aux policiers.

– Alex, tu vas bien ?

– Oui papa, je vais bien. »

Arrivés près d'eux, les policiers demandent.

« Peux-tu nous raconter ce qu'il t'est arrivé ?

Alex leur raconte comment il a été enlevé et s'est retrouvé dans la salle blanche. Il leur dit qu'il a entendu deux hommes parler et leur répète ce qu'il a entendu. Il explique qu'il n'a vu qu'un homme et qu'il ne le connaît pas. Le policier qui surveillait dehors lui montre la photo de Rémy Bouquié sur son portable.

– Est-ce que tu le reconnais ?

– Oui, c'est lui !

– On est sur la bonne piste. Mais tu as entendu deux hommes parler et j'ai vu deux hommes partir en 4X4. Ils sont donc deux. L'affaire se complique. »

Alex se retourne et montre les photographies sur le meuble.

« Je ne comprends pas ce que ces photos font ici !

– Ah ! Mon fils, c'est mon entreprise et mon bureau, j'ai mis des photos de ma famille, répond son père.

– Vous pouvez rentrer chez vous, dit le policier. Nous avons encore beaucoup de travail à faire pour retrouver ceux qui ont enlevé Alex. Nous devons rechercher le 4 x 4 et interroger ce Rémy Bouquié. »

Alex et son père rentrent chez eux pendant que les policiers retournent au commissariat. Grâce à la plaque d'immatriculation, leurs collègues ont trouvé le nom et l'adresse du propriétaire de la voiture : Julien Hunter, 12 rue Jean Coquard à Sennecey-les-Dijon. Surpris, les policiers pensent qu'il y a probablement un lien entre le propriétaire du véhicule et la famille d'Alex. Ils appellent son père.

« Mr Hunter, c'est la police, connaissez-vous un certain Julien Hunter ?

– Oui, c'est mon frère. Pourquoi ?

– Le 4 x 4 lui appartient.

– Il aurait donc quelque chose à voir avec l'enlèvement d'Alex ?

– C'est ce que nous allons lui demander, à plus tard. »

Deux policiers arrivent au 12 de la rue Coquard. Le 4 x 4 est garé devant l'entrée. Ils sonnent à la porte. Un homme ouvre.

« Bonjour, nous sommes la police de Fontaine d'Ouche.

– Est-ce que ce 4 x 4 est à vous ? dit un policier en montrant le véhicule.

– Oui. Pourquoi ?

– L'avez-vous utilisé ou prêté à quelqu'un aujourd'hui.

– Non.

– Où étiez-vous aujourd'hui à 14h30 ?

– Je mangeais une pizza en regardant la télévision.

– Vous mentez, vous allez venir au commissariat avec nous. Nous avons quelques questions à vous poser. »

Arrivés au commissariat, ils s'installent dans la salle d'interrogatoire et continuent à questionner Julien Hunter.

« Connaissez-vous Alex Hunter ?

– Non, je ne le connais pas.

– Et Rémy Bouquié ?

– Non plus.

– Vous mentez ! Alex Hunter est le fils de votre frère, votre neveu. Votre 4 x 4 a été vu quittant l'entreprise de votre frère, là où nous avons retrouvé Alex qui avait été enlevé. Nous avons des photos des deux hommes qui ont quitté les lieux à 14h30. Vous feriez mieux de tout avouer. La justice sera moins sévère si vous dites toute la vérité maintenant. »

L'oncle d'Alex comprend qu'il ne pourra pas s'en sortir. Il accepte de s'expliquer.

« Ok, je vais tout vous dire. Je travaillais dans l'entreprise de mon frère. Un matin j'étais en retard comme presque tous les jours, il est venu vers moi et il m'a viré. Moi, son frère, il m'a viré, VIRÉ comme ça ! Vous vous rendez compte ! J'étais furieux, j'ai voulu lui faire payer. Je savais que Rémy Bouquié avait aussi été renvoyé et qu'il était en colère contre mon frère. Alors je suis allé le voir et nous avons élaboré un plan pour enlever Alex pour nous venger. Nous l'avons caché dans l'entreprise pour qu'on le retrouve. On voulait faire souffrir mon frère, c'est tout.

- Mais pourquoi avoir volé les jeux vidéos et les consoles ?
- C'était une diversion, pour ne pas qu'on sache qu'on voulait faire un enlèvement.
- Et qu'en avez-vous fait ?
- On les a jetés dans la rivière. »

Sur les indications de Julien Hunter, les policiers retrouvent Rémy Bouquié et l'arrêtent. Les deux hommes sont accusés d'enlèvement, de cambriolage et d'agression sur un policier, ils sont mis en prison en attendant d'être jugés.

Pendant ce temps, chez les Hunter :

« Papa, dit Alex, je pourrais aller chercher un gâteau à la pâtisserie ? J'aimerais souhaiter " Bonne fête " à maman, même si c'est en retard ! »



Remerciements

Nous adressons nos félicitations les plus sincères et chaleureuses à nos jeunes écrivains qui ont su, tout au long de ces huit mois d'écriture, nous émerveiller, souvent, et nous étonner, presque toujours.

Nous avons vu, d'un trimestre à l'autre, les progrès accomplis, tant au niveau des idées que de l'écriture : vocabulaire choisi, descriptions des personnages et des sites intelligemment détaillées, imagination complexe et suivie, situations diversifiées, énigmes bien déroulées, etc. Tout cela, au fil des jours, a contribué à former ces treize nouvelles dans lesquelles chacun de nos jeunes écrivains a mis le meilleur de lui-même.

Au départ de l'aventure du *Roman des Collèges*, en septembre 2009, certains pensaient que nous étions un peu fous de vouloir faire écrire un roman à des élèves qui n'ont, disaient-ils, pour seule culture, que la télévision et les jeux vidéo et, pour seule orthographe, celle des SMS ! Pourtant, notre volonté farouche et notre foi en l'autre ont eu raison de ces critiques parfois un peu condescendantes.

Les treize enseignants de lettres volontaires nous ont suivis avec enthousiasme dans cette huitième démarche créatrice. Leur courage et leur ténacité n'ont pas failli, même si le travail qui leur était demandé, à cette occasion, était hors du commun par rapport au programme officiel. Tous ont tenu le choc jusqu'au bout, avec sérénité, tant pendant les cours qu'en dehors. La pluridisciplinarité a été de règle dans certains établissements : professeurs documentalistes responsables de CDI, professeurs de disciplines diverses, responsables et

Remerciements

accompagnants des élèves en intégration,... se sont joints au mouvement.

Merci à Mmes et MM. Christine Jacques, Anne-Claire Gauthier, Sylvie Laplace et Sylvie Mancier, professeures documentalistes, Orlane Sillans et Sébastien Colas, professeurs d'anglais, Nicolas Néant, professeur d'histoire-géo, Jenny Feray, Aurélien Hartmann, Marie-Thérèse Médard, Jennifer Martinez et Jérôme De Macedo, professeurs d'art plastique, Monique Yazzourh, professeure d'éducation musicale, Aurélie Lopard, CPE, Véronique Baranska, infirmière scolaire, Anne Geoffroy, Laura Bouhot et Méline Cazin, assistantes de vie scolaire, Caroline Fombarlet, stagiaire IRTESS.

Un grand merci à vous qui avez participé avec nous à ce merveilleux projet. Vous avez entre les mains le résultat concret de notre travail collectif. Montrez-le ; racontez-en l'histoire et les péripéties. Soyez en fiers comme nous le sommes. Encore bravo à tous !

Toutefois, rien n'aurait pu se dérouler dans la sérénité globale nécessaire sans l'accord de la hiérarchie, partie prenante permanente et partenaires actifs. Il nous appartient, ici, de saluer et remercier :

M. Michel-Jean Labrousse, Principal du collège Montmorency de Bourbonne-les-Bains,

Mme Marie-Isabelle Gautron-Carlot et Mme Catherine Thevenard, Principale et Principale-adjointe du collège Camille Claudel de Chevigny-Saint-Sauveur,

M. David Fauvernier, Principal du collège Édouard Herriot de Chenôve,

M. Christophe Salahub, Principal du collège Henri Dunant de Dijon,

M. Philippe Brassac et M. Alban Boitel, Principal et Principal-adjoint du collège Jean-Philippe Rameau de Dijon,

Remerciements

M. Jean-Claude Nicolardot et Mme Anne Leclercq, Principal et Principale-adjointe du collège Gaston Roupnel de Dijon,
M. Laurent Bertrand et Mme Audrey Roche, Principal et Principale-adjointe du collège Roland Dorgelès à Longvic,
Mme Marie-France Sieskind et Mme Céline Boxberger, Principale et Principale-adjointe du Collège Marcel Aymé de Marsannay-la-Côte,

M. Emmanuel Masson et Mme Bénédicte Labadie, Principal et Principale-adjointe, et Mme Annette Malaclet, Directrice de la SEGPA, du collège Jean Rostand de Quétigny,
Mme Anne-Gaëlle Maury-Duport, Directrice de l'école primaire Roland Belleville à Sennecey-lès-Dijon.

Nos remerciements, également, à :

Mme Véronique Boulhol, IPR de Lettres, chargée des actions éducatives lecture-écriture,

Mme Chantal Humblot, Conseillère pédagogique,
pour leur soutien institutionnel à notre dispositif.

Le Bien Public, le Journal de la Haute-Marne et la Voix de la Haute-Marne, organes régionaux de presse écrite, ont porté plusieurs fois à la connaissance de leurs lecteurs notre projet et l'activité de nos écrivains, par l'intermédiaire de leurs correspondants locaux. Il s'agit là, pour nous, d'une reconnaissance citoyenne que nous apprécions à son juste prix.

Et puisque nous parlons de prix, il convient de remercier nos partenaires, sans lesquels une association comme la nôtre ne saurait mener à bien un objectif si ambitieux.

La caisse du Crédit Mutuel Enseignant - Dijon-Valmy et celle du Crédit Mutuel de Quétigny - Chevigny-Saint-Sauveur sont à nouveau à nos côtés pour accompagner financièrement notre action. Cela a permis, en complément de nos fonds propres, de publier ce livre et d'en offrir un exemplaire à chacun des participants. Un très grand Merci.

Remerciements

Une association, grande ou moyenne, ne saurait non plus fonctionner au quotidien, hors projets spécifiques, sans le soutien matériel de la commune où elle œuvre. La Ville de Longvic ne fait pas défaut. Cette année, elle nous offre la salle Camille Bombois à l'Espace culturel du Moulin, où les livres seront remis à nos jeunes écrivains.

Rien n'aurait pu se faire, non plus, sans la participation active de nos fidèles membres du comité de lecture et de suivi : *Elodie Balzer, Isabelle Carillon, Patricia Dardailhon, Françoise Dulong-Lauraine, Nicole Francin, Annie et Jean-Louis Gervais, Christiane Gutierrez, Odile Larme, Corinne Mathey, Marie-Françoise et Philippe Thouvenin, et Daniel Rousseau*. Ils ont pris sur leur temps pour lire les textes qui ont été soumis à leur appréciation. Leurs critiques constructives et leurs annotations ont été utilement prises en compte par les écrivains en herbe pour la poursuite de la création et l'amélioration de la rédaction.

Eux aussi attendaient, tout comme nous, avec impatience, l'arrivée des nouveaux écrits, pour s'en emparer et découvrir ce que l'imagination de nos écrivains avait concocté.

Et qui sait, chers « écrivains en herbe », ce que l'avenir nous réserve ? Nous aurons peut-être le plaisir de vous côtoyer, les uns ou les autres, d'ici quelques années, dans un salon du livre où vous présenterez et dédicacerez vos propres ouvrages ? Ce serait, pour nous, une bien belle satisfaction. Le relai serait transmis.

Longvic, le 15 mai 2017

Alain Hartelaub † et Alain Mignot,
Écrivains, Pilotes du *Roman des Collèges*.



12, Rue Camille Desmoulins
21600 LONGVIC
www.editions-le-herisson.fr

∞∞∞



Achévé d'imprimer en mai 2017 par
www.copy-media.net
CS 60423 – 33612 CANÉJEAN CEDEX

∞∞∞

Dépôt légal juin 2017

ISBN : 979-10-90347-67-0

